

HISTOIRE
AMOUREUSE
DES GAULES.
TOME TROISIEME.

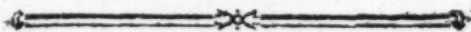
II

D

HISTOIRE
AMOUREUSE
DES
GAULES,
PAR LE COMTE
DE BUSSIRABUTIN.
TOME TROISIEME.



A LONDRES.



M. DCC. LXXVII.

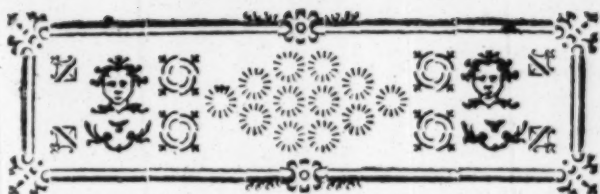
...

...

...

no

Jea
sid



JUNONIE,

OU

LES AMOURS

DE MADAME

LE BAGNEUX.

TOUS les malheurs que l'Amour a causés jusqu'à présent, n'empêchent pas qu'on n'en ait encore de nouveaux exemples.

Pendant la Conférence de Saint Jean de Lus, plusieurs personnes considérables de Paris tâchoient de réu-

Tome III.

A

2 HIST. AMOUREUSE

nir deux des plus anciennes Familles , & pour y réussir mieux , & empêcher qu'elles ne se pussent rebrouiller , leur propofoient de faire une alliance.

Les Chefs de ces deux Familles étoient Messieurs de Chartrain & de Bagneux. Ils possédoient des premières Charges de la Robe , & le sujet de leur différend venoit , de ce qu'étant encore jeunes , & sans Charges , Monsieur de Bagneux avoit été préféré à Monsieur de Chartrain : ce qui avoit produit entr'eux une haine secrète , & un desir caché de s'entre-nuire , qu'ils avoient fait paroître en plusieurs occasions.

Monsieur de Chartrain avoit une fille , dont la beauté étoit admirée de tout le monde , & qui avoit déjà été recherchée par plusieurs personnes de sa naissance , & fort riches. Et Monsieur de Bagneux avoit un fils , lequel avec les qualités qu'il possédoit d'ailleurs , avoit l'avantage d'être fils unique.

Son inclination lui avoit fait prendre l'épée , contre les sentimens de son pere : ce qui faisoit desirer à Monsieur de Bagneux qu'il se mariât , dans l'espérance qu'étant marié , il lui feroit plus facilement quitter les armes.

En effet , son mariage avec la fille de Monsieur de Chartrain étant enfin conclu par l'entremise de leurs amis communs , il quitta l'épée , & prit la Robe , Monsieur de Bagneux qui avoit de grands biens , lui ayant donné une Charge comme la sienne.

Après leurs noces , les nouveaux Epoux passerent plusieurs mois dans la joie , & dans les fêtes & les divertissemens. Quoique leur mariage eût moins été d'affection que d'obéissance , le jeune Monsieur de Bagneux se croyoit le plus heureux de tous les hommes , de posséder une personne si accomplie : & sa femme n'oublioit rien de toutes les choses à quoi elle croyoit être obligée par son devoir ,

4 HIST. AMOUREUSE

pour lui faire connoître qu'elle étoit aussi très-contente.

Quelque temps après qu'ils furent mariés , elle eut une légère indisposition , pour laquelle les Médecins lui ordonnerent de se baigner. Elle résolut d'aller à une maison que son mari avoit , qui n'étoit qu'à deux lieues de Paris , proche de la riviere , la saison & le temps étant propres alors à prendre le bain.

Elle fit amitié avec une Dame , nommée Madame de Vandeuil , qui avoit aussi une maison en ce lieu-là. Un jour que le temps étoit extrêmement beau , des amis du mari de cette Dame & d'elle les y allerent voir. Comme ce lieu étoit proche de Paris , ils y arriverent avant la chaleur ; & pour profiter du temps , on alla d'abord se promener.

Du jardin l'on sortit sur le bord de la riviere , qui n'en étoit séparée que par une balustrade , & insensiblement s'étant éloigné de la maison de Ma-

dame de Vandeuil , on arriva en un lieu , qui étoit derriere celle de Madame de Bagneux , où elle se promenoit entre des faules.

Quoiqu'elle fût négligée , sa beauté & son air causerent à tout le monde une surprise extraordinaire , & jetterent dans le cœur du Chevalier de Fosseuse , qui étoit celui qui avoit fait cette partie , les commencemens d'une violente passion. Il demeura demi-interdit à la vue d'une personne , à laquelle il lui sembloit que rien ne pouvoit être comparable.

Après le dîné , Madame de Vandeuil pensant par ce que chacun avoit dit de Madame de Bagneux , que toute la Compagnie seroit bien aisé de la connoître , elle l'envoya prier de venir passer le reste de la journée chez elle. Monsieur de Bagneux y vint avec elle. Sa conversation acheva de blesser mortellement le Chevalier de Fosseuse. Elle avoit naturellement une mélancolie douce , accompagnée d'un

6 HIST. AMOUREUSE

esprit plein de bonté qui le charmerent ; & il en devint violemment amoureux.

D'autre côté , si le Chevalier de Fosseuse avoit été épris si fortement de sa beauté , & des charmes de son esprit , elle avoit remarqué avec quelque joie l'attachement qu'il avoit eu d'abord pour elle ; ayant trouvé aussi en lui quelque chose qui le lui avoit fait distinguer des autres. Aussi avoit-il dans sa personne tout ce qui peut préoccuper avantageusement : avec toutes les qualités qu'un Cavalier jeune & bienfait peut avoir , il avoit l'air si noble & si grand , qu'il sembloit être né pour quelque chose d'extraordinaire.

Après souper , Madame de Bagnieux , qui étoit obligée de se lever de grand matin à cause de son bain , voyant que son mari s'étoit engagé au jeu avec le mari de Madame de Vandeuil , se retira seule.

Le Chevalier de Fosseuse , qui n'a-

voit pu trouver l'occasion de lui dire ce qu'il sentoît pour elle , & qui avoit une extrême douleur de partir de ce lieu sans le lui témoigner , s'abandonna à la violence de son amour. Il sortit secrètement de chez Madame de Vandeuil , quelque temps après que Madame de Bagnaux en fut sortie ; & sans considérer à quoi il s'alloit exposer , il alla à son logis , où sans la demander ni parler à personne , il entra dans sa chambre , qu'il trouva heureusement ouverte.

Madame de Bagnaux qui étoit couchée , & qui entendit marcher , croyant que c'étoit son mari , lui demanda s'il avoit perdu : Oui, Madame, lui répondit alors le Chevalier de Fosseuse en soupirant , j'ai perdu , & plus que je ne croyois pouvoir jamais perdre : car enfin , Madame, je suis ce malheureux Chevalier de Fosseuse , qui vous a vue aujourd'hui , & qui vient vous demander pardon , de vous avoir trouvé plus adorable

8 HIST. AMOUREUSE

mille fois que tout ce qu'il a jamais vu. Je m'expose à tout, Madame, pour vous le dire; & puisque vous le savez, ordonnez-moi que je meure si vous voulez, mais n'accusez de la hardiesse que j'ai prise, que l'excès d'une passion que vous avez causée, & que je sens bien qui ne finira qu'avec ma vie.

Madame de Bagneux fut dans le dernier étonnement d'une pareille aventure. Après avoir traité le Chevalier de Fosseuse comme le dernier de tous les hommes, & lui avoir dit plusieurs fois que s'il ne se retiroit, elle seroit obligée de le faire repentir de sa hardiesse, elle appella une de ses Femmes, nommée Bonneville.

Le Chevalier de Fosseuse apperçut alors jusqu'où son amour l'avoit transporté, & à combien de choses il étoit exposé. Il approcha du lit de Madame de Bagneux, & rencontrant une de ses mains qu'elle avançoit pour le repousser, la prenant des siennes,

& la mouillant de mille larmes , ce n'est pas tant pour moi que pour vous , Madame , lui dit-il d'un air qui marquoit l'état de son ame , que je vous conjure de penser à ce que vous faites. Que dira-t-on , Madame , si l'on fait qu'un homme ait été dans votre chambre à une pareille heure ? Ah ! Madame , on n'aura pas plus de pitié pour vous que pour moi , & néanmoins je souhaite d'être le seul malheureux.

Bonneville , qui avoit entendu sa maîtresse l'appeller , entra dans la chambre , & lui demanda ce qu'elle desiroit. Madame de Bagneux , après avoir conçu du discours du Chevalier de Fosseuse , qu'en effet , si une telle chose venoit à être sue , on la pourroit tourner criminellement , & même qu'elle pourroit faire impression sur l'esprit de Monsieur de Bagneux , s'étant remise le mieux qu'elle put pour se défaire de Bonneville , elle lui donna quelques ordres pour le

lendemain , tels que le trouble où elle étoit , lui permit d'imaginer.

Mais après que Bonneville se fut retirée , s'adressant au Chevalier de Fosseuse , qui étoit dans le même état qu'un criminel qui attend le coup de la mort : Ne pensez pas , lui dit-elle , en continuant de lui parler d'un ton de colere , que ç'ait été le dessein de vous épargner la confusion que vous méritez , qui m'ait fait changer de résolution : ma seule considération m'y a obligée , quoique je sois fâchée qu'une personne pour qui j'avois conçu de l'estime m'ait fait une telle injure. Mais puisque par votre procédé vous vous en êtes rendu indigne , tout ce que je puis faire , si vous m'obéissez en vous retirant , c'est de ne me venger de votre indiscretion qu'en vous laissant la honte que vous en devez avoir toute votre vie. En achevant ces paroles , & en lui faisant mille autres reproches , elle lui commanda encore de se retirer.

Le Chevalier de Fosseuse, accablé de ces reproches, se jeta à genoux auprès du lit de Madame de Bagneux; & l'ayant conjurée de vouloir l'entendre, il lui représenta si fortement, & avec des marques si grandes d'une ame remplie d'amour & de douleur, qu'il reconnoissoit que sa passion ne l'avoit pas laissé maître de sa raison, mais qu'il n'avoit pu se résoudre à s'éloigner d'elle, sans lui déclarer l'effet que sa beauté avoit fait sur son cœur, qu'elle commença d'attribuer à la force d'un véritable amour, ce qu'elle avoit pris d'abord pour une indiscretion, où le mépris avoit part.

Il se fit ensuite un horrible combat dans son cœur. L'inclination secrète qu'elle avoit eue pour le Chevalier de Fosseuse, succédant à son ressentiment, lui fit sentir de la joie de connoître qu'elle en étoit aimée. Elle rejeta au commencement cette joie comme une chose criminelle: mais elle en fut enfin vaincue. Si elle ne

lui pardonna pas entièrement ce que la violence de sa passion lui avoit fait commettre , elle ne continua pas de le traiter avec la même rigueur , & lui fit seulement considérer qu'elle ne pouvoit souffrir, sans blesser sa vertu, qu'un autre homme que son mari eût de l'affection pour elle.

Elle l'obligea ensuite de se retirer , appréhendant le retour de M. de Baigneux , qui ne lui avoit pas donné peu d'inquiétude, de quoi elle avoit eu un extrême sujet. Ayant vu qu'elle s'étoit retirée , il avoit quitté le jeu presque en même temps que le Chevalier de Fosseuse étoit sorti de chez Madame de Vandeuil : mais par un bonheur extraordinaire , craignant de la réveiller, il alla dans une chambre proche de celle où elle étoit couchée.

Lorsqu'il entra , ses gens fermerent les portes aussi-tôt qu'ils l'eurent vu rentré. Le Chevalier de Fosseuse les ayant trouvée fermées , fut étrangement embarrassé. Il se les fit ouvrir ,

comme s'il fût venu de quitter Monsieur de Bagneux , lequel étoit entré dans la chambre de Madame de Bagneux , un instant après que le Chevalier de Fosseuse en étoit sorti. Monsieur de Bagneux ayant entendu rouvrir les portes , comme il se couchoit , demanda le lendemain à ses gens à qui ils les avoient ouvertes. Sur quoi ils lui dirent ce que le Chevalier de Fosseuse leur avoit dit , & quoiqu'aucun d'eux ne lui pût dire qui il étoit , ni presque même comment il étoit fait , il eut des soupçons qui ne lui donnèrent pas peu d'inquiétude. Comme il pouvoit douter que sa femme l'aimât lorsqu'il l'avoit épousée , il doutoit toujours d'en être aimé , ce qui empêchoit que sa satisfaction ne fût tout-à-fait tranquille , & lui avoit donné un extrême penchant à la jalousie.

Si le Chevalier de Fosseuse eut beaucoup de joie d'avoir apaisé en partie Madame de Bagneux , il n'en fut pas de même du côté de cette belle person-

ne. La foiblesse qu'elle avoit eue, lui donna toute la confusion qu'on peut imaginer. Elle se fit mille reproches, comme si elle eût été coupable des dernières fautes, & faisant ensuite réflexion sur les peines & les dangers, où un engagement l'exposeroit selon toutes les apparences, elle prit des résolutions capables de la défendre contre l'Amour même; & crut que sa raison reprendroit facilement son premier empire. Elle désavoua les sentimens de son cœur, & n'accusa que le désordre où elle avoit été, de la foiblesse qu'elle avoit eue.

Elle fut encore près de deux mois à achever de prendre son bain, & à se reposer après l'avoir pris. Pendant ce temps-là elle se fortifia dans ses résolutions, encore qu'elle ne pût s'empêcher de penser quelquefois au Chevalier de Fosseuse. Mais le peu de trouble que ces pensées excitoient dans son ame, lui faisoient croire que si son idée n'en étoit pas entièrement

effacée , au moins elle n'y pourroit jamais causer de grandes agitations.

Enfin elle retourna à Paris , plus belle de l'effet qu'avoit produit son bain , & l'air de la campagne. Monsieur de Bagnaux demouroit proche l'Hôtel de Soissons , & Madame de Bagnaux s'alloit souvent promener dans le jardin de cet Hôtel. Elle fut bien surprise quelques jours après son retour d'y voir le Chevalier de Fosseuse , qui y avoit été tous les jours depuis qu'il l'avoit vue , s'étant bien douté que c'étoit le lieu où il pourroit la voir plutôt. Voyant qu'elle étoit seule , il l'aborda : il lui dit qu'il avoit attendu avec une impatience digne de la passion qu'il avoit osé lui faire connoître , le bonheur de la revoir , & que si pendant le temps qu'il n'avoit pu avoir ce bonheur , elle lui avoit fait la grace de penser quelquefois à lui , il ne croyoit pas la pouvoir remercier jamais assez de ses bontés.

D'abord elle suivit la résolution

qu'elle avoit prise : malgré l'émotion qu'elle avoit sentie à la vue du Chevalier de Fosseuse , elle lui répondit , affectant un ton de colere , que si elle lui avoit dit des choses qui l'avoient flaté , lorsqu'il avoit eu la hardiesse de venir dans sa chambre , ce n'avoit été que pour le faize retirer sans éclat , & qu'elle étoit bien étonnée de le voir appréhender si peu son ressentiment , & qu'il osât encore se présenter devant elle.

Le Chevalier de Fosseuse fut surpris étrangement de cette réponse. Ah ! Madame , lui dit-il , avec une tristesse horrible , pourquoi est-ce que je ne mourus pas ce jour-là en sortant de votre chambre ? J'aurois cru mourir au moins sans toute votre haine , & aurois cru mourir heureux.

Ces paroles , accompagnées d'un air le plus passionné du monde , acheverent de faire renaître dans le cœur de Madame de Bagneux son inclination pour le Chevalier de Fosseuse.

Elle ne put lui dissimuler davantage sa tendresse, elle lui avoua l'inclination qu'elle avoit sentie d'abord pour lui; les efforts qu'elle avoit faits pour la vaincre, & l'état où son ame venoit de retomber en le revoyant. Mais elle le conjura ensuite, par la sincérité qu'elle lui témoignoit, & par toute l'estime qu'il pouvoit avoir pour elle, de ne s'obstiner point à lui donner des marques d'une passion, qui donneroit atteinte à sa réputation, & troubleroit indubitablement le repos de sa vie, si son mari venoit à en avoir le moindre soupçon, & à laquelle elle lui dit, avec toute la fermeté dont elle étoit alors capable, qu'elle étoit résolue de ne point répondre.

Le Chevalier de Fosseuse eut une joie inconcevable d'avoir pu toucher un cœur d'un si haut prix, il ne put le cacher à Madame de Bagneux. Mais ce qu'elle lui demandoit, l'affligea au dernier point, ne croyant pas pou-

voir vivre davantage , si elle ne lui permettoit de l'aimer , il en fut frappé comme d'un coup mortel.

Sa douleur fut remarquée de Madame de Bagneux , encore plus que sa joie ne l'avoit été. Elle excita en elle une pitié , contre laquelle elle fit peu d'efforts , le penchant qu'elle avoit pour le Chevalier de Fosseuse lui en ôtant la force. Il lui représenta si bien , & avec tant d'amour , que sa passion n'ayant rien que de respectueux , elle ne diminueroit point de son mérite , & qu'il pouvoit cacher à tout le monde son amour & son bonheur , & empêcher que personne en eût connoissance , qu'elle consentit enfin à recevoir ses vœux , après néanmoins lui avoir fait connoître encore mille scrupules , & lui avoir témoigné qu'elle appréhendoit bien les suites de la foiblesse qu'elle avoit.

Il s'établit ensuite entr'eux un commerce très-doux. Bonneville , de l'esprit de laquelle Madame de Bagneux

étoit entièrement assurée , prenoit les Lettres du Chevalier de Fosseuse , & lui rendoit celles de sa Maîtresse. Quoiqu'ils ne se vissent point dans les Compagnies , où ils eussent pu se voir , de peur que quelqu'un ne s'aperçût de leur amour , en observant leurs actions , le Chevalier de Fosseuse avoit le bonheur de voir souvent Madame de Bagneux chez elle , cette adroite Confidente ménageant si bien les temps que M. de Bagneux étoit absent , qu'il n'y avoit presque point de semaine qu'ils ne se vissent.

En ce temps-là un des amis de Monsieur de Bagneux , nommé le Baron de Villefranche , qu'il y avoit peu qui étoit revenu de Portugal , vint le voir. M. de Bagneux s'étoit marié depuis qu'ils ne s'étoient vus ; & il ne put le lui apprendre , sans le mener à la chambre de sa femme.

Le Baron de Villefranche fut ébloui de sa beauté. Il lui fit ensuite plusieurs visites , dans lesquelles elle lui parut

si charmante & si aimable , qu'en peu de temps il fut touché du même mal que le Chevalier de Fosseuse. Madame de Bagneux s'en apperçut , & en eut beaucoup de déplaisir , par les suites qu'elle en craignit.

Elle appréhenda que cette nouvelle passion ne traversât son commerce avec le Chevalier de Fosseuse , soit par la jalousie de son mari qui en deviendrait plus défiant envers elle , soit par celle qu'elle pourroit donner au Chevalier de Fosseuse même ; ou par le soin que le Baron de Villefranche prendroit à l'avenir , de savoir toutes ses actions , par l'intérêt de son amour.

C'est pourquoi , lorsqu'elle revit le Chevalier de Fosseuse , elle lui dit sincèrement ce qu'elle pensoit de la passion du Baron de Villefranche : & en même temps l'assura qu'elle le croyoit toujours seul digne de son estime , & qu'elle étoit incapable d'être jamais sensible pour un autre que pour lui , & lui recommanda de s'observer dans

la suite encore plus que par le passé, & d'observer de plus grandes mesures en ce qui la regardoit.

Le Chevalier de Fosseuse fut extrêmement surpris de ce que lui apprenoit Madame de Bagneux : mais son procédé généreux le rassura en partie. Il lui répondit que sans la grace qu'elle lui faisoit de l'assurer qu'elle étoit incapable de changer, il seroit très-malheureux ; qu'il croyoit bien par l'effet que sa beauté avoit fait sur lui, que sans cette grace, il n'auroit pas seulement à craindre le Baron de Villefranche, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes sur la terre ; mais qu'il osoit aussi la conjurer de croire que personne ne pouvoit jamais avoir pour elle autant d'admiration qu'il en avoit ; & enfin, qu'il auroit plus de douleur qu'elle-même, si la bonté qu'elle avoit pour lui, en lui permettant de l'adorer, lui causoit jamais aucun chagrin.

Le Baron de Villefranche devint

plus amoureux. Il ne manquoit guere de se trouver dans les Compagnies dans lesquelles Madame de Bagnieux avoit accoutumé d'aller, où il lui rendoit tous les devoirs que peut rendre une personne qui aime. Il ne pouvoit lui rendre ces soins, sans qu'ils fussent remarqués de plusieurs personnes, & que Monsieur de Bagnieux n'en eût aussi connoissance : lequel en témoignoit à sa Femme une sorte de jalousie ; quoiqu'elle fît voir par plusieurs choses, que la passion du Baron de Villefranche lui déplaisoit.

Ce malheureux Amant fut longtemps à se plaindre en vain de sa rigueur. Elle rendoit un compte exact au Chevalier de Fosseuse des chagrins qu'il lui causoit. Ce n'est pas qu'elle ne connût bien qu'il avoit du mérite ; mais son cœur ne pouvoit penser qu'au Chevalier de Fosseuse.

Le Baron de Villefranche l'aimant violemment, & voyant enfin que ses soins étoient inutiles, il crut que s'il

po
int
étr
bie
inte
serv
pré
app
Mai
C
d'ab
l'esp
pour
dame
sible
Chev
il la
gour
Il
ville
l'hum
tresse
point
fir, q
lité du

pouvoit engager Bonneville dans ses intérêts , sa fortune changeroit peut-être en peu de temps : il ménagea si bien l'esprit de cette fille , qui étoit intéressée , qu'elle lui promit de le servir en tout ce qu'elle pourroit auprès de Madame de Bagneux , & lui apprit ce qui s'étoit passé entre sa Maîtresse & le Chevalier de Fosseuse.

Cette connoissance lui donna d'abord du dépit , mais ensuite de l'espoir. Il crut que c'étoit beaucoup pour lui d'avoir découvert que Madame de Bagneux n'étoit pas insensible , que s'il pouvoit brouiller le Chevalier de Fosseuse avec elle , il la trouveroit peut-être moins rigoureuse.

Il communiqua sa pensée à Bonneville , qui lui dit , que connoissant l'humeur & la délicatesse de sa Maîtresse , elle croyoit qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour y réussir , que de la faire douter de la fidélité du Chevalier de Fosseuse.

24 *HIST. AMOUREUSE*

Après avoir long-temps cherché des biais pour exécuter ce dessein, ils résolurent de se servir du portrait d'une personne assez belle, que le Baron de Villefranche avoit aimée, & de le faire trouver par Madame de Bagneux.

Cet artifice réussit ainsi qu'ils avoient souhaité. Peu de jours après le Chevalier de Fosseuse obtint de Madame de Bagneux de la voir chez elle. Sitôt qu'il fut sorti, elle trouva à l'endroit où ils avoient été, ce portrait que Bonneville y avoit mis adroitement.

Elle entra d'abord dans une défiance terrible, & ouvrit la boîte où étoit ce portrait; mais elle ne douta plus du crime du Chevalier de Fosseuse, lorsqu'elle y apperçut la peinture d'une personne jeune & bien faite. Elle pensa mourir de regret d'avoir pu aimer un homme qui lui faisoit une si grande infidélité. Il lui avoit donné mille marques de son amour.

amour, qui ne lui parurent plus que des tromperies, & elle prit résolution de ne le revoir jamais.

C'étoit vers le Carnaval. Le lendemain le Chevalier de Fosseuse s'étant trouvé déguisé à un Bal où elle étoit, il voulut lui parler. Si je croyois tout mon ressentiment, lui dit-elle pleine de dépit, je vous accablerois de reproches, & vous mettrois dans la dernière confusion : mais je veux avoir seule celle de vous avoir aimé, trop heureuse d'être délivrée par votre faute de la foiblesse que j'ai eue, & dont vous vous êtes rendu si indigne, que je me croirois déshonorée à l'avenir, si je vous regardois seulement.

Le Chevalier de Fosseuse ne put lui répondre, parce qu'elle s'éloigna aussi-tôt ; & d'ailleurs il avoit été si surpris de ces paroles, qu'il fut longtemps sans le pouvoir croire lui-même, pénétré jusqu'au vif de ces re-

proches, & accablé d'une douleur incroyable.

Il examine ensuite toute sa conduite; mais inutilement. Enfin il se ressouvint qu'il avoit un Rival, & ce souvenir augmenta sa douleur, ne doutant plus que ce ne fût la cause de sa disgrâce. Il crut que Madame de Bagneux avoit changé de sentimens en faveur du Baron de Villefranche, & que sa colere avoit été un artifice pour rompre avec lui. Il en fut affligé, comme s'il en avoit eu des preuves assurées, & en souffrit tout ce que la jalousie peut inspirer de plus cruel.

Il chercha ensuite les occasions de parler à Madame de Bagneux, & de se plaindre à elle de son inconstance, sans en pouvoir obtenir aucune audience. Encore qu'elle ne pût le chasser entièrement de son esprit, & qu'elle regrettât quelquefois la perte d'un cœur qu'elle avoit cru digne de

leur
con-
il se
& ce
, ne
cause
dame
senti-
Ville-
it été
ui. Il
avait
ouffrit
irer de
ons de
, & de
stance
ne au-
le cha-
rit, &
la perte
digne de

son affection, le dépit la faisoit demeurer ferme dans la résolution qu'elle avoit prise.

Cependant Bonneville apprit au Baron de Villefranche à quel point Madame de Bagneux étoit irritée, lequel redoubla ses soins auprès d'elle, & fit tout ce qu'il put pour tâcher de lui faire oublier le Chevalier de Fosseuse, en lui persuadant qu'il l'aimoit véritablement. Mais Madame de Bagneux ne l'en traita pas plus favorablement : elle ne regardoit toutes les marques qu'il lui donnoit de sa passion, que comme de seconds pieges que lui tendoit la perfidie des hommes.

Ces différentes pensées jointes à la jalousie de son mari, qu'elle voyoit augmenter, lui donnoient incessamment des chagrins.

Une chose l'en accabla, & lui donna une extrême affliction. Un frere qu'elle avoit, qui étoit avancé dans les armes, tua en duel une personne

des plus considérables d'une Province où il étoit. Les parens du mort, par le crédit & les habitudes qu'ils avoient dans le pays, le firent arrêter, & aussi-tôt aidés par la rigueur des Loix contre ces crimes, que beaucoup de personnes tiennent honorables, firent travailler vivement à lui faire son procès.

Cette affaire fit du bruit dans le monde, & le Chevalier de Fosseuse l'apprit comme les autres; mais avec un extrême déplaisir, pour l'intérêt qu'y avoit Madame de Baugneux.

Son procédé envers lui le confirmoit dans sa jalousie. Il ne doutoit pas que si elle eût pu lui faire de justes reproches, & qu'au contraire elle n'eût pas appréhendé ceux qu'elle voyoit qu'il pouvoit lui faire, elle n'auroit point refusé opiniâtement de l'entendre; & il en sentoît la dernière douleur.

Son amour lui inspira le dessein de

fauver son frere , esperant que ce service le justifieroit dans son esprit , ou traverseroit au moins le bonheur de son Rival.

Peu de temps après avoir formé ce dessein , il voulut encore aborder Madame de Bagnaux , desirant de savoir avant que de partir , si véritablement elle croyoit avoir sujet de l'accuser , ou s'il ne devoit plus douter de son inconstance. Il lui sembloit qu'il seroit bien moins malheureux , si elle avoit ces soupçons contre lui , quelque criminel qu'elle se l'imaginât , que si le bonheur du Baron de Villefranche étoit la cause de l'état où il étoit , & qui lui sembloit si cruel ; il croyoit que ce qu'il avoit résolu , paroîtroit à Madame de Bagnaux de tout autre prix , & que s'il y périssoit , comme il pouvoit arriver , il en seroit au moins regretté.

Mais il la trouva la même qu'auparavant , c'est-à-dire , aussi ferme

à ne lui point parler , & à ne le point entendre.

Ne pouvant plus être maître des mouvemens de sa jalousie : Non , non , Madame , lui dit-il avec une douleur mortelle , vous ne pouvez , par la confusion que vous auriez , m'avouer ce qui fait mon malheur ; votre beauté a touché d'autres cœurs que le mien , qui ne pouvoit être touché que pour vous ; le vôtre a été capable de recevoir enfin d'autres vœux que les miens ; mais ce que je vais entreprendre vous fera voir que je n'étois pas indigne de cet honneur , & que je mettrai toujours tout mon bonheur à vous adorer , & à vous en donner des marques , nonobstant toute votre injustice & votre inconstance ; & enfin voyant qu'elle refusoit de lui répondre , sa douleur redoubla , & il partit avec plus de désespoir.

Il apprit aussi-tôt qu'il fut arrivé au lieu où le frere de Madame de Bagneux étoit prisonnier , qu'on devoit

dans peu de jours le transférer en des prisons plus sûres. Il résolut de prendre cette occasion pour le sauver. En effet , il attaqua avec tant de vigueur ceux qui le conduisoient , encore qu'ils fussent en plus grand nombre que ceux de sa suite , qu'il le délivra sans être connu de lui , ni pas un des siens , leur ayant à tous fait prendre des masques. Il le conduisit ensuite lui-même en cet état en un lieu où le frere de Madame de Bagneux lui dit qu'assurément il seroit en sûreté , & où il lui fit toutes les instances imaginables , pour l'obliger de se faire connoître à lui.

Si Madame de Bagneux eut bien de la joie d'apprendre que son frere avoit été sauvé , elle ne fut guere moins surprise de la maniere qu'elle apprit qu'il l'avoit été.

Quelques jours après qu'elle en eut reçu les nouvelles , elle vit le Chevalier de Fosseuse à l'Eglise où elle avoit accoutumé d'aller , aussi triste

que d'ordinaire , mais néanmoins qui sembloit la regarder avec plus d'attention. Elle se souvint alors qu'elle ne l'avoit point vu depuis qu'il lui en avoit fait des reproches , comme s'il l'avoit cru inconstante , & lui avoit dit d'autres choses qu'elle n'avoit pas comprises. Elle y fit réflexion ; & s'en ressouvénant en partie en ce moment , elle ne put s'empêcher d'admirer l'action du Chevalier de Fosseuse , ne doutant plus que ce ne fût lui qui avoit sauvé son frere , & de lui faire voir qu'elle se doutoit de la vérité par la maniere qu'elle le regarda. Il en eut plus de hardiesse : croyant qu'ils n'étoient observés de personne , il l'aborda en sortant ; & après lui avoir fait connoître qu'elle ne se trompoit point d'avoir cette pensée , il lui dit que ce qu'il avoit fait n'étoit pas un effet de son désespoir , mais de son amour ; qu'il auroit fait la même chose s'il eût eu encore dans son cœur la place qu'il croyoit qu'il avoit eu le

bonheur d'y avoir; mais qu'à la vérité il avoit été bien aise de trouver une occasion de lui rendre un service, qu'elle n'avoit point reçu de son Rival. Il ne put s'empêcher de lui faire voir combien il avoit de jalousie, & qu'il croyoit qu'elle le traitoit si mal par le changement de son cœur, en faveur du Baron de Villefranche; & enfin il se plaignit à elle de son injuste procédé envers lui, soit qu'elle le crût coupable, ou que son inclination pour lui fût diminuée, & la conjura de vouloir au moins avoir la bonté de lui apprendre son crime, ou son malheur; ajoutant avec une extrême soumission, que s'il ne pouvoit se justifier, il se croyoit lui-même indigne de ses bontés, & de se présenter jamais devant elle, & que s'il n'étoit plus pour elle ce qu'il avoit été, il obéiroit à ses ordres quelques cruels qu'ils pussent être, ne voulant point mériter sa haine par ses importunités; quoiqu'il sentît bien qu'il n'y survivroit guere.

Madame de Bagneux qui voyoit ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire pour elle, ne put lui parler avec la même aigreur qu'elle eût fait auparavant. Mais aussi ne pouvant s'ôter de l'esprit son infidélité, elle ne put lui parler avec douceur. Après l'avoir détrompé au sujet de sa jalousie, & lui avoir dit de quoi elle le croyoit coupable, dont il ne put se justifier, elle ajouta qu'elle n'oublieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre, qu'il la connoissoit assez pour ne pas douter de sa reconnoissance, & qu'elle ne lui eût une éternelle obligation : mais que ce service n'étoit point de nature à effacer son procédé, qui témoignoit une légèreté naturelle ; qu'il seroit toujours prêt à en faire autant, & qu'elle ne pourroit jamais le regarder que comme un homme capable de recevoir tous les jours de nouvelles idées ; & enfin qu'elle avoit quelque joie qu'il eût éteint lui-même dans son cœur une affection qu'elle

avoit souvent condamnée , mais qu'elle n'avoit pu vaincre , & que ce qu'il venoit de faire , eut sans doute augmentée.

Le Chevalier de Fosseuse pensa mourir de douleur des sentimens de Madame de Bagneux : il lui dit encore plusieurs choses pour tâcher de lui faire connoître qu'il n'étoit point coupable , mais inutilement ; rien ne pouvant la faire douter des preuves qu'elle croyoit en avoir. N'ayant pu se justifier envers elle , il ne put entièrement s'en plaindre , & demeura dans une perplexité horrible.

Madame de Bagneux de son côté n'avoit pas un trouble médiocre. Ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire lui sembloit d'un tel prix , qu'elle se repentit presque de lui avoir parlé comme elle avoit fait. Elle avoit toujours pour lui la même inclination , & eût donné toutes choses pour le voir innocent. Il n'y avoit que la délicatesse qui s'opposoit dans son cœur à

le croire entièrement, ou au moins à lui pardonner.

Le lendemain, possédée de ces pensées, étant en vilite, & s'étant rencontrée proche d'un miroir, éloignée du reste de la compagnie, elle s'y regarda; & s'étant trouvée dans une beauté, dont elle fut contente, elle tira de sa poche ce Portrait fatal, qu'elle avoit toujours porté sur elle, comme on porte d'ordinaire les choses qui sont chères, ou qui tiennent à l'esprit, pour voir si cette Rivale étoit aussi belle qu'elle croyoit l'être ce jour-là.

Pendant qu'elle étoit devant ce miroir, & charmée de l'avantage qu'elle croyoit avoir sur cette Peinture, deux Dames de la compagnie s'approcherent d'elle, & apperçurent qu'elle tenoit un Portrait. Elles lui en firent la guerre, comme ne doutant pas que ce ne fût celui d'un de ses Amans. Elle voulut leur assurer que ce n'étoit point le portrait d'un homme.

homme. Mais voyant qu'elles n'ajoutoient pas foi à ce qu'elle leur disoit, & jugeant d'ailleurs qu'il n'y avoit point de danger pour elle de leur montrer ce portrait, au lieu qu'il pouvoit y en avoir de les laisser dans la croyance qu'elle avoit, elle le leur montra.

Le Baron de Villefranche, qui connoissoit aussi ces Dames, le leur avoit montré plusieurs fois, comme étant une chose qui étoit alors de nulle conséquence, la personne de qui il étoit étant morte. Ces Dames, qui favoient l'amour de ce Baron pour Madame de Bagneux, lui dirent, en continuant de railler, qu'au moins il lui sacrifioit ce qu'il avoit aimé. Madame de Bagneux n'en étant point convenue, après plusieurs discours, elles lui donnerent l'explication de ce qu'elles venoient de lui dire, & lui apprirent comment il leur avoit montré ce portrait, & de qui il étoit, & qu'infailiblement il venoit de lui.

Madame de Bagneux eut bien de la peine à cacher le trouble que cette conversation caufoit dans son ame. Elle ne sentoit pas une joie médiocre des choses qui la pouvoient faire douter que le Chevalier de Fosseuse fût coupable. Elle pensa qu'il se pouvoit, que le Baron de Villefranche, qui avoit été la voir quelques jours avant qu'elle trouvât ce portrait, l'eût laissé tomber, & qu'il n'eût osé le lui demander, mais elle n'osoit espérer un changement si heureux.

Le Baron de Villefranche connoissoit aussi la Dame chez qui cette dispute venoit d'arriver ; il vint pour la voir un moment, & acheva de donner un éclaircissement, qui lui fut plus cruel qu'aucune chose lui eût jamais été. Ces Dames lui firent reconnoître ce portrait, & l'obligerent d'avouer qu'il étoit à lui. A quoi il ajouta, pour empêcher que Madame de Bagneux n'eût aucun soupçon de la tromperie qu'il lui avoit faite, qu'il

s'étoit bien apperçu qu'il l'avoit perdu ; mais qu'il ne s'étoit point souvenu où ç'avoit été ; & voulut ensuite lui faire entendre que le peu de soin qu'il avoit eu de tâcher de le recouvrer , étoit une marque qu'il ne songeoit plus à la personne de qui il étoit , & qu'elle en avoit entièrement effacé le souvenir dans son cœur.

Madame de Bagneux s'abandonna à la joie ; elle dit en raillant , sans faire semblant d'entendre ce qu'il lui disoit , qu'elle devoit lui être bien obligée de lui avoir conservé des restes si précieux.

Le Baron de Villefranche , qui voyoit d'où procédoit la joie de Madame de Bagneux , en eut plus de douleur. Ce lui avoit été quelque sorte de consolation dans les mauvais traitemens qu'il recevoit d'elle , de voir le Chevalier de Fosseuse mal dans son esprit ; & il ne doutoit pas qu'elle ne seroit pas long-temps à lui apprendre tout ce qui venoit d'arriver , &

qu'il ne fût bientôt plus heureux qu'auparavant. D'autre côté, il ne pouvoit voir, sans croire être le plus malheureux de tous les hommes, qu'il avoit servi lui-même à le justifier, & il en auguroit tout ce qu'un Amant affligé & désespéré peut imaginer de plus cruel pour lui, & de plus avantageux pour son Rival.

Cette conversation avoit fait voir à Madame de Bagneux la justification du Chevalier de Fosseuse: elle ne doutoit plus qu'elle n'en eût toujours été aimée fidèlement. L'ayant abordée quelques jours après, il la trouva la même qu'elle étoit, avant qu'elle crût qu'il lui étoit infidèle. Elle lui apprit ce qu'ils devoient à la fortune: comment le chagrin qu'elle avoit de croire qu'une autre eût parragé son cœur, avoit été cause qu'elle avoit reconnu son innocence, & la joie qu'elle en avoit eue; & ils admirèrent ensemble par quelle étrange erreur ils avoient été brouillés si long-temps.

Ils goûterent ensuite toute la douceur que peut donner une intelligence parfaite & heureuse. Ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire pour Madame de Bagneux en sauvant son frere, avoit achevé de lui faire connoître la grandeur de sa passion ; & ce Chevalier recevoit d'elle des marques de tendresse , qui ne lui laissoient aucun lieu de douter qu'il ne possédât toute son affection. D'ailleurs , croyant que leur commerce n'étoit su de personne , ayant le bonheur de se voir avec assez de facilité , rien ne manquoit à leur satisfaction.

La mort du pere de M. de Bagneux les sépara. M. de Bagneux fut obligé de faire un voyage en diverses Provinces , où il lui avoit laissé plusieurs Terres considérables. Il mena avec lui sa femme , qu'il aimoit aussi fortement qu'aux premiers jours de leur mariage ; joint que la jalousie qu'il avoit du Baron de Villefranche contribua aussi

à lui faire prendre cette résolution.

Quoique Madame de Bagneux eût bien désiré de ne point faire ce voyage, les grands biens que Monsieur de Bagneux avoit de son côté, en comparaison de ceux qu'elle lui avoit apportés, l'obligeoient à une grande complaisance.

Si le Chevalier de Fosseuse & elle furent privés du plaisir de se voir, ils tâcherent à s'en consoler, en s'écrivant souvent. Bonneville recevoit les Lettres du Chevalier de Fosseuse, & lui envoyoit celles de sa Maîtresse.

La passion du Chevalier de Fosseuse qui étoit très-violente, lui fit désirer quelque temps après que Madame de Bagneux fut partie, de la voir. Il la pria par une de ses Lettres, de lui permettre de se trouver en quelque lieu où il auroit ce bonheur. Elle ne put lui refuser une chose, dont elle sentoit qu'elle auroit une partie de la joie.

Elle le dit à Bonneville, qui le manda au Baron de Villefranche, lequel

réfolut de les y troubler. Il crut que se trouvant au lieu que Madame de Bagneux avoit marqué au Chevalier de Fosseuse, au temps qu'il devoit s'y rendre, il empêcheroit qu'ils ne se vissent, outre qu'il auroit lui-même le plaisir de voir Madame de Bagneux, qu'il aimoit toujours éperdument.

Il suivit la résolution qu'il avoit prise. Il se trouva en ce lieu au temps que Madame de Bagneux avoit marqué au Chevalier de Fosseuse; & ayant prétexté quelque affaire plus loin, il témoigna à Monsieur de Bagneux, qu'il s'estimoit bienheureux de s'être trouvé sur sa route, & que son voyage n'ayant rien de pressé, il demeureroit en ce lieu jusqu'à ce qu'il en partît.

Cette rencontre acheva de confirmer Monsieur de Bagneux dans sa jalousie. L'un & l'autre eurent peine à croire qu'une pareille chose fût arrivée par hazard, & selon leurs différens intérêts ils en conçurent beaucoup de chagrin.

Le Baron de Villefranche s'attacha fortement auprès de Madame de Bagneux ; & Monsieur de Bagneux ne pouvant souffrir ce grand attachement, il obligea le Baron de Villefranche d'aller avec lui voir une personne qu'il connoissoit, qui demouroit à deux lieues d'où ils étoient, qu'il n'eût point été voir sans la considération de l'éloigner d'auprès de sa femme.

Pendant qu'ils furent en cette visite, où il leur fallut un temps considérable, & que Monsieur de Bagneux fit durer autant qu'il put, Madame de Bagneux eut la joie de voir son cher Chevalier de Fosseuse. Leur conversation fut telle qu'on peut se l'imaginer. Le Chevalier de Fosseuse donna à Madame de Bagneux tous les témoignages qu'elle pouvoit souhaiter de la continuation de son amour, & elle lui fit voir qu'elle avoit pour lui la même tendresse.

Bonneville apprit au Baron de Vil-

lefranche qu'ils s'étoient vus. Il pensa mourir de désespoir d'avoir tant fait pour l'empêcher, sans avoir pu y réussir, & peut-être même de leur en avoir facilité l'occasion. Il voyoit bien qu'il avoit été cause que Monsieur de Bagneux avoit fait cette visite. A peine sa jalousie lui laissoit-elle assez de modération pour ne point montrer sa rage à Madame de Bagneux. Il partit après avoir pris congé d'elle ; & Monsieur de Bagneux fut encore deux jours en ce lieu, sans que le Chevalier de Fosseuse espérât de la voir davantage. Il ne put néanmoins s'en éloigner, tant qu'elle y demeura.

Il en partit enfin, mais avec une augmentation extrême d'amour. Les sentimens tendres où il l'avoit trouvée, & mille nouveaux charmes qu'il crut y avoir découvert, rendirent sa passion une des plus grandes qui aient jamais été.

Monsieur de Bagneux fut près de

deux ans en son voyage; quoiqu'il fit toutes choses possibles pour l'abrégger. Ce temps dura plusieurs siècles au Chevalier de Fosseuse, & Madame de Bagneux n'avoit pas un desir médiocre d'en voir la fin. Les lettres qu'ils s'écrivoient leur étoient une foible consolation dans une si longue séparation, & ne faisoient qu'accroître en eux le desir de se revoir.

Enfin les affaires de M. de Bagneux étant faites, il revint à Paris, & y ramena sa femme. Le Chevalier de Fosseuse eut toute la joie imaginable de son retour. L'entrée de M. le Légat se fit en ce temps-là. Le Chevalier de Fosseuse jugeant bien que M. de Bagneux ne manqueroit pas d'aller voir cette entrée, pria Mad. de Bagneux de faire semblant d'être indisposée le jour qu'elle se devoit faire, & lui permettre de l'aller voir ce jour-là, où il pourroit avoir le bonheur d'être à ses pieds tout le temps que dureroit cette cérémonie, & de lui conter les

ennuis que lui avoit causés sa longue absence. Madame de Bagneux préféra facilement le plaisir de le voir, à celui de l'entrée. Elle feignit une indisposition dès le jour précédent.

Le Baron de Villefranche avoit été malade avant son retour, & il n'étoit pas encore bien remis de la maladie qu'il avoit eue. Monsieur de Bagneux n'étant pas persuadé que sa femme se trouvât effectivement mal, crut qu'elle feignoit de l'être pour donner occasion de la voir au Baron de Villefranche, qui pouvoit facilement se dispenser d'aller voir cette cérémonie, à cause du mauvais état de sa santé. Dans ce soupçon, il résolut de n'aller point voir l'entrée, si le Baron de Villefranche n'y alloit aussi.

La curiosité & la complaisance firent oublier au Baron de Villefranche la foiblesse où il étoit, il s'engagea à cette partie ; & le lendemain Monsieur de Bagneux & lui, avec quelques-uns de leurs amis, & des Da-

mes , furent au lieu qu'ils avoient fait retenir pour voir passer cette pompe.

Le Chevalier de Fosseuse ne fut pas long-temps sans aller consoler Madame de Bagneux du divertissement , dont il étoit cause qu'elle se privoit. Il la trouva avec des charmes infinis , & en un état de beauté , qui ne convenoit en aucune maniere à une personne qui eût été le moins du monde malade. Il la remercia de la grace qu'elle lui avoit accordée ; & se croyant assurés de n'être point interrompus , leurs cœurs s'expliquèrent avec plus de liberté ; & ils goûterent une véritable joie de pouvoir avoir une conversation aussi longue , & hors de toute appréhension.

Cependant le Baron de Villefranche , par l'incommodité du lieu , ou par sa propre disposition , se trouva mal peu de temps après que la marche fut commencée. Il tâcha quelque temps de résister : mais craignant que le mal qu'il sentoît n'augmentât , il

jugea qu'il feroit mieux de se retirer , avant que d'être plus incommodé ; & sans en rien dire à personne , de peur de troubler la compagnie avec laquelle il étoit venu , il sortit , & s'en retourna chez lui.

Monsieur de Bagneux s'aperçut peu de temps après qu'il s'étoit retiré. Il ne douta plus que Madame de Bagneux n'eût feint d'être malade , pour donner lieu au Baron de Villefranche de la voir , & qu'il n'en avoit pu manquer une si belle occasion , après l'avoir si fort espérée ; & enfin qu'il ne fût alors auprès de sa femme.

Il ne put être maître de sa jalousie : il sortit sans prendre congé de personne , transporté de rage & de fureur , & arriva à son logis dans des résolutions épouvantables.

Bonneville , qui étoit à une fenêtre d'où l'on pouvoit voir ceux qui entroient , fut bien surprise de le voir revenir sitôt. Elle courut toute troublée à la chambre de sa maîtresse ,

& lui dit que Monsieur de Bagneux venoit d'entrer. Madame de Bagneux demeura sans pouvoir parler d'étonnement, & le Chevalier de Fosseuse n'en fut guere moins surpris qu'elle, ne croyant pas pouvoir s'empêcher que Monsieur de Bagneux ne les trouvât ensemble, n'y ayant point d'autre montée pour sortir de cette chambre, que celle par laquelle il devoit monter.

Ils étoient tous trois si saisis de peur, que Monsieur de Bagneux étoit déjà proche de la chambre sans qu'ils eussent encore pensé à aucun moyen pour détourner un éclat, qui eût sans doute été terrible. Enfin Bonneville l'entendant approcher, alla tirer devant les fenêtres les rideaux qui servoient ordinairement à empêcher que le grand jour ne donnât dans la chambre : ce qui, joint à ce qu'il étoit déjà tard, y causa une grande obscurité, & lorsque Monsieur

de
va
qu
mo
po
rid
&
fa
fort
M
moi
Mo
aussi
ne v
ente
seuse
étoit
avoit
que t
sans n
preuv
Le
inquié
comm
étrang

de Bagneux entra, elle se mit devant le Chevalier de Fosseuse, afin que Monsieur de Bagneux le pût moins voir : & pendant que transporté de sa fureur, il alla ouvrir les rideaux qui causoient cette obscurité, & l'empêchoient de voir, elle prit le faux Baron de Villefranche, & le fit sortir de la Chambre.

Madame de Bagneux, qui étoit à moitié morte, s'étoit jettée sur son lit. Monsieur de Bagneux s'en approcha aussi-tôt qu'il vit clair. Encore qu'il ne vît personne, & qu'il n'eût point entendu sortir le Chevalier de Fosseuse, le trouble où il remarqua qu'elle étoit, augmenta les soupçons qu'il avoit eus : & il crut, sans en douter, que toutes ces choses n'étoient point sans mystère : mais n'en ayant aucune preuve, il n'osa éclater.

Le Chevalier de Fosseuse eut une inquiétude extraordinaire de savoir comment s'étoit passé le reste de cette étrange aventure, ayant la dernière

appréhension que Monsieur de Bagneux ne l'eût apperçu dans la chambre de sa femme ou dans la rue.

Il ne put pourtant le savoir sitôt. Monsieur des Bagneux fit connoître ses soupçons à sa femme par la mauvaise humeur où il fut durant plusieurs jours. Elle eut bien de la peine à se ménager avec lui pendant ce temps-là, ce qui lui fit comprendre le malheur que ce lui seroit s'il venoit à savoir enfin ce qu'il avoit été si près de découvrir, & lui fit prendre la résolution de défendre au Chevalier de Fosseuse de la plus revoir.

Mais quelques jours après le voyant sensiblement touché du danger où elle avoit été, & connoissant par sa douleur combien elle lui étoit chère, elle n'eut pas la force de lui faire cette défense. Elle lui témoigna seulement les appréhensions qu'elle avoit, & le pria de ne lui point demander des choses à l'avenir où elle pût être ainsi exposée, lui disant qu'elle se sentoît

trop
qu'el
malh
voit.

Bo
les in
lui ap
valien
gneux
le Ch
à la f
& eût
quand
eût d
insens
pour l
aussi c
que ce
eu de
coup d
rival h
Emy
à Bon
vivre
faisoit

trop foible pour lui rien refuser , & qu'elle mourroit infailliblement si le malheur qu'elle craignoit lui arrivoit.

Bonneville , qui étoit toujours dans les intérêts du Baron de Villefranche , lui apprit d'où elle avoit tiré le Chevalier de Fosseuse & Madame de Bagneux. Il fut fâché en lui-même que le Chevalier de Fosseuse eût échappé à la fureur de Monsieur de Bagneux , & eût souhaité qu'il y eût été exposé , quand même Madame de Bagneux eût dû l'être aussi , la voyant toujours insensible pour lui. Ce qu'elle faisoit pour le Chevalier de Fosseuse l'irritoit aussi contr'elle ; & dans sa jalousie , que cette nouvelle augmenta , il eût eu de la joie de se voir vengé par ce coup d'une maîtresse cruelle & d'un rival heureux.

Emporté par ses sentimens , il dit à Bonneville qu'il ne pouvoit plus vivre en cet état , & que si elle ne faisoit quelque chose pour lui , il n'au-

roit plus de considération , & feroit tout ce que sa passion lui inspireroit ; & la pria sur-tout de tâcher d'éloigner le Chevalier de Fosseuse , sans quoi il seroit toujours malheureux.

Bonneville fut bien embarrassée à trouver encore un moyen pour mettre mal le Chevalier de Fosseuse avec Madame de Bagnaux , ne voulant rien faire qui pût nuire à sa maîtresse. Se voyant pressée par le Baron de Villefranche , elle lui dit enfin , qu'elle croyoit qu'il n'y avoit que le seul moyen dont elle s'étoit déjà servie ; que connoissant la délicatesse du cœur de Madame de Bagnaux , il n'y avoit , selon toutes les apparences , qu'un puissant doute de la fidélité du Chevalier de Fosseuse , qui pût la détacher de l'affection qu'elle avoit pour lui ; & qu'elle espéroit , en lui en donnant de nouveaux doutes , lui rendre le service qu'il lui demandoit.

En effet , peu de jours après , elle dit à Madame de Bagnaux , témoi-

gnan
qu'e
en a
s'éto
ce q
lier
roiss
voien
me,
chose
état :
entre
elle
l'on a
tendre
avoien
ce qui
tre ell
& qu
d'eux
douta
lier de
n'avoit
comm
monde

gnant être fâchée elle-même de ce qu'elle lui disoit , que deux personnes , en attendant Monsieur de Bagnaux , s'étoient entretenues de presque tout ce qui s'étoit passé entre le Chevalier de Fosseuse & elle ; & qu'il paroïssoit par leurs discours qu'ils le favoient du Chevalier de Fosseuse même , qui le leur avoit dit comme une chose dont il ne faisoit pas grand état : qu'elle avoit entendu tout leur entretien d'un lieu proche de celui où elle lui dit qu'ils parloient , & d'où l'on auroit pu effectivement les entendre : & enfin elle lui supposa qu'ils avoient dit tant de particularités de ce qui s'étoit véritablement passé entre elle & le Chevalier de Fosseuse , & qui ne pouvoient être sues que d'eux & de Bonneville , qu'elle ne douta point de la perfidie du Chevalier de Fosseuse , & qu'elle crut qu'il n'avoit pu se voir aimé d'une personne comme elle , sans le publier dans le monde.

Elle se plaignit de ce procédé , qu'elle croyoit surpasser toutes sortes de lâchetés , à Bonneville , de qui elle étoit bien éloignée d'avoir aucune défiance.

Ce fut alors qu'elle prit une véritable résolution de rompre avec le Chevalier de Fosseuse & de l'oublier entièrement. Comme elle l'aimoit au dernier point avant que Bonneville lui eût dit ces choses , elle ne laissa pas de sentir un cruel déplaisir d'être obligée de prendre cette résolution. Mais se croyant si fort offensée , son ressentiment vainquit facilement toute l'inclination qu'elle avoit pour lui. Lorsqu'elle avoit cru qu'il avoit de l'amour pour une autre que pour elle , & que son cœur étoit partagé , elle n'avoit senti qu'une partie de la douleur que lui donnoit la pensée où elle étoit.

Elle ne put se refuser de lui reprocher sa perfidie. Ils se devoient voir le lendemain dans le Jardin de l'Hôtel

de s
seuf
& o
Elle
moi
pou
l'abo
dit-e
dina
tisfa
der
reille
la fo
favo
t-elle
moire
regar
qui vo
Aussi-
joigni
qui en
gée de
Si e
ce qu'
ques c

de Soissons , où le Chevalier de Fosseuse l'avoit vue pour la seconde fois , & où ils s'étoient vus souvent depuis. Elle y alla pour ne point différer au moins la seule vengeance qu'elle en pouvoit prendre , & lorsqu'il voulut l'aborder : c'est être bien lâche , lui dit-elle avec un ressentiment extraordinaire , que de me perdre pour satisfaire à la vanité. On ne peut regarder avec assez d'horreur une pareille ingratitude ; car enfin on fait la foiblesse que j'ai , & on ne peut le savoir que de vous : mais , ajouta-t-elle , j'en éteindrai jusqu'à la mémoire , & vous ne devez plus me regarder que comme une personne qui vous détestera le reste de sa vie. Aussi-tôt elle s'éloigna de lui , & joignit des Dames qu'elle connoissoit qui entroient , pour n'être pas obligée de l'écouter.

Si elle fût demeurée pour entendre ce qu'il eût pu lui répondre , les marques de la douleur qu'elle auroit vu

qu'elle lui avoit causée , eussent pu servir en partie de justification au Chevalier de Fosseuse. Il fut si accablé de ces reproches , qu'il demeura long-temps interdit au lieu où il étoit , lorsque Madame de Bagneux lui avoit parlé. Il avoit toujours pris garde avec un soin incroyable que personne eût aucun soupçon de leur intelligence , parce qu'aimant & estimant cette belle Personne au dernier point , sa réputation lui étoit infiniment chère , & néanmoins il se voyoit alors accusé de manque de secret & de fidélité ; & ce qui ne l'affligeoit guere moins , il ne pouvoit s'imaginer qu'elle eût jamais pu le croire capable d'un pareil procédé.

Comme Madame de Bagneux étoit absolument persuadée qu'il l'avoit trahie , il lui fut impossible d'obtenir d'elle qu'elle lui dît les particularités du crime dont elle l'accusoit , & qu'il tâchât à s'en justifier. Quoiqu'il la conjurât plusieurs fois de se souvenir

qu'elle
autre
elle
tion ,
avec
loit
zard
il n'a
heur.
aband
ge qu
Fonta
à quit
celui d
Cep
che , à
ce qu'
de Bag
étoit ,
Il redon
comme
été irrit
Chevali
avec un
las d'a

qu'elle l'avoit déjà cru coupable d'un autre presque aussi grand , duquel elle avoit vu elle-même sa justification , & qu'il lui demandât souvent avec beaucoup de douleur si elle vouloit qu'il attendît encore que le hazard lui fît voir son innocence , dont il n'auroit peut-être jamais le bonheur. La douleur où il étoit lui fit abandonner la poursuite d'une Charge qu'il sollicitoit. La Cour étoit à Fontainebleau , il ne put se résoudre à quitter l'intérêt de son amour pour celui de sa fortune.

Cependant le Baron de Villefranche , à qui Bonneville avoit appris ce qu'elle avoit persuadé à Madame de Bagneux , & la résolution où elle étoit , n'oublia rien pour en profiter. Il redoubla son assiduité auprès d'elle , comme il avoit fait lorsqu'elle avoit été irritée la première fois contre le Chevalier de Fosseuse ; & s'attacha avec un soin extrême à lui marquer plus d'amour. Il lui faisoit voir tous

les jours par cent choses , combien il étoit malheureux de n'avoir pas le bonheur de lui plaire , & quelle obligation il auroit à ses bontés , si elle daignoit enfin l'entendre.

Mais rien de sa part ne pouvoit la toucher , joint qu'elle étoit alors incapable d'occuper sa pensée d'autre chose que de la lâcheté , dont elle croyoit que le Chevalier de Fosseuse avoit usé envers elle , ce qui affligeoit extrêmement le Baron de Villefranche. D'ailleurs elle ne vouloit tous jours point souffrir que le Chevalier de Fosseuse tâchât à se justifier , & même de peur de l'irriter davantage , il n'osoit plus l'aborder. Enfin l'on ne peut voir des sentimens plus confus & plus cruels que ceux de ces trois Personnes.

En ce temps-là, Bonneville reçut des Lettres , par lesquelles elle apprit qu'un frere qu'elle avoit , dont elle étoit héritiere , étoit mort : ce qui l'obligea de partir aussi-tôt , pour en aller

all
par
dés
cho
dan
met
d'au
être
s'il
elle
jours
Ay
parle
teller
lui di
fort ,
fures ,
tant
penfa
mens
savait
Cheva
donné
si sa v
ne lui
Ton

aller recueillir la succession. Son départ mit le Baron de Villefranche au désespoir, se voyant privé de la seule chose qui l'avoit entretenu jusques-là dans quelque espérance ; il résolut de mettre fin à ses peines de façon ou d'autre ; de voir enfin s'il pouvoit être aimé de Madame de Bagneux ; s'il devoit continuer sa passion pour elle , ou l'abandonner pour toujours.

Ayant trouvé l'occasion de lui parler telle qu'il desiroit, il pressa tellement Madame de Bagneux, & lui dit des choses qui lui déplurent si fort, qu'elle ne garda aucunes mesures, & le maltraita tout-à-fait. N'étant plus maître de lui-même, il pensa, pour se venger de ces traitemens, lui reprocher tout ce qu'il savoit de son commerce avec le Chevalier de Fosseuse ; & il lui eût donné sur l'heure ce cruel déplaisir, si sa vue dont il étoit encore charmé ne lui en eût ôté la force.

Mais il ne put se refuser cette satisfaction ; après qu'il fut retourné chez lui , il lui écrivit une Lettre , où il lui manda tout ce que Bonneville lui avoit appris de l'amour du Chevalier de Fosseuse & d'elle , & tout ce qu'il avoit fait pour la faire rompre avec lui ; que nonobstant cet engagement , il l'avoit adorée pendant qu'elle n'avoit eu pour lui que des rigueurs insupportables ; mais que ses derniers traitemens lui avoient procuré le repos , & qu'il étoit entièrement guéri de la passion qu'il avoit eue pour elle ; néanmoins qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui reprocher son injustice , de laquelle ce qu'il lui disoit étoit une preuve certaine , puisqu'elle pouvoit reconnoître alors qu'il avoit été l'objet de la jalousie de son mari , pendant que le Chevalier de Fosseuse étoit aimé d'elle , avec toute sécurité ; & qu'il avoit eu entre ses mains un moyen infallible de se venger de ses ri-

g
en
qu
&
cut
nen
Elle
dev
pas
oub
avoi
que
libre
qui l
vie.
Elle
grand
conno
de F
éteint
ce qu'
la fen
augme
nocent

guez , fans s'en être voulu servir ;
 enfin qu'il trouveroit d'autres cœurs
 que le sien , qui seroient plus justes
 & plus reconnoissans.

Lorsque Madame de Bagneux re-
 çut cette Lettre , elle en eut un éton-
 nement & une douleur inconcevable.
 Elle vit en un instant tout ce qu'elle
 devoit en appréhender. Elle ne crut
 pas que le Baron de Villefranche
 oubliât facilement les rigueurs qu'elle
 avoit eues pour lui , & ne douta pres-
 que point que son mari sauroit infail-
 liblement dans peu une chose ,
 qui la rendroit malheureuse toute sa
 vie.

Elle eut néanmoins dans un si
 grand déplaisir la consolation de re-
 connoître l'innocence du Chevalier
 de Fosseuse. Comme elle n'avoit
 éteint son affection pour lui , que par-
 ce qu'elle l'avoit cru coupable , elle
 la sentit rallumée , & même avec
 augmentation. Dès qu'elle le vit in-
 nocent , elle ne put différer de lui

apprendre qu'il étoit justifié , & tout ce que le Baron de Villefranche lui avoit écrit ; quoiqu'elle vît bien qu'ils ne pouvoient continuer de se voir comme auparavant , sans s'exposer davantage , & qu'il falloit qu'ils s'en privassent pendant un temps. Mais elle fut extrêmement en peine à s'imaginer comment elle le pourroit voir , sans que le Baron de Villefranche pût en avoir connoissance.

A la place de Bonneville , elle avoit pris confiance en une de ses femmes , nommée Florence , qu'elle connoissoit être entièrement désintéressée. Elle lui donna un billet pour rendre au Chevalier de Fosseuse , par lequel elle lui marqua de se trouver le lendemain en masque à un bal , où elle étoit priée.

La joie du Chevalier de Fosseuse fut pareille à sa douleur. Cette marque de bonté de Madame de Bagneux effaça dans un moment en son esprit tout ce qu'il avoit souffert. Sans exa-

min
cha
asse
M
bor
dam
man
le a
fut é
appr
che l
moir
dit, c
sans
temp
ment
outre
de be
ordre
To
Bagne
qu'elle
trouva
conno
trême

miner ce qui avoit pu produire ce changement, il lui sembla que c'étoit assez de voir ses malheurs finis.

Mais si le lendemain il sentit d'abord sa joie augmenter, voyant Madame de Bagneux le recevoir d'une maniere tendre, qui le confirma qu'elle avoit reconnu son innocence, il fut étrangement surpris lorsqu'elle lui apprit ce que le Baron de Villefranche lui avoit écrit; & ne fut guere moins affligé, lorsqu'ensuite elle lui dit, qu'il falloit qu'ils fussent un temps sans se voir. Ayant été privé longtemps de ce bonheur, ce commandement lui fut une nouvelle affliction: outre qu'elle lui parut dans un état de beauté, qui lui faisoit trouver ses ordres plus rudes.

Toutefois l'intérêt de Madame de Bagneux le fit résoudre à tout ce qu'elle souhaita sur ce sujet, se trouvant au moins très-heureux de connoître qu'il en étoit toujours extrêmement aimé. Même Madame de

Bagneux, pour lui ôter toutes les pensées qu'il eût pu avoir , qu'elle ne lui parlât pas avec sincérité, ou qu'elle voulût le priver du plaisir de la voir sans une entière nécessité , lui donna la Lettre du Baron de Villefranche.

Le lendemain le Chevalier de Fosseuse rendit cette Lettre à Florence , à qui Madame de Bagneux lui avoit dit de la rendre. Florence la rendit à sa Maîtresse dans le même temps qu'on en donna à Madame de Bagneux une autre pour son mari ; & Monsieur de Bagneux étant survenu dans ce moment , & ayant su que sa femme avoit une Lettre pour lui , & la lui ayant demandée , croyant lui donner celle qui étoit pour lui , elle lui donna celle du Baron de Villefranche.

L'étonnement de Monsieur de Bagneux ne fut pas moindre en lisant cette Lettre , que l'avoit été celui de Madame de Bagneux , lorsqu'elle l'avoit reçue. Il regarda plusieurs fois sa femme en la lisant , & ayant trouvé

dar
lier
ten
auss
avec
ches
de v
mar
une
Car
que
voir
terai
être
reper
offen
mena
esprit
de rev
ni de
Ma
des sie
dant t
où la c
tôt for

en- dans cette lettre un billet du Cheva-
lui- lier de Fosseuse , qui étoit plein de
elle- tendresse & de passion , & l'ayant lu
voir- aussi : Voilà , Madame , lui dit - il ,
nna- avec une colere horrible , des repro-
e. ches & des remercimens d'une partie
Fof- de vos amans. Y a-t-il au monde un
ce , mari plus malheureux que moi , &
voit- une femme plus coupable que vous ?
dit à Car enfin , font-ce là les sentimens
u'on que devroient vous inspirer votre de-
eux- voir & mon amour ? Mais j'y appor-
mon- terai les derniers remedes , & peut-
dans- être que toute votre vie vous vous
em- repentirez de m'avoir fait une telle
& la offense. Ensuite il lui fit toutes les
don- menaces que l'on peut attendre d'un
e lui esprit en fureur : enfin il lui défendit
che. de revoir le Chevalier de Fosseuse ,
Ba- ni de lui parler.

ifiant Madame de Bagneux tomba sur
ui de des sieges presque évanouie , regar-
u'elle- dant tantôt son mari avec des yeux
s fois où la confusion étoit peinte , & tan-
ouvé- tôt fondant en larmes , & jetant de

profonds soupirs. Un si étrange état fit pitié à Monsieur de Bagneux, & rappella l'amour qu'il avoit pour elle, & la regardant moins sévèrement, il sembla attendre qu'elle se défendit. Mais se sentant plus que vaincue, suivant les apparences, & ne pouvant d'ailleurs supporter la vue de Monsieur de Bagneux, elle se servit du peu de forces qui lui restoit, pour se retirer dans sa chambre, accablée d'une douleur mortelle.

Ce fut alors que tous les malheurs, qu'elle avoit tant de fois appréhendés, lui revenant devant les yeux, elle eut les plus tristes pensées que l'on peut avoir. Elle fut plusieurs jours dans un accablement sans pareil, & des souffrances d'esprit épouvantables, qui lui firent souvent désirer la mort, comme le seul remède à ses maux. Elle ne pouvoit considérer combien elle auroit de peine à faire oublier jamais à son mari les soupçons qu'il pouvoit avoir de

vertu , fans défefpérer de pouvoir avoir le reste de fa vie un véritable repos avec lui , & de mettre fin à ses reproches.

Ces pensées , qui furent les premières qu'elle eut , l'occupèrent d'abord entièrement , & l'empêchèrent presque de faire des réflexions sur ses sentimens pour le Chevalier de Fosseuse. Lorsqu'elle fut un peu remise de son plus grand trouble , & que son inclination pour lui voulut se représenter à son esprit , elle la condamna avec toute la rigueur possible , & prit des résolutions inébranlables pour l'avenir.

Le Chevalier de Fosseuse qui avoit appris de Florence ce que la lettre du Baron de Villefranche avoit causé , voulut lui témoigner combien il en étoit affligé , & lui écrivit plusieurs fois sur la douleur qu'il en ressentoit ; mais elle ne voulut point recevoir ses lettres , & défendit enfin à Florence de se lui en présenter jamais , ni de lui

parler d'aucune chose qui pût la faire
souvenir de lui.

Toutefois son cœur la faisoit sou-
vent penser à lui contre ses résolu-
tions. Les marques qu'il lui avoit
données d'une passion aussi pure &
aussi grande qui ait jamais été, com-
batoient contre tout ce qu'elle pou-
voit y opposer, & il y avoit des mo-
mens que la résolution qu'elle avoit
prise de ne le revoir jamais, faisoit
une partie de sa tristesse.

Tant de sujets d'ennui lui cause-
rent en peu de temps une si grande
mélancolie, que ses Médecins après
plusieurs remèdes inutiles, conseil-
lerent à Monsieur de Bagneux, qui
étoit affligé de la voir en cet état,
de lui faire prendre l'air de la campa-
gne. Le printemps commençoit alors
& la beauté des jours de cette saison
pouvoit contribuer au recouvrement
de sa santé.

Monsieur de Bagneux écouta ce
conseil avec beaucoup d'approba-

tion
fem
espér
cilem
elle n
Mada
avait
vertiss
tion d
cher
étoit,
ment.

La
sieur d
souven
maison
où le C
Madam
Ils y
ence d
Comme
ait dess
emnie
oublia
avait

tion, étant bien aise d'éloigner sa femme du Chevalier de Fosseuse; & espérant d'ailleurs regagner plus facilement son esprit dans un lieu où elle ne verroit presque que lui. Et Madame de Bagneux, que la tristesse avoit entièrement détachée des divertissemens, & qui voyoit l'inclination de son mari, qu'elle vouloit tâcher de guérir des sentimens où il étoit, témoigna le souhaiter ardemment.

La Charge & les affaires de Monsieur de Bagneux l'obligeant d'être souvent à Paris, ils allerent à cette maison qu'ils y avoient proche, & où le Chevalier de Fosseuse avoit vu Madame de Bagneux la premiere fois. Ils y vécurent d'abord en apparence dans une parfaite intelligence. Comme Monsieur de Bagneux avoit dessein de regagner l'esprit de sa femme, & d'y employer tout, il n'oublia rien pour lui persuader qu'il n'avoit point eu d'elle des soup-

çons criminels , & n'avoit pas cessé un moment d'avoir pour elle tout l'amour & toute l'estime qu'on peut avoir.

Madame de Bagneux de son côté , qui avoit fait le même dessein , & qui voyoit combien elle avoit d'intérêt d'empêcher que son mari ne crût qu'elle pensât encore au Chevalier de Fosseuse , cachoit ses véritables sentimens & témoignoit un contentement entier qu'elle n'avoit pas ; car se voyant au lieu où elle avoit vu le Chevalier de Fosseuse pour la première fois , elle y pensoit davantage , & elle n'avoit de plaisir , quelque effort qu'elle fit pour ne s'en point souvenir , que celui que lui donnoient ces pensées.

Cependant le Chevalier de Fosseuse étoit le plus malheureux du monde. Depuis que Madame de Bagneux étoit partie , elle n'avoit point voulu encore recevoir de ses lettres : & ce qui augmentoit son malheur , Florence lui

difoit

dis-
la
ell
fol
tre
cro
roit
de
F
une
roit
Mad
entre
casse
n'éto
voir
étran
appe
un re
vées.
des ch
de F
vainc
Elle
7

disoit d'une maniere qui ne lui en laissoit aucun doute, qu'apparemment elle ne pensoit plus à lui.

Il trouvoit néanmoins quelque consolation à donner toujours de ses lettres à Florence pour les lui rendre; croyant qu'au moins elle remarquerait par sa persévérance la constance de son amour.

Florence mettoit ces lettres dans une cassette, dans laquelle elle seroit ordinairement plusieurs choses. Madame de Bagneux étant un jour entrée dans la chambre où étoit cette cassette, & ayant remarqué qu'elle n'étoit point fermée, eut envie de voir ce qu'il y avoit dedans. Elle fut étrangement troublée, lorsqu'elle y aperçut ces lettres, & eut d'abord un regret extrême de les avoir trouvées. Ensuite elle les regarda comme des choses qui venoient du Chevalier de Fosseuse; & enfin elle se laissa vaincre à la curiosité de les lire.

Elles lui semblèrent si pleines d'a-

mour & de respect pour tout ce qu'elle vouloit lui faire souffrir, qu'elle sentit bientôt ses premiers sentimens se reveiller puissamment. Les ayant lues plusieurs fois, avec des agitations extraordinaires, elle ne put résister aux mouvemens de son cœur : elle oublia toutes les résolutions qu'elle avoit prises, & permit dès le premier jour à Florence de lui rendre à l'avenir les lettres du Chevalier de Fosseuse.

A peine put-il croire un si grand bonheur, lorsqu'il n'étoit plus rempli que d'un désespoir mortel. Ses lettres furent pour Madame de Bagneux un remède nonpareil, qui lui rendit en peu de temps tous ses charmes. Il n'y eut presque plus de jours qu'ils ne s'écrivissent, & par-là leur passion devint encore plus ardente.

Le Chevalier de Fosseuse conjura enfin Madame de Bagneux de lui permettre de la voir. Quoiqu'elle vit d'extrêmes difficultés à en trouver

le
la
voi
tan
le l
gne
bre
man
qu'e
me à
maise
qu'il
préter
Le
qua p
en un
ne de
soie ég
pas une
etenir
qui se c
compag
qu'ils ne
eu de c
remiers

le moyen en un lieu où son mari ne la quittoit presque point, l'envie de voir le Chevalier de Fosseuse, après tant de choses qui leur étoient arrivées, le lui fit trouver. Monsieur de Bagneux étoit obligé de garder la chambre pour quelque indisposition. Elle manda au Chevalier de Fosseuse, qu'elle iroit voir le lendemain Madame de Vandeuil, qui étoit alors à la maison qu'elle avoit en ce lieu, & qu'il pourroit la voir, venant sous prétexte de voir cette Dame.

Le Chevalier de Fosseuse ne manqua pas de se rendre de bonne heure en un lieu où il devoit voir Madame de Bagneux. Ils sentirent une joie égale de se revoir, & n'eurent pas une impatience médiocre de s'entretenir. Mais Madame de Vandeuil, qui se croyoit obligée de leur tenir compagnie, empêcha sans dessein, qu'ils ne pussent se dire d'abord que peu de choses. Et comme après les premiers entretiens elle leur eut de-

mandé la permission d'écrire une lettre, pour l'envoyer par un homme qui l'attendoit, & qu'ils commençoient à se parler, on vint dire que Monsieur de Bagneux venoit.

S'étant trouvé ce jour-là moins incommodé, & ayant su que sa femme étoit chez cette Dame, il lui étoit venu tout d'un coup dans l'esprit d'y aller, ennuyé d'être seul, & avoit envoyé devant, seulement pour la forme, un de ses gens.

Il n'y eut jamais d'état pareil à celui où se trouverent alors Madame de Bagneux & le Chevalier de Fosseuse. Madame de Bagneux en fut accablée, comme d'un dernier coup de malheur, lequel étoit inévitable, ne voulant rien faire qui pût découvrir sa crainte à Madame de Vandeuil, & le Chevalier de Fosseuse fut rempli d'une douleur extraordinaire, considérant en quel danger il étoit causé que la personne qu'il adoroit étoit exposée.

Voyant qu'il falloit que Monsieur de Bagneux le trouvât avec sa femme, s'il ne sortoit promptement, il prit congé de Madame de Vandeuil. Monsieur de Bagneux, qui avoit suivi celui qu'il avoit envoyé, n'étoit qu'à deux pas du logis de cette Dame, lorsque le Chevalier de Fosseuse en sortit. Le trouble où il étoit redoubla à la vue de Monsieur de Bagneux, qui eut de son côté une surprise infinie, laquelle se tourna dans le même moment en fureur. S'il eût eu des armes, il eût tâché au péril de sa vie de se venger du Chevalier de Fosseuse, & il eut alors un sensible regret d'avoir pris une profession qui le faisoit trouver en cette occasion hors d'état de se faire.

Transporté d'une rage incroyable, il retourna sur ses pas chez lui, & alla à la chambre de sa femme, où il fit mille menaces, & s'emporta en des termes d'un cruel ressentiment, comme si elle eût été présente.

Madame de Bagneux avoit vu sortir le Chevalier de Fosseuse : & voyant que son mari n'étoit point entré, sa crainte s'étoit changée en une certitude de ce qui étoit arrivé. Sentant qu'elle ne pouvoit demeurer davantage chez Madame de Vandeuil, sans tomber en un état qui lui auroit découvert celui de son ame, toute troublée, & sans savoir ce qu'elle devoit faire, elle prit aussi congé d'elle.

Ayant trouvé Monsieur de Bagneux dans sa chambre, ce fut le comble de son malheur. Non, non, Madame, lui dit-il, plein de fureur, croyant qu'elle venoit pour s'excuser, n'espérez plus de pardon de moi, je ne suis plus capable que de me venger de vos perfidies; car enfin tout est permis quand on est ainsi offensé; & je ne trouverai rien de trop cruel pour vous en punir. Ensuite il lui fit mille menaces épouvantables, & transporté de rage

ne lui parloit que de fer & de poison.

Pendant que Madame de Bagneux, qui étoit entrée demi-morte, étoit tombée aussi-tôt évanouie, & étoit dans un état peu différent de celui d'une personne qui expire, Monsieur de Bagneux craignant que cette vue ne le touchât encore, se retira dans une autre chambre, plein des passions les plus violentes, dont un esprit puisse être agité.

Les femmes de Madame de Bagneux, qui avoient entendu le bruit que Monsieur de Bagneux avoit fait, survinrent aussi-tôt, & la secoururent. Mais la douleur s'étoit si fort laissée de son cœur, qu'après que par leur assistance elle eut recouvré le sentiment, elle retomba un moment après dans un nouvel évanouissement; & ses femmes l'ayant de nouveau soulagée, après avoir jetté quelques soupirs, la douleur se re-anouvellant, elle retomba encore au

même état : & enfin cette même douleur , qui s'étoit auparavant referrée , venant à s'épandre tout d'un coup , elle ouvrit les yeux avec une langueur mortelle , accablée d'une fièvre horrible.

Ce fut alors qu'elle commença de souffrir véritablement , son esprit ayant recouvré quelque liberté. Les pensées qu'avoit son mari , causerent à son imagination un trouble plus cruel que le mal qu'elle sentoit. Ensuite elle fit réflexion au Chevalier de Fosseuse ; mais avec une tendresse que l'état où elle étoit , ne sembloit pas lui devoir permettre ; quoique néanmoins avec des soupçons , qui faisoient bien voir qu'elle reconnoissoit qu'il étoit la cause de ses malheurs ; mais son cœur étoit alors tellement rempli de sa passion , qu'elle ne pouvoit plus combattre pour l'en chasser , ni condamner les sentiments qu'elle lui avoit inspirés.

Des pensées si diverses & si con-

fuses la travaillèrent si fort , que sa vie fut d'abord en danger , ne s'étant jamais vu une maladie plus violente.

Le Chevalier de Fosseuse , qui avoit tout appréhendé de la rencontre de Monsieur de Bagneux , & qui en avoit appris le cruel effet avant que de s'en retourner à Paris , étoit dans un désespoir qui ne se peut représenter. Pendant le chemin , il pensa plusieurs fois retourner sur ses pas , & s'aller offrir à la colere de Monsieur de Bagneux.

Mais sa douleur augmenta horriblement , lorsqu'il apprit deux jours après , combien Madame de Bagneux étoit malade. Cette nouvelle lui fit oublier tout ce qui pouvoit lui être cher. Il résolut de sortir de France , & d'aller attendre la mort dans d'autres parties de la terre , & d'y passer le reste d'une vie , qu'il voyoit qui ne pouvoit être que très-misérable , ne voulant pas être cause ,

que si Madame de Bagneux guériffoit de cette maladie , elle fût jamais exposée pour lui à de pareils malheurs. Et quoique sa passion lui eût bien fait souhaiter de savoir si elle en releveroit , avant que de s'éloigner , il résolut de ne pas attendre , de peur que si elle en guériffoit , il ne pût exécuter sa résolution.

Et en effet , s'arrêtant à ce dernier parti , dont il instruisit Florence , à qui il trouva le moyen de parler , il la pria , en versant beaucoup de larmes , de l'apprendre à Madame de Bagneux , & de lui dire qu'il alloit hair la vie plus que personne n'avoit jamais fait , & qu'en quelqu'état qu'elle fût , elle seroit bien moins malheureuse que lui ; & il partit avec un illustre disgracié , qui sortoit du Royaume.

Monsieur de Bagneux n'avoit pas de moins tristes pensées. Quelques jours après les premiers transports de

son ressentiment, apprenant l'extrême danger où étoit sa femme, il en fut vivement affligé : & le même amour qui lui avoit inspiré de si forts sentimens de jalousie & de fureur, le fit intéresser à sa guérison. Outre tous les remedes possibles qu'il prit soin qu'on y apportât, il parut devant elle plusieurs fois, plutôt en Amant, qui tremble pour la vie de sa Maîtresse, qu'en mari irrité, & qui croit avoir de justes sujets de plaintes. Il tâcha autant de fois de lui persuader que l'emportement qu'il avoit eu, venoit de l'excès de son affection, que la douleur qu'elle en avoit ressentie, l'assuroit entièrement pour l'avenir, & qu'il seroit incapable de lui témoigner jamais aucuns soupçons qui pussent lui déplaire.

Mais tous ces soins & toutes ces satisfactions furent inutiles. Elle lui dit peu de choses pour se justifier envers lui, & lui fit aussi entendre que sa mort ne devoit pas lui être désa-

gréable. Elle ne pouvoit plus penser qu'au Chevalier de Fosseuse ; ce qu'il venoit de faire lui paroissant un si grand sacrifice , & une chose si extraordinaire , qu'au milieu de son mal elle en avoit quelque joïe , connoissant qu'il avoit été digne de l'inclination qu'elle avoit eue pour lui ; & cette forte passion lui ôtoit l'envie de guérir. Elle sentoît qu'elle ne pourroit jamais chasser cette passion de son cœur ; & que si elle survivoit à la connoissance que Monsieur de Bagneux en avoit , outre la contrainte terrible , avec laquelle elle seroit obligée de cacher ses sentimens , elle seroit tous les jours exposée à tous les chagrins qu'il voudroit lui faire souffrir , & qu'il auroit lui-même une continuelle inquiétude.

Il ne s'est jamais vu personne si malade & si agité. Aussi , bien qu'elle eût plusieurs relâches , venant toujours à repenser à toutes ces cho-

ses , & à en imaginer encore de nouvelles , elle retomboit aussi-tôt dans un état pire que le premier , & ses forces étant enfin épuisées par le mal , elle mourut dans ces sentimens confus , & sans témoigner aucun regret à la vie.



LES
FAUSSES PRUDES,
OU
LES AMOURS
DE MADAME
DE BRANCAS,
ET AUTRES
DAMES DE LA COUR.

JE n'ai pas de ces hauts desseins
D'écrire les Actes des Saints.
Ma Muse est encor trop jeunette,
Il ne lui faut qu'une Musette,
Et les discours moins sérieux
La divertissent cent fois mieux.
Moi, qui ne veux pas la contraindre,
Je ne veux pas encor me plaindre
Avec de lamentables vers,
De voir un siècle si pervers.

Tout ce que je demande d'elle ,
Est de conter quelque nouvelle ;
Comme les Dames de la Cour
Traitent les mysteres d'amour.
Maintenant il n'en prend envie
De décrire toute leur vie ,
Pendant que dans un triste exil
J'ai le temps d'en ourdir le fil.
On ne sauroit m'en faire accroire ,
Je sai le fin de leur Histoire ,
Je sai leur pratique & leurs brigues ,
Et je puis vous jurer , ma foi ,
Que nul ne la fait mieux que moi.
Je sai leurs secrettes intrigues ,
Et comme chacun en ce jour
Se comporte dans cette Cour.
Avance-toi , Muse , & m'inspire
Quelque chose digne de rire :
Le sujet le mérite bien :
Déjà dans plus d'un entretien
Nous en avons ri , ce me semble ,
Quand nous étions tous deux ensemble.
Mais nous les mettrons en courroux ,
Me diras-tu : filons plus doux.
Et moi je n'en veux rien démordre ,
Disons toutes choses par ordre ,

88 *HIST. AMOUREUSE*

Sur-tout dans cette occasion
 Evitons la confusion ,
 Et ne faisons pas un mélange :
 Distinguons le Démon de l'Ange.
 A part scrupules superflus ,
 Puisqu'en ce temps il n'en est plus.
 Il me prend un éclat de rire ,
 D'en avoir ici tant à dire ,
 Qu'il faut avec moi confesser
 Que j'aurois peine à commencer.
 Pendant que j'ai le vent eu poupe ,
 Prenons-en une de la troupe ,
 Et la séparons du monceau ,
 Pour le premier coup de pinceau.
 Nous dauberons quelque'autre ensuite ;
 Et suivant notre réussite ,
 Sans nous arrêter en chemin ,
 Nous les passerons sous la main.
 Mais donc pour entrer en matiere ,
 Qui choisirons-nous la premiere ?
 Prenons Madame de Brancas :
 Je fais que chacun en fait cas ;
 C'est une Belle assez fameuse
 Pour rendre notre Histoire heureuse ,
 Je m'en vais doncque l'exposer ,
 Ecoutez, je vais commencer.

Vêtu d'une étroite culotte ,
Son pere faiseur de calotte ,
En vendit, dit-on , à Lyon
Quasi pour près d'un million.
Ainsi se voyant en avance ,
Il se mêla de la finance ,
Et tout le reste de ses ans
Fut un de ses gros Partisans.
Il avoit dedans sa famille
Une belle & charmante fille ,
Du moins la Chronique le dit ,
Mais ne dit rien de son esprit ,
Lorsque Madame la Princesse
La prit pour être la Maîtresse
Du feu bon homme d'Assigny ,
Qui crut trouver la pie au nid.
Avant ce fameux mariage
Qu'on fit à la fleur de son âge ,
Toutes ses premieres amours
Qui n'eurent pas long-temps leur cours ,
Furent avec Laquais & Pages ,
Et maints semblables personnages
Du fameux Hôtel de Condé ,
Et non avec son Accordé.
Avant qu'il fût jour chez Madame ,
Chacun fait que cette bonne ame

Avoit joué, je ne ments pas,
 Dedans le plus haut galetas ,
 Plus de deux heures à la boule ,
 Avec des balies que l'on roule ;
 Et plus elles sont près du but ,
 Plus est-il sûr qu'on a perdu.
 Sitôt qu'elle fut épousée ,
 Son mari d'une ame rusée
 L'envoie auprès de sa Maman ,
 Et la retient là près d'un an.
 C'est au fond de la Normandie
 Que ce Mari la congédie :
 Si c'eût été plus en-deçà ,
 On eût su ce qui s'y passa.
 J'ai su d'un Auteur très-sincere ,
 Qu'elle battit sa belle-mere ,
 Qui l'aimant toujours tendrement ,
 Souffrit cela patiemment.
 Après deux ou trois ans d'épreuve ,
 Par bonheur elle devint veuve :
 On dit qu'elle en jeta des pleurs ,
 Qu'elle feignit quelques douleurs :
 Mais sans parler à la volée ,
 Elle en fut bientôt consolée.
 Depuis elle vint à Paris ,
 Heureux séjour pour les Cloris ,

Où
 Elle
 Les
 Frian
 Ne l'
 Que
 Et ch
 Tous
 Pour
 Et ce
 Qu'el
 Les v
 Pas un
 Des m
 Elle le
 Qu'ils
 Jeanni
 Dans u
 Que Po
 Non pa
 Mais un
 Où Bra
 A certe
 Qui n'e
 Pour un
 Elle ren

Où, quoique sous un sombre voile,
Elle brilla comme une étoile.
Les Sieurs de Malta & Jeannin,
Friands du sexe féminin,
Ne l'avoient à peine apperçue
Que leur ame en parut émue.
Et chacun s'en crut le vainqueur.
Tous deux lui touchèrent le cœur,
Pour tous deux elle eut l'ame atteinte,
Et ce ne fut pas sans contrainte
Qu'elle répondit à leurs vœux,
Les voulant conserver tous deux.
Pas un n'eut l'ame trop faisie
Des mouvemens de jalousie,
Elle les ménagea si bien,
Qu'ils ne se dirent jamais rien.
Jeannin la menoit en campagne
Dans une maison de cocagne,
Que l'on appelle l'Amireau,
Non pas séjour de Houbereau,
Mais une maison de délices,
Où Brancas offrit ses services
A cette jeune Déesse,
Qui n'eut point d'inhumanité :
Pour un Galant si plein de charmes,
Elle rendit bientôt les armes.

92 HIST. AMOUREUSE

Après un mal assez amer ,
 Brancas revient pour prendre l'air
 Dedans cette maison fameuse ,
 Mais maison pour lui bienheureuse ,
 Puisqu'en cet illustre séjour ,
 Il prit & donna de l'amour ;
 Souvent lui contant des fleurettes ,
 Et dans ces douces amusettes ,
 Il lui récitoit quelques vers ,
 Qu'il pilloît des Auteurs divers.
 Un jour qu'il causoit avec elle ,
 Afin de lui prouver son zele ,
 Et tous les violens transports
 Qu'il ressentoit peut-être alors ,
 Il lui fit voir une Elégie ,
 Mais forte & pleine d'énergie ,
 Qu'elle prit pour un Madrigal ,
 Qui lui porta le coup fatal ,
 Dont elle ne se put défendre ,
 Elle acheva lors de se prendre :
 Le reste ne se conte plus ,
 J'en serois moi-même confus.
 Le voir , l'aimer , devenir grosse ,
 Je ne vous dis point chose fausse ,
 Se firent dès le même jour
 Qu'il lui témoigna de l'amour ;

Il n'
 Qu'
 Et q
 La ch
 Sitôt
 S'ap
 Par u
 Ou b
 Sur q
 Il fit
 Bien
 Elle n
 Pour
 Voya
 Etoit
 Elle ap
 Ce qu
 Sans q
 Six mo
 Elle mi
 Ce jeu
 Qui br
 Devan
 N'oser
 Et qui
 Le cœu

Il n'est pourtant rien de plus vrai
Qu'on n'y mit pas plus délai ,
Et que dans la même journée
La chose se vit terminée.
Sitôt que Monsieur de Brancas
S'aperçut de ce vilain cas ,
Par un motif de conscience ,
Ou bien poussé par la finance ,
Sur quoi l'on ne pouvoit gloser ,
Il fit dessein de l'épouser.
Bien que la Dame se vit grosse ,
Elle ne vouloit point de noce ,
Pourtant elle y consentit : car
Voyant que le Duc de Villars
Etoit prêt de faire naufrage ,
Elle approuva ce mariage :
Ce qu'elle n'eût fait qu'à regret ,
Sans quelqu'espoir du Tabouret ,
Six mois après l'affaire faite ,
Elle mit au monde Branquette ,
Ce jeune miracle d'amour ,
Qui brille à présent dans la Cour ,
Devant qui même la plus belle
N'oseroit lever la prunelle ,
Et qui pourroit conter à soi
Le cœur même de notre Roi.

94 *HIST. AMOUREUSE*

Ses beaux cheveux de couleur blonde ,
 Et son teint le plus beau du monde
 Réjouirent fort son Papa ,
 Parce que Jeannin & Malta ,
 Dont il étoit en défiance ,
 N'avoient aucune ressemblance
 A ce beau teint , à ces cheveux
 Dignes de mille & mille vœux.
 Monsieur de Laon , qui dans l'Eglise
 Fait une figure de mise ,
 Et qui , comme l'on peut juger ,
 Sait bien plus que son pain manger ,
 Ou pour parler sans menterie ,
 Un grand Laquais nommé la Brie ,
 Furent pere , à ce que l'on dit ,
 D'une fille du même lit.
 Mais sans choquer la révérence ,
 On croit avec plus d'apparence ,
 Qu'elle vint de ce grand Prélat
 Qui fit cela sans nul éclat ;
 Et ce qui fait qu'aucun n'en doute ,
 C'est que malgré la Sœur Ecoute ,
 Et la mortification
 Que l'on souffre en Religion ,
 Elle ne perd jamais l'envie
 De finir tristement sa vie ,

de donner dans ce saint lieu
De grandes louanges à Dieu :
Ce qui fait voir, quoi que l'on fasse,
Que ce dessein lui vient de race,
quoique d'autres légèrement
Enigent peut-être autrement.
Pour encor mieux faire la fausse,
Chacun dit qu'elle en devint grosse
En l'absence de son mari,
Qu'elle depuis en fut bien marri ;
Contre son ordinaire
Passa un temps en colere :
En étant un fort bon Parent
En usa modérément,
Ne s'en prit rien qu'à la Brie,
S'il chassa, dit-on, de furie,
Ce qui fit beaucoup plus d'éclat,
Ne s'il s'en fût pris au Prélat.
Mais notre adorable Comtesse,
Pour autoriser sa grossesse,
Se souvient jurant de sa part,
Qu'elle déjà devant son départ
Fille avoit été conçue,
Qu'elle s'en étoit apperçue.
Ce temps pourtant s'accordoit mal,
Et dans un endroit si fatal

96 HIST: AMOUREUSE

On n'examina pas la chose ;
 On lui fit croire que la glose
 De ce doute fâcheux qu'il prit ,
 Etoit une absence d'esprit ,
 Et qu'en ses grandes rêveries ,
 Il se forgeoit ces niaiseries.
 Lors , le mari le crut assez ,
 Vous le croirez si vous voulez.
 A ces deux-là , qui la quitterent ,
 Deux autres Galants succéderent ,
 Chavigny , autrement de Pont ,
 Et d'Elbeuf , homme assez profond
 Dans la science de la chasse ,
 Qui remplissoit fort bien sa place ,
 Lorsqu'il y mettoit ses efforts.
 Après les nouvelles d'alors ,
 Il lui contoit pour l'ordinaire
 Tous les faits de son chien Cerbere ;
 S'il s'étoit jetté tout-à-coup ,
 Sur quelque cerf ou quelque loup ,
 Si le chevreuil ou bien le lievre ,
 Avoit eu ce jour-là la fièvre ,
 En se voyant dessus ses fins
 A la merci de ses mâtrins.
 L'autre qui paroissoit plu sage ,
 Etoit aussi d'un autre usage ;

C'est

C'étoit un homme libéral
Qui donnoit tout, ou bien, ou mal,
Même l'on dit entre autre chose,
Que personne de vous n'en glose,
Qu'avant que de lui dire adieu,
Il lui meubla son Prié-Dieu,
Mais des plus beaux bijoux du monde,
De tout ce que la Terre & l'Onde
Fournissent de plus précieux
Et de plus éclatant aux yeux.
Combien cet Amant plein de zèle,
A-t-il souffert de maux pour elle ?
Il a blanchi dessous le faix,
Outre sa dépense & ses fraix.
Quelle auroit donc été sa peine,
S'il eût aimé quelque inhumaine ?
Sans rendre ces deux mécontents,
Elle avoit dès ce même temps,
L'Abbé Nardy, Amant de galle,
Dont l'Ame n'est point libérale,
Qui la voyoit comme voisine
Depuis le soir jusqu'au matin.
Dedans ce temps-là même encore,
Malta qui l'aime & qui l'adore,
Revint, mais plus secrettement,
Montrer qu'il étoit son Amant,

98 *HIST. AMOUREUSE*

Qu'il n'en pouvoit plus aimer d'autres ;
 Et parmi tant de bons Apôtres
 Sans savoir d'où cela venoit ,
 Hélas , mon Dieu ! l'on s'apperçoit ,
 Lâcherai-je cette parole ?
 Que la Dame avoit la vérole.
 On consulta dessus ce fait
 Un homme en ce métier parfait ,
 Qui la voulut prendre en sa charge :
 C'est le sage Monsieur le Large ,
 Homme qui n'a point de pareil
 En tout ce que voit le Soleil.
 Sans songer d'où le mal procede
 On résout d'y donner remede.
 L'on convient pour cela de prix ,
 Le jour même , dit-on , fut pris :
 Mais la guérison fut remise
 Malgré quelque potion prise ,
 A cause que dans cet instant
 L'argent n'étoit pas bien comptant.
 Comme elle avoit un cœur de roche ,
 Pour éviter quelque reproche ,
 Qu'on lui faisoit en son quartier ,
 Même gens de galant métier ,
 Et tromper tant de sentinelles ,
 Elle prend celui des Tournelles ;

Et sans avoir d'autre raison ,
Elle abandonne sa maison ;
Puis se loge rue de Vienne ,
Quartier plus propre à la fredaine,
Et déjà beaucoup plus fameux
Pour tous les larcins amoureux.
Bien que personne ne la suive ,
Elle ne se croit pas oisive ,
Messieurs Paget & Monerot
Y furent bientôt pris au mot.
Tout aussi-tôt qu'ils l'eurent vue
L'un & l'autre d'eux deux se tue
De lui faire mille présens.
Elle, pour les rendre contens ,
De peur que l'un des deux s'offense ,
Avoit beaucoup de complaisance ;
Elle prenoit à toute main ,
Croyant qu'il eût été vilain
De refuser avec audace
Des présens faits de bonne grace.
Ils avoient dans leur passion
Tous deux de l'émulation :
L'un envoyoit une table
D'une fabrique inimitable ;
L'autre renvoyoit dès le soir
Un parfaitement beau miroir.

100 *HIST. AMOUREUSE*

Si l'un d'eux chomoit une fête ,
 L'autre se mettoit dans la tête
 Depuis le soir jusqu'au matin
 De la régaler d'un festin.
 Mais les fortunes bien prosperes
 Sont celles qui ne durent gueres.
 Bientôt une adroite Beauté
 Eut tout ce mystere gâté ,
 Et par une intrigue nouvelle
 Lui ravit ces Amans fideles.
 C'est d'Olonne qui fit ce coup
 Environ entre chien & loup.
 Jamais rien ne fut plus sensible
 Que ce larcin irrémissible :
 Mais dans l'esprit de se venger
 Elle n'y voulut pas songer :
 Sans bruit elle le laissa faire.
 Le fleur Fleuri vilain compere
 (Ceci soit dit sans l'offenser)
 Et plus laid qu'on ne peut penser ,
 Le Diable (Dieu me le pardonne)
 Armé des armes qu'on lui donne ,
 Non , n'est pas si laid que celui
 Qui charmoit alors son ennui.
 Sa mine étoit plus dégoûtante
 Que les courroies d'une tente ,

Son
 Ec
 Ses
 Son
 Et l
 S'il
 L'au
 Fait
 Il fa
 Mais
 Des
 Des
 Des r
 Pour
 Et qu
 Non p
 Mais p
 Suffit
 Bien q
 Elle n
 Comme
 D'Espa
 Du mên
 Homme
 Qui fan
 Qui sur

Son teint d'un vieil mort & huileux
Eclatoit d'un lustre terreux ,
Ses-cheveux , sa barbe mauffade ,
Son haleine pire que cade ,
Et le tout d'un monstre infernal ,
S'il n'avoit été libéral ,
L'auroient certes , comme je pense ,
Fait haïr de toute la France.
Il faisoit donc quelques présens ,
Mais qui pourtant n'étoient pas grands :
Des essences & des pommades ,
Des citrons doux pour les malades ,
Des raisins doux de Languedoc
Pour le Carême c'étoit hoc ,
Et quelque'autre chose semblable ,
Non pas d'un prix inimitable ,
Mais pour être parfait Amant ,
Suffit de donner seulement.
Bien que Fleuri logeât chez elle ,
Elle ne lui fut pas plus fidelle.
Comme un cent ne suffisoit pas ,
D'Espagni fut en même cas ,
Du même temps à la même heure ,
Homme encor laid , ou je meure ,
Qui sans le bon Monsieur Fleuri ,
Qui sur lui l'auroit encheri ,

Il auroit été, si je n'erre,
 Le plus laid homme de la terre.
 Commencant à s'émanciper
 Il lui montrait l'art de piper,
 A quelque jeu que ce pût être,
 Sans que l'on pût le reconnoître.
 C'est où bien des gens ont recours,
 Et qui lui fut d'un grand secours.
 Avant qu'elle eût cette science
 Elle perdoit, mais d'importance :
 Mais vous aliez tous admirer,
 Comme elle s'en fut bien payer.
 Au Carnaval, temps de remarque,
 Notre jeune & vaillant Monarque,
 Pour chasser mille ennuis fâcheux,
 Dansoit un ballet somptueux :
 Brancas, cette jeune merveille,
 Qui a le pas fin & l'oreille,
 Dans ce ballet, non par hazard,
 Représentoit, dit-on, un Art,
 Qui' c'étoit la Géométrie.
 Son habit couleur de prairie,
 Et qui valoit son pesant d'or,
 M'en fait ressouvenir encor.
 Et attendant, comme je pense,
 Que son tour vint d'entrer en danse,

Héra
 La h
 Il lui
 Envin
 Aprè
 On n
 La so
 Elle
 Car c
 Alla l
 Il se
 Qu'il
 Et qu
 A mo
 Je tie
 Puisqu
 Dans
 Le sup
 D'une
 Lui vin
 Elle le
 Et l'é
 Sans q
 Le lui
 Qui lu
 Et bien

Hélas ! Monsieur de Relabbé
La fit bien venir à Jubé ;
Il lui gagna , sans hyperboles ,
Environ dix-huit cent pistoles.
Après un semblable malheur ,
On ne dansa pas de bon cœur ,
La somme n'étant pas payée ,
Elle en fut moins mortifiée ;
Car comme cet homme de Cour ,
Alla la voir un autre jour ,
Il se paya d'une monnoie
Qu'il reçut même avecque joie ,
Et qu'on entend à demi-mot ,
A moins que de passer pour sot.
Je tiens pour moi qu'on peut le croire ,
Puisque lui-même en fait l'histoire.
Dans ce temps-là Monsieur Jeannia
Le supplanta sans que
D'une immortelle jalousie
Lui vint troubler sa fantaisie ;
Elle le reçut de bon œil ,
Et l'eût aimé jusqu'au cercueil ,
Sans qu'une méchante personne
Le lui ravit , ce fut d'Olonne ;
Qui lui prit encor celui-ci ,
Et bien d'autres qu'on fait aussi.

104 *HIST. AMOUREUSE*

Monsieur de Beaufort ce grand homme,
 Que l'on connoît dès qu'on le nomme,
 Depuis les plus petits enfans
 Jusqu'à ceux qui n'ont point de dents,
 La consola de cette perte;
 Tous les jours elle étoit alerte
 Pour épier où ce Héros
 Lui pourroit parler en repos.
 J'aurois de quoi vous faire rire,
 Si je voulois ici vous dire
 Mille & mille discours sans fin,
 Et les rendez-vous du jardin
 Du fameux Hôtel de Vendôme,
 Où bien souvent comme un fantôme
 J'ai connu ce Maître Paillard
 L'attendre tout seul à l'écart.
 Mais hélas! la beauté qu'il aime
 Le publie trop elle-même
 Pour vous le réciter ainsi.
 Peut-être savez-vous aussi
 Les discours que de leurs fenêtres
 Ils se faisoient sans trop paroître,
 Parce que Monsieur de Brancas
 Dessus ce point ne railloit pas,
 De quoi pourtant chacun s'étonne,
 Le voyant si bonne personne.

Monf
 Qui j
 N'a p
 Etoit
 Jugez
 Puisqu
 Mais c
 Petit,
 Mais c
 Augme
 Il lui fit
 C'étoit
 Mais a
 Et qui
 Après c
 Elle mit
 A corro
 Déjà de
 Elle orn
 Elle le f
 Mais lui
 Ne mor
 Jamais o
 Il avoit u
 En vrai l
 Dont on

Monſieur le Maréchal d'Eſtrez ,
Qui je crois , comme vous ſavez ,
N'a pas l'ame trop libérale ,
Etoit encor de ſa cabale.
Jugez un peu ſ'il l'aimoit bien ,
Puiſqu'il lui fit préſent d'un chien ,
Mais d'un joli chien de Boulogne ,
Petit , & de camuſe trogne.
Mais comme ſon affection ,
Augmentoit ſa prétention ,
Il lui fit un don plus ſolide :
C'étoit un petit coffre vuide ,
Mais ajuſté fort joliment ,
Et qui , dit on , étoit d'argent.
Après contrefaiſant la prude ,
Elle mit toute ſon étude
A corrompre Monſieur Fouquet.
Déjà de plus d'un affiquet ,
Elle orne ſa divine treſſe ,
Elle le flatte & le careſſe :
Mais lui toujours comme un glaçon
Ne mordoit point à l'hameçon.
Jamais on ne le fut ſurprendre
Il avoit une amitié tendre
En vrai bonhomme de mari ,
Dont on ne l'a jamais guéri.

Tout ce que l'amour nous suggere
 Près de lui ne servoit de guere,
 Malgré tous ses divins appas
 Cet Amant ne l'écouta pas.
 Alors on voit qu'elle s'écrie,
 Voilà ma science finie.
 Sans que tu me sois converti,
 E' j'en aurai le démenti !
 Dussai-je mourir dans la peine,
 Je veux que ton ame inhumaine,
 Plus fiere que Dame Aleston
 Chante dessus un autre ton.
 Alors l'attaquant de furie
 Dans cette grande galerie,
 Que nous prenons à Saint-Mandé,
 L'œil en feu comme un possédé,
 Malgré ce qu'il pût entreprendre,
 Elle le force de se rendre.
 Et l'on dit, malgré qu'il en eût,
 Qu'elle en fit ce qu'elle voulut ;
 Et lorsqu'il eut quitté sa patte,
 Après l'avoir nommée ingrate,
 Et fait quelques discours confus,
 Il jura de n'y tomber plus.
 Son serment ne fut pas frivole,
 Car depuis il lui tint parole,

Alors c
 Ent fr
 Qui, p
 Entraîn
 Dieu sa
 Cela m
 A ce qu
 Elle fut
 Et même
 Elle en p
 Depuis la
 Que les c
 Recouvra
 On vit re
 A peine c
 Qu'elle al
 Et sans sa
 On la voit
 D'autres n
 Disent que
 Et qu'elle s
 De se trou
 Que d'une
 Près de lui t
 Et que redo
 ait très-sou

Alors que ce Surintendant,
Fut frappé de cet accident,
Qui, par une chute commune,
Entraîna plus d'une fortune.
Dieu fait quels furent les regrets.
Cela m'importe fort peu ; mais,
A ce que l'on me persuade,
Elle fut tout-à fait malade,
Et même, à ne vous mentir point,
Elle en perdit son embonpoint :
Depuis lorsque ses amis virent
Que les choses se ralentirent.
Recouvrant un peu de santé
On vit renaître sa beauté.
A peine chacun la découvre,
Qu'elle alla loger dans le Louvre,
Et sans savoir quasi pourquoi,
On la voit bien auprès du Roi.
D'autres n'en disent pas de même,
Disent que c'est elle qui l'aime,
Et qu'elle s'efforce en tous lieux
De se trouver devant ses yeux ;
Que d'une manière obligeante,
Près de lui fait toujours l'Amante
Et que redoublant ses appas,
Elle fait très-souvent le premier pas.

108 *HIST. AMOUREUSE*

La raison sur quoi l'on se fonde ,
 C'est que le plus grand Roi du monde ,
 Qui d'un regard peut tout charmer ,
 Et qui n'a pour se faire aimer ,
 Qu'à jeter l'œil sur la plus belle ,
 Qui ne connoît point de cruelle ,
 Ne voudroit pas faire un tel choix.
 Lors l'on entendit une voix ,
 Qui dit d'un ton digne de marque ,
 Nous parlant de ce grand Monarque ,
 Hélas ! pourquoi s'en étonner ,
 Puisqu'on le voit s'abandonner
 Aux caresses d'une importune
 Qui n'étoit plus bonne fortune
 Et qui désormais au cercueil
 Ne peut entrer qu'avec un œil ?
 Une raison si convainquante
 Fit que l'on eut bien de la pente
 A croire que ce Roi fameux
 Pourroit bien répondre à ses vœux ;
 Quoique l'on soutienne en cachette ,
 Que le tout n'est que pour Branquette ,
 Dont je donne certificat ,
 Etant un mets plus délicat ,
 Plus savoureux & plus d'élite
 Pour un Prince de ce mérite.

Cependant

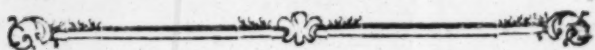
Cep
 Fern
 Et d'
 Pour
 Et lib
 Vers
 Offre
 Et la j
 Et sans
 Reçoit
 Soit qu
 Ou des
 Des Pro
 Des Par
 Voilà m
 Jugez si
 Ce jeune
 Ne pourr
 Vous qui
 Contez-l
 Tout ce q
 Puisque je
 Si sans cho
 Elle n'en é
 Espérant a
 De lui mon
 Tome

Cependant Monsieur de Brancas
Ferme l'œil à tout ce tracas ,
Et d'une ame toute pieuse
Pour mener une vie heureuse
Et libre de tous les chagrins ,
Vers le Ciel élevant ses mains ,
Offre à Dieu tout ce que peut faire
Et la jeune Fille & la Mere ,
Et sans en concevoir de fiel
Reçoit tout comme don du Ciel :
Soit qu'il eût à souffrir des Princes ,
Ou des Gouverneurs des Provinces ,
Des Prélats , des Abbés , des Rois ,
Des Partisans & des Bourgeois.
Voilà mon histoire finie ;
Jugez si dans ma litanie ,
Ce jeune miracle d'amour
Ne pourra pas entrer un jour.
Vous qui connoissez cette Belle ,
Contez-lui comme une nouvelle
Tout ce que mon histoire en dit ,
Puisque je mourrois de dépit ,
Si sans choquer sa modestie
Elle n'en étoit avertie ;
Espérant avoir le bonheur
De lui montrer un jour l'Auteur.

Tome III.

G

pendant



LA DEROUTE
ET L'ADIEU
DES FILLES DE JOIE
DE LA VILLE

ET FAUXBOURGS DE PARIS,

*Avec leurs noms , leur nombre , les particularités
de leur prise & de leur emprisonnement ;*

ET LA REQUÊTE

A

M. D. L. V.

J'ÉCRIS la dérouté fameuse
De la Bande autrefois joyeuse ;
Mais qui n'est plus en ce temps-ci
Qu'une Bande fort en souci.
Quoi qu'il en soit , quoi qu'on en croie ,
Je chante des Filles de Joie ,
L'adien , les regrets & les pleurs ,

Sans prendre part à leurs malheurs.

Muse, qui connois cette Race,
Qui t'a souvent fait la grimace
Et méprisé cent fois tes vers,
Lorgne-les toutes de travers,
Et fais aussi que je les voie,
Non plus comme Filles de Joie,
Mais en Filles qui font pitié.
Partant rends-moi sans amitié
Pour cette troupe de Syrenes;
Et pour fruit de toutes mes peines;
Fais que quelque fille de bien
M'aime un peu sans m'en dire rien.

Paris est un séjour commode,
Où chacun peut vivre à sa mode,
Avec droit d'y manger son pain,
Comme dans l'Empire Romain;
Car on y vit sous un Roi juste,
Comme on faisoit du temps d'Auguste
Avec la même liberté,
Aussi-bien l'Hyver que l'Eté,
Et chacun à sa fantaisie,
Prend le droit de bourgeoisie.
Mais comme enfin tout se corrompt,
Le nom de Bourgeois fait affront:

112 HIST. AMOUREUSE

On veut être encor davantage ,
 De liberté , libertinage -
 Se produit insensiblement :
 Et puis il faut un règlement.
 La Femme , comme plus fragile ,
 Commence un désordre de ville ,
 Et veut toujours prendre plus haut ;
 Qu'elle ne doit & qu'il ne faut.
 La moindre se fait Demoiselle :
 Il faut brocars , il faut dentelle ,
 Il faut perles & diamans ,
 Il faut riches ameublemens ,
 Et mille autres telles denrées :
 Mais pour les rendre ainsi parées ,
 Il faudroit que tous les maris ,
 Fussent de vrais Jeans de Paris.
 De-là vint la source maligne ,
 Qui cause le malheur insigne
 D'être enfin prise au faut du lit ,
 Et surprise en flagrant délit.
 O Dieux ! qu'on en prend de la sorte ,
 Sans celles que la fausse porte
 Fait sauver par quelques détroits ,
 Pour être prises d'autres fois.
 Ninon dedans un Fiacre est prise
 Avec un homme à barbe grise .

Nan
 Se la
 Lucr
 Babe
 On c
 Qui v
 Jeanne
 On ne
 Pots ,
 Sieges,
 Vaissell
 Volent
 Tout y
 Jusqu'au
 Puis Jea
 Cependa
 Elle l'égr
 Les voilà
 Prêts à s
 Mais le S
 Il l'entra
 Lui fait fa
 Et sans en
 La mene à
 On dénicha
 La fameuse

Nannon , au carrosse à cinq sous ,
 Se laisse prendre & file doux ,
 Lucrece en sortant est grippée ,
 Babet en dansant est happée ,
 On surprend Manon & Cataut ,
 Qui vont , l'une en bas , l'autre au haut :
 Jeanneton aux Sergens fait tête ,
 On ne vit jamais telle fête ,
 Pots , pintes , tables , escabeaux ,
 Sieges , chandeliers , cruches , soaux ,
 Vaiselle sans être comptée ,
 Volent d'abord sur la montée ,
 Tout y fait le saut périlleux ,
 Jusqu'aux bouteilles deux à deux ;
 Puis Jeanneton court à la broche ,
 Cependant un Sergent l'accroche ,
 Elle l'égratigne & le mord.
 Les voilà tous deux en discord ,
 Prêts à s'arracher la prunelle :
 Mais le Sergent est plus fort qu'elle ,
 Il l'entraîne contre son gré ,
 Lui fait sauter plus d'un degré ,
 Et sans entendre raillerie ,
 La mene à la Conciergerie.
 On déniche dès le matin ,
 La fameuse & fiere Catin ;

314 HIST. AMOUREUSE

Quoiqu'on la fasse aller en chaise,
 Elle n'est pas trop à son aise,
 La commodité lui déplaît,
 Mais on s'en sert telle qu'elle est.
 Marquise, Comtesse ou Baronne,
 Il faut comparoître en personne,
 Et faire entrée au Châtelet,
 A jour ordonné sans délai,
 C'est un Arrêt irrévocable,
 On prend au lit, on prend à table;
 Pourvu qu'on soit en mauvais lieu,
 Suffit, la prise est de bon jeu.
 On a beau dire je suis telle,
 Je suis d'auprès de la Tournelle,
 Mon mari me connoît fort bien,
 Tout ce discours ne sert de rien,
 Il faut aller où l'on vous mene;
 Pourquoi courir la pretontaine,
 Lui disent les Sergens railleurs,
 Et venir autre part qu'ailleurs?
 Eh bien, que votre mari vienne,
 Qu'il vous retire & vous retienne,
 S'il ne vous fait le même tour,
 Que le Procureur de la Cour
 Fit l'autre jour à telle Dame,
 Qui se voulut dire sa femme:

Alla
 Et
 Lui
 A ce
 Quant
 Sa fe
 A pro
 Deux
 Furen
 Et pas
 Et tou
 A l'heu
 Cela v
 Ah! qu
 De ven
 Personn
 Il peut
 Car auss
 Laisse ch
 Laisse du
 Et fait p
 Qu'il lais
 Et souhai
 Tandis qu
 D'autre
 S'enferme

*Allez, je ne vous connois point ,
 Et demeurons-en sur ce point ,
 Lui dit-il bien fort en colere.
 A cela que pourriez-vous faire ?
 Quand un homme est ainsi fâché ,
 Sa femme en porte le péché.
 A propos , chez Dame Thomasse ,
 Deux femmes de fort bonne race ,
 Furent prises au trébuchet ,
 Et passèrent hier le guichet ,
 Et tous les jours on en attrape ;
 A l'heure que l'on met la nappe ,
 Cela veut dire en plein midi.
 Ah ! qu'un Sergent est étourdi ,
 De venir frapper à telle heure ;
 Personne à table ne demeure ,
 Il peut tout seul se mettre là ;
 Car aussi-tôt chacun s'en va ,
 Laisse chappon , ragoût & soupe ;
 Laisse du vin dedans sa coupe ,
 Et fait place à quatre Sergens ,
 Qu'il laisse buvans & mangeans ,
 Et souhaite qu'ils en étouffent ,
 Tandis que les Dames s'épouffent.
 D'autres avec des Savoyards
 S'enferment bien de toutes parts ,*

116 *FIST. AMOUREUSE*

Puis sortent par la cheminée ,
 De quoi la cohorte étonnée ,
 Pense que le Diable a pris part
 A cet inopiné départ.
 Rien ne sort à porte rompue ,
 Elles sont déjà dans la rue ,
 Les Savoyards crient haut & bas ,
 Sergens , vous ne nous tenez pas.
 Mais les Sergens tout pleins de rage
 S'en prennent d'abord au ménage ,
 Ils renversent & brisent tout ,
 Chacun en emporte son bout :
 Mais ce bout ne vaut pas la peine
 De faire une entreprise vaine.
 Ils vont chez la belle aux beaux yeux ,
 Chez elle ils réussiront mieux ;
 Elle est Dame à se laisser prendre ,
 Et point difficile à se rendre ,
 Tout Bretteur se rend maître là ,
 Sitôt qu'il a dit me voilà.
 Sergent qui commande à baguette ,
 N'a pas moins de droit que la brette ,
Ouvrez vite , c'est temps perdu ,
Levez vous , le lit est vendu ,
 Lui dit-il en propre paroles.
Prenez ; dit-elle , deux pistoles ,

Et
 C'est
 Ah !
 Dit l
 Pour
 Pense
 Si je
 Vous
 Mais
 Quand
 Tel es
 Et d'a
 Nicole
 Et Per
 Martin
 Toutes
 Qui deg
 Mais ell
 Bon pie
 Fait bie
 Comme
 Ou conn
 Tout ain
 Poncette
 En sortan
 L'une éc

Et me laissez vivre en repos .
C'est parler fort mal-à-propos
Ah ! vous ne ferez point affaire ,
Dit le Sergent fort en colere ,
Pour qui me prenez-vous ici ?
Pensez-vous échapper ainsi ?
Si je n'avois la retenue
Vous iriez à pied par la rue :
Mais c'est en chaise que l'on sort
Quand on en veut payer le port.
Tel est le destin de nos belles
Et d'autres qui sont avec elles.
Nicole , Claudine , Margot ,
Et Perrette & Jeanne au pied bot ,
Martine la souffle-roties ,
Toutes servantes addenties ,
Qui deçà , qui delà font flus ,
Mais elles ne reviennent plus ,
Bon pied , bon œil , & bonne bête
Fait bien lors un coup de sa tête.
Comme on déniché des moineaux
Ou comme l'on cuit des perdreaux ,
Tout ainsi l'on prend Christoflette ,
Poncette , Gillette , Niffette ,
En sortant de leurs nids à rats ;
L'une échappe dans l'embarras ,

118 HIST. AMOUREUSE

On vous la prend , on lui dit , c'est que
 Il faut venir au fort l'Evêque ,
 Et de prises pour un matin
 J'en compte cent , sans le fretin.
 Guere de gens ne sont en peine
 De s'informer où l'on les mene ,
 Excepté quelques Perruquiers ,
 Quelques Parfumeurs & Poudriers ,
 Quelques faiseurs de confitures ,
 Ou bien de mignonnes chaussures ,
 De fards , de pommades , de gants ,
 De vieilles jupes , vieux rubans ,
 Repassés à la friperie ,
 Et faiseurs de tapisserie.
 Hé quoi si souvent escroqués ,
 Faut-il encor qu'ils soient moqués ?
 O personnes enforcélées !
 De prêter ainsi leurs denrées ,
 Sur Janvier , Février & Mars ,
 Pour courre après de tels hazards.
 Au contraire mille personnes ,
 Prudentes , sages , belles , bonnes ,
 Rendront grace aux bons Magistrats ,
 Qui leur ont sauvé tant de pas ,
 Et réduits leurs maris à vivre ,
 D'un air qui ne les fait pas suivre

O con
 A-tel
 Se faiso
 Et trop
 Voilà c
 Un sexe
 Qui non
 Et puis
 Oh ! qu
 Pour un
 Ainsi fai
 D'une p
 D'une b
 Et du je
 C'est là ,
 Se faire
 Et pourta
 Passent e
 Mais la p
 En va fai
 Que l'on v
 L'entend p
 Lors tout
 Era des v
 riera les E
 De les por

O combien d'argent épargné ,
A tel qui pour être lorgné ,
Se faisoit mettant tout en gage ,
Et trop tôt gueux & trop tard sage !
Voilà ce que c'est d'écouter ,
Un sexe qui vient nous tenter ,
Qui nous fait croire qu'il nous aime ,
Et puis nous perd comme lui-même ,
Oh ! qu'elles sont en bel état ,
Pour un Marquisat ou Comtat !
Ainsi fait la vanité sotte ,
D'une poupée une marotte ,
D'une belle idole un jouet ,
Et du jeu l'on en vient au fouet .
C'est là , d'une façon fort belle ,
Se faire passer Demoiselle ,
Et pourtant une infinité
Passent en cette qualité .
Mais la prudente Politique
En va faire une République ,
Que l'on veut envoyer à l'eau ,
L'entend pourtant dans un Vaisseau ,
Alors toute personne sage ,
Fera des vœux pour leur passage ,
Criera les Flots, Neptune aussi ,
De les porter bien loin d'ici .

Aux vents , pour moi je fais priere
 De leur bien souffler au derriere :
 C'est du Navire que je dis.
 J'excepte le vent Yapis ,
 Car ce vent seroit tout contraire ;
 Et des Poëtes , d'ordinaire ,
 Il est invoqué pour les gens
 Qu'on veut revoir en peu de temps,
 Alors , aussi d'autre maniere ,
 Tout débauché fera priere ;
 Mais prieres de débauchés ,
 Sont souvent autant de péchés.
 Le Ciel , qui le fait , les délaisse ,
 Et ne s'en hausse ni s'en baisse.
 Les enfans leur crient au renard.
 Pourtant dans ce fameux départ ,
 On voit blêmir un pauvre drôle ,
 Quand il entend lire le rôle ,
 Où des premières est Fanchon ,
 Qui de ses deux yeux de cochon
 Lui vient percer le cœur & l'ame :
 Alors il ne peut qu'il ne blâme ,
 Et Polices & Magistrats.
 Oh ! dit-il en parlant tout bas ,
 Quelle injustice , quel dommage ,
 De faire à Fanchon cet outrage ?

Puis
 Il en
 Et m
 De p
 Mais
 Jama
 Dieu
 Et q
 On e
 Qu'u
 En
 De l
 De t
 Rega
 Mais
 Ne fa
 L'une
 L'une
 Quelq
 D'un t
 Une a
 Se moq
 La De
 Mais M
 Ont le
 Et le c

Puis demeurant droit comme un pieu ,
Il enrage & jure morbieu ,
Et maudit en soi la Police ,
De peur qu'il a de la Justice :
Mais il a beau se garder bien ,
Jamais Justice ne perd rien .
Dieu veuille plutôt qu'il s'amende ;
Et que jamais on ne le pend ;
On en pend de bien plus huppés ,
Qu'un sexe pipeur a pipés .

Enfin nos Pies dénichées ,
De leur départ assez fâchées ,
De tous côtés d'un œil hagard
Regardent le tiers & le quart .
Mais tiers ni quart , tel qu'il puisse être ;
Ne fait semblant de les connoître :
L'une soupire , l'autre rit ,
L'une pleure , une autre maudit ,
Quelqu'autre fait une grimace
D'un finge qui demande grace :
Une autre sans honte & sans front ,
Se moque d'honneur & d'affront .
La Demoiselle & la Marquise ,
Mais Marquise de bonne prise ,
Ont le bec alors bien gelé ,
Et le caquet mal affilé ;

Elles n'ont plus ici par voie
 Bruns ni blondins qui les côtoie.
 Les Sergens sont leurs quinolas,
 Qui sont des meneurs par le bras,
 Meneurs de fort mauvaise grace,
 Et tous meneurs chassant de race,
 Meneurs à leur rompre le cou,
 En les menant devinez où.
 Je crois qu'ils vont droit au Pont Rouge;
 Vers un grand bateau qui ne bouge;
 Là toutes entrant sans complot,
 On crie à Chaillot, à Chaillot.
 C'est aux Bons-Hommes, à Surene;
 C'est où ce grand bateau les mene:
 S'il fait beau temps l'on pourra bien
 Passer outre sans dire rien.
 Adieu Paris, comme il nous semble,
 Disent-elles toutes ensemble.
 Hélas! que de gens métier,
 Sont fâchés en chaque quartier;
 Car ils perdent la chalandise,
 Et de Baronne & de Marquise.
 A présent tout est renversé,
 Notre honneur est bien bas percé;
 Nous donnerions, étant au rôle,
 La qualité pour une obole:

Du mo
 A repr
 Après a
 Quel m
 Même c
 Avecqu
 Tout ai
 Qui de
 Qu'on
 Et sa co
 Que d'u
 On n'e
 On en
 Si le m
 Mais soi
 On en f
 On ne f
 Pour du
 La chem
 Le corse
 Un filet
 Pour par
 Mais bast
 On nous
 Bon Dieu
 C'est bien

Du moins que ne nous réduit-on
 A reprendre le chaperon ?
 Après avoir été coquettes ,
 Quel mal d'être Chaperonnettes ,
 Même de porter le tocquet
 Avecque quelqu'autre affiquet ,
 Tout ainsi que la Bourgeoise ,
 Qui de grande peur est faisie ,
 Qu'on ne regle au temps de jadis ,
 Et sa coëffure & ses habits ,
 Que d'une demi-Demoiselle ,
 On n'en fasse une Peronelle ?
 On en feroit tout aussi-bien ,
 Si le monde n'en disoit rien :
 Mais soit qu'il jase ou qu'il se taise ,
 On en feroit plus à son aise ,
 On ne se ruineroit point
 Pour du brocard & pour du point ,
 La chemifette , la houbille ,
 Le corset , quelqu'autre guenille ,
 Un filet à mouche , un jupon ,
 Pour parer seroit aussi bon.
 Mais baste , attendez-nous sous l'orme ;
 On nous prendra pour la réforme.
 Bon Dieu , que nous avons de soin !
 C'est bien de nous qu'on a besoin ,

Laissons faire la Politique ,
 Qui regle la chose publique ;
 Mais qu'en la laissant faire aussi ,
 Elle nous chasse loin d'ici.
 Adieu, bal ; adieu, comédie ;
 Adieu, puisqu'il faut qu'on le die ,
 Aux Marais , notre rendez-vous ,
 Où souvent avec cent filoux ,
 Nous avons joué notre rôle
 A dépouiller un pauvre drôle ,
 Etranger ou Provincial ,
 Où je ne m'acquittois point mal
 Dubeau soin d'escroquer la dupe ,
 Tantôt d'un bas, puis d'une jupe ,
 D'un mouchoir, d'un collier, d'un loup ,
 D'un rubis, d'un autre bijou ,
 D'un anneau, d'une garniture ,
 D'un brasselet, d'une coëffure ,
 D'un miroir, d'un ameublement ,
 D'un cabinet, d'un diamant ,
 D'une aiguiere, un bassin de même ,
 Selon que plus ou moins on a ne.
 Manger enfin carrosse & train ,
 Le mettre nud comme la main ,
 Etoit mon principal office :
 J'en cachois si bien l'artifice ,

Que la
 Que je
 Mais bi
 Le forç
 A quelq
 Qu'on p
 Mais ap
 Dont no
 Voilà no
 Et nous
 Adieu ,
 Chaillot
 Ah ! que
 De Vaug
 Mais c'es
 Adieu , I
 Butte Sai
 Où nous
 Nous allo
 Puisqu'on
 Il nous fa
 Et comme
 Notre dis
 De l'hom
 De l'hom
 Et du vole

Que la pauvre dupe croyoit ,
Que je brûlois comme il brûloit ;
Mais bientôt mon cœur tout de glace ,
Le forçoit de céder la place
A quelque autre simple niais
Qu'on prenoit du même biais.
Mais après toutes nos fredaines ,
Dont nous allons porter les peines ,
Voilà nos plaisirs qui sont morts ,
Et nous en sommes aux remords.
Adieu , promenades de Seine ,
Chaillot , Saint-Cloud , Ruel , Surenne ,
Ah ! que nous allons loin d'ici ,
De Vaugirad & de Passy !
Mais c'est où le destin nous mene.
Adieu , Pont-neuf , Samaritaine ,
Butte Saint-Roch , petits Carreaux ,
Où nous passions des jours si beaux :
Nous allons en passer aux Isles.
Puisqu'on ne nous veut plus aux Villes ,
Il nous faut aller au désert ,
Et comme toute chose sert ,
Notre disgrâce nous délivre
De l'homme brutal , de l'homme ivre ,
De l'homme jaloux , du coquin ,
Et du voleur & du faquin ,

126 HIST. AMOUREUSE

Dont nous souffrons la tyrannie ,
 Les bassesses, la vilainie ,
 Supplice le plus grand qui soit.
 Hélas ! si la femme savoit
 Quelle sujétion a celle
 Qui fait le métier de Donzelle ,
 Elle n'en tâteroit jamais ,
 Vivroit comme moi désormais ,
 Qui promets, qui proteste & jure
 D'être meilleure créature.
 Mes Compagnes en font autant ,
 Prenez-le pour argent comptant ;
 Nous tiendrons un chemin contraire ,
 Pourvu qu'on nous le fasse faire.
 Ainsi ce beau discours finit ,
 Mais elles n'avoient pas tout dit ,
 Il falloit encor nous apprendre
 Combien elles en ont fait pendre ,
 Combien de Galans ébahis
 Par elles se sont vus trahis ;
 Et combien de lâches querelles
 Se sont faites pour l'amour d'elles ,
 De mauvais coups , d'assassinats ,
 De vols qu'elles ne disent pas ,
 De Marchands affrontés sans honte ,
 D'emprunts dont on ne tient nul compte :

Combi
 Ont fai
 Combic
 Combic
 Combic
 Quand
 Mais p
 Faisons
 Car Da
 Font un
 A toute
 Qui de
 Et qui h
 Fait la D
 Instru
 Aux Se
 A toute
 De ne j
 Déform
 Vivant
 Ira par
 Et tiend
 Sans pe
 Par que
 Qui fait
 Porter f

Combien de jeunes gens enfin
Ont fait par-là mauvaise fin ;
Combien de désordre aux familles ,
Combien il s'est perdu de filles ,
Combien d'enfans ou d'avortons ;
Quand finir , si nous les comptons ?
Mais pensons à choses plus hautes ,
Faisons profit de tant de fautes ;
Car Dames de cette façon
Font une fort belle leçon
A toute fille de boutique ,
Qui de Demoiselle se pique ,
Et qui hors du comptoir tout gras ,
Fait la Dame à vingt-cinq carats.
Instructions aux Artisannes ,
Aux Servantes , aux Paysannes ,
A toute autre Grifette aussi ,
De ne jamais broncher ainsi.
Déformais la sage Bourgeoise ,
Vivant en liberté Française ,
Ira par-tout le front levé ,
Et tiendra le haut du pavé ,
Sans peur de se voir affrontée
Par quelque Cambrouse effrontée ,
Qui fait par un méchant trotin ,
Porter sa jupe de satin.

128 *HIST. AMOUREUSE*

L'honneur, la vertu, le mérite,
 Qu'il faudra qu'une chacune imite,
 Feront renaître dans nos jours
 De justes & chastes amours.
 L'impureté sera bannie
 Des plaisirs de la douce vie,
 Tout ira comme il doit aller.
 Mais il faut d'ici détalier,
 Rebut du sexe, on vous l'ordonne,
 Sans vous la Ville est belle & bonne;
 On y va vivre en sûreté,
 Dans une honnête liberté.
 Les bons desseins qu'on a pour elle,
 La font de plus belle en plus belle,
 Paris est plus qu'il ne paroît,
 Mais jamais ne fut ce qu'il est.
 Les Laquais y sont sans épées,
 Les Maris sans Dames frippées,
 Les rues sans boue en ce temps,
 Sans embarras & sans auvents;
 Et bientôt les modes nouvelles
 Rendent nos casaques plus belles;
 Et ce qui sera de plus beau,
 C'est la sûreté du manteau.
 Car bientôt, grace à la Police,
 Paris fera purgé de vice,

Et des
 Qui n'
 Mais p
 Il faut
 Et de
 On fai
 Il faut
 De bo
 Que d
 De vo
 Et dou
 S'ils d
 Je ne f
 Sinon
 D'un n
 Quand
 Hélas!
 De se
 Qu'ils
 Sans c
 Le traf
 Puisqu'
 A moir
 Rachet
 Cent S
 Les vol
 Que fer

Et des vicieuses aussi,
Qui n'aiment guere tout ceci.
Mais plaife ou non, ris ou grimace,
Il faut que justice se fasse,
Et de la façon qu'on s'y prend:
On fait tout ce qu'on entreprend;
Il faut que Paris se nettoie
De boue & de Filles de joie.
Que de voleurs sont étourdis
De voir faire ce que je dis,
Et doutent perdant leur asyle,
S'ils doivent demeurer en Ville!
Je ne fais que leur conseiller,
Sinon de ne plus travailler
D'un métier bientôt sans pratique,
Quand on n'en tiendra plus boutique.
Hélas! que de gens affligés
De se voir ainsi délogés!
Qu'ils seront mal dans leurs affaires!
Sans ces personnes nécessaires,
Le trafic ne vaudra plus rien,
Puisqu'il va manquer de soutien:
A moins que d'aller dans les Indes,
Racheter cent pauvres Dorindes,
Cent Sylvies & cent Phylis,
Les vols seront mal établis.
Que fera le Laquais en peine

130 *HIST. AMOUREUSE*

De la prise d'un point de Gène ,
 Et de la bague & des pendants ,
 Des nœuds , de la montre & des gants ?
 Il n'aura plus devant la porte ,
 Personne à présent qui les porte.
 L'Econome d'une maison
 N'aura plus de Dame Alison ,
 Chez qui porter toutes les brippes ,
 Et quelquefois de bonnes nippes ,
 Que l'on fait perdre tout exprès ,
 Et qu'on cherche long-temps après.
 Les pauvres Filoux sans ressource
 Auront-ils où vider la bourse ,
 Qui sera surprise avec art ?
 Pour qui tant se mettre en hazard ?
 C'étoit pour l'entretien de Life
 Que tout étoit de bonne prise ;
 Sa juppe & tant de linge fin
 N'étoient venus que de larcin.
 Mais présentement que l'on grippe ,
 Et Life & toute autre Guenippe ,
 Il ne fera plus de besoin
 De prendre d'elle tant de soin.
 Le public la prend en sa charge ,
 Et pour l'avenir en décharge
 Tous ces gens qui font aujourd'hui
 La charité du bien d'autrui.

Cela fai
 Leur ô
 Mer un
 Fort en
 Saït du
 Il n'est p
 Contre l
 Qui pren
 le favor
 Lui serv
 A filer s
 Que de r
 Quel dan
 Que ne
 ans dou
 faire p
 DEFI T
 le conda
 leur do
 quelqu'au
 Mais soit
 Il n'ose
 et moi po
 fait donc
 utes les
 and les
 tel cas

Cela fait tort à leur largesse ,
 Leur ôte leur Bureau d'adresse ,
 Met un voleur sur le pavé ,
 Fort en danger d'être trouvé
 Saisi du vol qu'il vient de faire ,
 Il n'est pour lui plus de repaire
 Contre le Chevalier du Guet :
 Qui prend le porteur du paquet :
 Le ravoue , & ces Receluses
 Lui servoient encor de sileuses
 A filer sa corde plus doux.
 Que de malheurs pour les Filoux !
 Quel danger leur pend sur la tête !
 Que ne présentent-ils requête ?
 Sans doute ils seroient bien reçus
 A faire plainte là-dessus.
 DEFFIAS leur Juge fort tendre ,
 Ne condamne pas sans entendre ;
 Leur donnera par bonté
 Quelqu'autre lieu de sûreté.
 Mais soit de respect , soit de crainte ,
 Nul n'ose faire cette plainte ,
 Et nul pour eux ne veut prier.
 Saisi donc adieu le métier :
 Toutes les Sociétés cessent
 Quand les Associés les laissent ;
 Et tel cas arrive ici ; car

Cloris part pour Madagascar ,
 Et son Chevalier de l'Etoile
 Ne fait à quel vent faire voile.
 Quels désordres , quels accidens ,
 Qui font bon gré , malgré ses dents ,
 Obéir à la Politique ,
 Qui regle la chose publique !

Le Siecle , pour n'être pas d'or ,
 Ne laisse pas de plaire encor ,
 Et plaira toujours davantage ,
 Par une Police si sage.
 D E F I T A S s'y prend comme il faut ;
 Bourgeois , voilà ce que vous vaut
 Un Magistrat de cette sorte ,
 Et qui n'y va pas de main morte.
 Mais revenons à nos moutons ,
 Faisons le triage , & comptons
 Combien sont de brebis galeuses ,
 Les listes sont assez nombreuses ,
 Pour les envoyer en troupeau
 Pâître dans le monde nouveau.
 M U S E , laisse aller cette Troupe ;
 Il est temps de manger la soupe ,
 Il est une heure & plus d'un quart ,
 C'est trop rimer pour leur départ ,
 Depuis le matin je travaille ,
 Pour un adieu de rien qui vaille.

REQUÊTE

G

DES

A

V Énu

Vous qu

Et savez

Depuis c

Nous vou

C'est à p

Prenez le

Et ne per

Nous vou

Montrez-

A notre c

L'on ne v

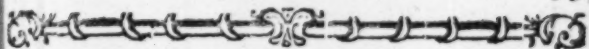
Nous som

Pour nous

Les jeunes

Attireront

Tom



REQUÊTE
DES FILLES D'HONNEUR
PERSÉCUTÉES,
A MADAME D. L. V.

Vénus de notre siècle, adorable Déesse,
Vous qui d'un seul regard inspirez la tendresse,
Et savez surmonter le plus puissant des Rois :
Depuis cinq ans entiers nous vivons sous vos Loix ;
Nous vous avons connu la plus grande du monde,
C'est à présent en vous que notre espoir se fonde.
Prenez les intérêts des filles de Cypris,
Et ne permettez pas qu'on en fasse mépris.
Nous vous reconnoissons pour notre Impératrice,
Montrez-vous digne enfin d'en être Protectrice :
A notre commun bien votre intérêt est joint,
L'on ne vous verra point si l'on ne nous voit point.
Nous sommes à l'Etat toutes trop nécessaires,
Pour nous laisser en butte à des coups téméraires.
Les jeunes gens sans nous, par un crime odieux,
Attireront encor la vengeance des Dieux.

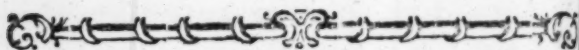
134 *HIST. AMOUREUSE*

Si notre tendre amour n'échauffoit point leurs ames,
 Ils se verroient brûlés par d'effroyables flammes,
 Les femmes, les maris, les filles, les enfans,
 Les hommes les plus saints & les plus innocens,
 Se verroient tous les jours exposés à leur rage.
 Ils enfreindroient les loix du plus saint mariage,
 Et leur emportement, & leur brutalité
 Auroit toujours querelle avec l'honnêreté.
 Le Substitut des Dieux en fait la conséquence,
 Dessous lui nous avons une entiere licence,
 Son Empire est ouvert à des gens comme nous,
 Par prudence il permet les plaisirs les plus doux.
 La vertu ne nous fait ni de tort ni d'injure,
 De peur de renverser l'ordre de la Nature.
 Dans ce Royaume ici, comme dedans le sien,
 Le mal que nous faisons se convertit en bien.
 Vouloir être plus saint que la sainteté même,
 C'est se tromper l'esprit par une erreur extrême,
 Et l'on ne doit jamais faire cesser un mal
 Quand il en étouffe un qui seroit plus fatal.
 Faites donc retirer le bras qui nous oppresse,
 D'un jeune Lieutenant que la poursuite cesse;
 Empêchez désormais qu'on ne puisse offenser
 Un Corps qui sert au Roi plus qu'on ne peut penser
 Car nous entretenons, par nos soins salutaires,
 La moitié de sa Garde & de ses Mousquetaires,

Et f
 Qui
 Que
 Ces
 Seroi
 Si par
 Qu'on
 A ces
 Qu'on
 Que l
 Aussi-
 Chacu
 Et si l'
 On ve
 Croyez
 Uae se
 L'honn
 Et souv
 Grande
 Dans ce
 Mais si
 Votre p

Et sans nous ces Galans emplumés & poudrés ,
Qui paroissent toujours plus jolis , plus dorés ,
Que n'ont jamais été des hommes de théâtre ,
Ces gens , que leur habit fait qu'on les idolâtre ,
Seroient bientôt cassés , ou quitteroient demain ,
Si par quelque malheur nous resserriions la main.
Qu'on ne s'oppose plus avecque tant de peine ,
A ces commodités de la nature humaine ,
Qu'on finisse des soins pris si mal-à-propos ,
Que les femmes d'honneur puissent vivre en repos ;
Aussi-bien c'est en vain que le monde s'empresse ,
Chaque jour en produit une nouvelle espee ,
Et si l'on vouloit bien en purger tout Paris ,
On verroit à louer quantité de maris.
Croyez-moi , c'est un Sexe inconnu que le nôtre ,
Une femme de bien est faite comme une autre ,
L'honneur le plus brillant n'a que de faux appas ,
Et souvent l'on paroît tout ce que l'on n'est pas.
Grande Reine , songez à votre chaste Empire ,
Dans ce triste séjour sans vos soins il expire ;
Mais si vous l'honorez de vos soins désormais ,
Votre peuple galant ne finira jamais.





LE PASSE-TEMPS

ROYAL,

OU

LES AMOURS

DE MADemoiselle

DE FONTANGE.

SI l'emploi des armes est glorieux
 il faut avouer que les périls ne
 sont grands, & qu'il est pardonnable
 à un Héros de chercher son repos dans
 les plaisirs après avoir exposé sa vie
 dans les dangers. Ne soyons donc
 point surpris de voir un Alexandre
 faire un même sacrifice à Mars &

l'An
 Her
 leme
 n'a p
 feme
 bras
 amou
 demi
 que l
 le; &
 en re
 que n
 pas n
 pench
 Av
 ne qu
 bon
 qu'elle
 & par
 a char
 voir
 nous
 rie, é
 plus s
 pas étr

l'Amour , & ne blâmons point un Hercule de ce que se partageant également entre ces deux Divinités , il n'a point trouvé de plus doux délassemens dans ses travaux qu'entre les bras du beau Sexe. Si cette passion amoureuse a été le caractère de ces demi-Dieux , elle le doit être de ceux que la nature a formés sur leur modèle ; & comme il n'y en a point qui nous en représente une copie plus parfaite que notre Monarque , nous ne devons pas nous étonner de voir qu'il a leur penchant & leur inclination.

Avant que de parler de la personne qui fait à présent ses plaisirs , il est bon d'apprendre comment la place qu'elle occupe est devenue vacante , & par quel accident le Sceptre Royal a changé de mains. Il faut donc savoir que Madame de M. T. P. que nous appellerons dans la suite Astérie , étant une des plus belles & des plus spirituelles du Sexe , il ne faut pas être surpris si elle a fait pendant

un si long-temps l'unique attachement de son Prince. En effet , on peut dire qu'elle doit encore plus à son esprit qu'à sa beauté le degré d'élévation où elle s'est vue ; elle l'a d'une trempe telle qu'il le faut pour la Cour , elle fait feindre & dissimuler , & les grandes correspondances qu'elle a toujours eues , & qu'elle entretient encore à présent avec les personnes les plus spirituelles des autres Royaumes , en font des preuves trop évidentes pour être contredites.

C'est avec ce génie merveilleux qu'elle s'est rendue la Maîtresse du Roi , & qu'elle a si bien su en ménager l'amour , qu'elle l'a possédé sans partage , & donné l'exclusion à celle qui avoit ses premières inclinations. Elle ne s'est donc pas plutôt vue dans ce haut rang de gloire , qu'elle s'est servie de toutes sortes d'artifices pour s'y maintenir ; elle a tout mis en usage ; & sans doute elle y auroit réussi , si la discorde qui se mêle presque de

toute
par u
drez ,
Bie
dant
ennen
ques
souffr
en fire
& du
les ma
ques
avoit
pour l
bien v
mais il
vint fa
tion fu
du , qu
porter
ses enn
re dav
mettre
possible
avoit u

toutes choses , n'avoit point troublé , par une aventure que vous apprendrez , une si parfaite intelligence.

Bien qu'Astérie se fût étudiée pendant sa fortune , à ne se faire aucuns ennemis qui pussent lui nuire , quelques paroles néanmoins qu'elle ne souffrit pas comme elle devoit , lui en firent naître de très-considérables & du premier rang : elle connut bien les mauvaises conséquences de quelques traits de médisance , dont elle avoit fait le rapport au Roi , comme pour lui en demander justice. Elle eut bien voulu n'avoir pas été si sensible : mais il n'étoit plus temps , le mal devint sans remède , parce que la punition suivit de si près le crime prétendu , qu'elle se vit hors d'état d'y apporter aucun soulagement. Comme ses ennemis ne pouvoient pas lui nuire davantage qu'en tâchant de la mettre mal avec le Roi , ils firent leur possible pour lui persuader qu'il y avoit une extrême différence entre

l'amour excessif qu'il avoit pour cette créature, & le peu de retour qu'elle faisoit paroître dans l'occasion. Cette corde étoit bien délicate à toucher ; mais outre que les personnes qui la manioient avoient l'oreille du Prince, ils s'y prenoient si adroitement, que leur dessein ne pouvoit être découvert, ni leur ruse aucunement soupçonnée. Pour faire mieux réussir leur entreprise, elles représenterent au Roi le peu de déférence qu'Astérie avoit eue en telle & en telle rencontre, & ils sembloient faire leur rapport avec tant de désintéressement, que le Roi, tout éclairé qu'il est, eut bien de la peine à ne se pas laisser emporter à ce torrent qui tâchoit de l'entraîner après soi.

Toutes ces paroles n'ayant fait qu'une légère impression sur son esprit, on crut qu'il étoit nécessaire pour le persuader, de lui faire voir quelque chose de réel, qui le désabussât de l'estime qu'il avoit conçue pour

Aff
van
Cet
leur
main
pas
incli
sa pu
tant
desse
causa
geuse
pensé
comm
zard
noître
elle é
ble se
bord
lui ca
plus l
clairc
parten
son ca
veau

Astérie. La mauvaise foi d'une Suivante leur en fit naître le moyen. Cette fille qui étoit de leur cabale , leur mit un billet d'Astérie entre les mains : mais comme ils ne pouvoient pas en faire un usage conforme à leur inclination , s'ils l'avoient laissé dans sa pureté , ils le falsifierent & eurent tant de bonheur dans leur mauvais dessein , que l'addition de peu de mots causa une équivoque fort défavantageuse pour celle qui n'y avoit jamais pensé. Le billet fut donné au Roi comme une chose trouvée par hasard , il en fit la lecture & ne put connoître la différence de l'écriture , tant elle étoit bien contrefaite. Le véritable sens de l'équivoque lui frappa d'abord les yeux , & l'étonnement qu'il lui causa , ne lui permit pas de tarder plus long-temps sans en recevoir l'éclaircissement. Il alla aussi-tôt à l'appartement d'Astérie : il la trouva dans son cabinet faisant la lecture d'un nouveau Roman. Eh ! quoi Madame ,

lui dit-il avec un air un peu méprisant, vous arrêtez-vous encore à ces bagatelles? Il est vrai, reprit-elle, que dans le fond il n'y a rien de solide, & j'avoue que ce ne sont que les songes & les visions des autres, qui nous donnent de la joie, ou nous causent de la tristesse : néanmoins je suis encore assez foible pour m'y laisser séduire, & je n'ai pu voir l'infidélité d'une amante dont il parle, sans donner des larmes aux déplaisirs de son Berger. Je m'étonne, dit le Roi, comme une chose si ordinaire vous a émue, puisqu'il n'est rien de plus commun que l'inconstance du Sexe. Il continua l'entretien sur ce sujet, & le poussa si loin, qu'Astérie qui ne faisoit point où cela tendoit, lui dit Hélas ! Sire, ce n'est pas une personne faite comme vous qui doit rien craindre, quand même elle auroit affaire à la plus volage de nous autres : & ceux dont le mérite particulier est aussi éclatant que le vôtre

sont
qu'a
étois
& ce
rence
pés.
Roi f
Aste
elle
grata
pouva
partic
parole
prendre
usage
onné
qui ac
ports,
Aman
ble, a
rs de
ne pu
système
oyoit
e contr

sont au-deſſus de tous ſoupçons. Juſ-
 qu'à préſent, reprit le Roi, je m'en
 étois flatté : mais ſouvent on ſ'abufe,
 & ceux qui ne jugent que des appa-
 rences, ſont fort ſujets à être trom-
 pés. Ces fortes d'exprefſions dont le
 Roi ſe ſervoit, cauſerent un embarras
 à Aſtérie, qui ne ſe peut exprimer :
 elle n'étoit coupable que dans le
 ſtratagème de ſes ennemis ; & ne
 pouvant rien ſe reprocher dans le
 particulier, elle ne répondit à ces
 paroles que par des marques d'une
 tendreſſe extraordinaire. Elle mit en
 uſage tout ce que l'amour le plus paſ-
 ſionné lui put inspirer ; & les larmes
 qui accompagnerent tous ſes tranſ-
 ports, toucherent le cœur de cet
 Amant irrité. Le Roi eſt bon & ſen-
 ſible, autant qu'il ſe peut, aux déplai-
 ſirs de ce qu'il aime : c'eſt pourquoi
 il ne put ſe réſoudre à prendre l'éclair-
 ciſſement qu'il ſouhaitoit, ce qu'il
 voyoit le perſuadoit du contraire ; il
 ſe contenta de gliffer adroitement le

billet dans la poche d'Astérie, puis il se retira.

A peine le Roi fut-il sorti, qu'Astérie tirant son mouchoir pour essuyer les larmes que l'amour lui avoit fait répandre, elle vit tomber à ses pieds la lettre funeste, qui étoit la cause de sa peine sans qu'elle le fût. Elle la ramassa, elle l'ouvre, elle la lit, & y apperçoit aussi-tôt l'artifice de ses ennemis. Comme il lui étoit de la dernière importance de défaire au plus-tôt le Roi de ses premières impressions, elle l'alla aussi-tôt trouver, lui fit connoître l'addition de quelques paroles, & lui fit avouer que c'étoit là ce qui avoit donné sujet à l'entretien précédent. Il la consola, & lui promit de n'avoir dorénavant aucun égard à tous les rapports qu'on pourroit lui faire, que jamais on n'effaceroit de son ame par des craintes ridicules, & mal fondées, l'affection qu'il lui avoit jurée, & qu'elle pouvoit entièrement se reposer de cela

sur

sur
en p
que
Tré
parg
Perf
ne v
Vive
trai
déco
gédie
main
de se
point
entier
buoie
qu'au
laissoi
comm
ment
pu lui
plus av
sur un
étant

T

sur sa parole. Ah! Sire, lui dit-elle en pleurant, si Votre Majesté souffre que la médifance aille si proche du Trône, il est à craindre qu'elle n'épargne pas même dans la fuite votre Personne quoique sacrée, & qu'elle ne viole ce qu'il y aura de plus saint. Vivez en repos, dit le Roi, j'y mettrai ordre. On eut bien de la peine à découvrir qui étoit l'Auteur de la tragédie; la lettre étoit venue entre les mains du Roi par une personne hors de soupçon, & qui en effet n'étoit point coupable: les sentimens étoient entièrement divisés; les uns attribuoient ce coup à la Valiere, disant qu'au milieu de son Cloître elle ne laissoit pas d'être sensible, & que comme elle avoit toujours éperdument aimé le Roi, la jalousie avoit pu lui suggérer ce dessein. D'autres plus avisés rejettoient toute l'intrigue sur une des Dames de la Reine, qui étoit la confidente de sa Maîtresse,

Tome III.

I

avoit cru sans doute lui rendre un bon service , que de procurer par cet artifice l'éloignement de sa Rivale. Quoi qu'il en soit , le Roi apparemment en jugea mieux que tous les autres , en disant que Lauzun avoit part dans cette affaire , non pas qu'il crût qu'en effet ce fût lui , cela étant moralement impossible , puisqu'il étoit déjà prisonnier ; mais il donnoit à connoître qu'il croyoit que les personnes , qui se sont toujours intéressées pour lui , y avoient trempé. Tout le monde ne comprit pas la conséquence de ces paroles : mais ceux qui savoient que la disgrâce du Comte n'étoit venue que pour avoir mal parlé d'Astérie , la conçurent aussi tôt.

Il sembloit qu'après les protestations qui suivirent l'éclaircissement de nos Amans , jamais on ne devoit parler de changement : mais la suite des temps nous a bien fait connoître

qu'il n'y a rien d'assuré dans ce monde, & qu'à la Cour les places les plus hautes y sont toujours les plus glissantes. L'indifférence a insensiblement succédé à l'amour, & cette passion qui étoit si grande dans le Roi à l'égard d'Astérie, peu-à-peu est devenue languissante, & enfin a expiré. On peut dire que jamais Maîtresse n'a su si bien donner la vie à un amour mourant comme celle-là, qu'elle l'a accompagné jusqu'au tombeau, & que ce fut entre ses bras qu'il poussa son dernier soupir. Aussitôt qu'elle s'aperçut qu'il falloit céder la place, elle médita sa retraite, mais une retraite glorieuse, & telle qu'on pouvoit se l'imaginer d'une personne aussi sage & aussi prudente qu'elle. Ceux qui ne jugent des choses que par elles-mêmes, sans en faire une juste application, crurent d'abord qu'elle iroit augmenter le nombre des Religieuses de Fontevrault; il sem-

bloit que les fréquens voyages qu'elle y avoit faits n'avoient été que pour marquer sa place : mais on s'abusoit, & le dessein qu'elle avoit étoit bien plus conforme à la raison & au sens commun. Elle ne vit donc pas le jeu fini & la partie perdue, qu'elle se retira, mais d'une manière à ne rien perdre que ce qu'elle n'avoit pas pu conserver. Bien loin de s'éloigner de la Cour à l'exemple de celle qui l'avoit précédée, elle y est restée, où elle voit le monde, & a encore part à toutes les intrigues du Cabinet. Tous les sages ont trouvé cet adieu bien plus prudent, que celui de la Valière, & ils s'accordent de croire que comme cette fille aimoit éperdument le Roi, la retraite qu'elle fit, fut plutôt un coup de désespoir, qu'un véritable mouvement de dévotion. Quoi qu'il en soit, sa démarche a été un peu précipitée; peut-être que sa hâte pour l'honneur qu'on se fait de tenir ferme

dans ce qu'on a entrepris , elle auroit corrigé la faute qu'elle fit , dans le temps qu'elle la confirma par son engagement.

Voici donc le Roi sans Maîtresse , c'est-à-dire dans un état de veuvage qui n'a guere de rapport avec son humeur : mais ne croyez pas qu'il y reste long-temps , puisqu'un homme fait comme lui , quand il n'auroit ni sceptre ni couronne , ne laisseroit pas de faire des conquêtes. L'amour qui se feroit fait un crime de laisser dans l'oïfiveté un Héros , dont les moindres actions sont éclatantes , lui marqua bientôt celle qu'il lui destinoit. Ce fut Mademoiselle de Fontange , fille jeune , belle & aimable autant qu'il se peut , & dont toutes les manieres sont si engageantes , que quelque indifférente chose qu'elle puisse dire , il semble toujours qu'elle demande le cœur. La premiere nouvelle qu'elle apprit du commencement de sa bonne

fortune , lui fut portée par Mad. D. L. M. C'est une personne qui a l'esprit bien tourné , & qui fait qu'il n'y a que de la gloire à se rendre commode aux amours de son Prince. Le préjugé qu'elle eut des affections du Roi , étoit fondé sur ce que dans un cercle de personnes du premier rang , où elle faisoit figure , il s'enquit avec une curiosité extraordinaire du mérite particulier de Mlle. de Fontange ; il prit un plaisir extrême d'en entendre dire du bien , & le cœur qui porte quelquefois les sentimens les plus cachés jusques sur les levres , lui fit lâcher une parole qui fit connoître aux plus éclairés ce qu'il sentoît pour cette fille. *Affurément , dit le Roi , une personne si belle & si spirituelle est digne d'un attachement considérable , & je ne suis point surpris qu'elle ait fait soupirer tant de monde.* Ah ! reprit Madame D. L. M. elle a un défaut , elle est fiere & cruelle au dernier point ; on peut dire que

D. tous ses Amans ont perdu leur temps auprès d'elle , & qu'ils tenoient plus à sa personne par leur passion que par ses soins. Il est du devoir , dit le Roi, d'une fille aussi parfaite comme vous la dépeignez , de ne se rendre qu'à bonnes enseignes. La conversation finit, & le Roi se retira dans le dessein de voir , & de parler au plutôt à celle qui commençoit à faire son inquiétude.

Jamais nouvelle n'a causé tant de transports de joie comme celle qui apprit à Mlle. de Fontange les sentimens que le Roi avoit pour sa personne ; elle demeura près d'un quart d'heure sans pouvoir répondre à Mad. D. L. M. qui lui en portoit la parole ; tellement que celle-ci, surprise de son silence, & le prenant pour une marque d'indifférence ou d'insensibilité, lui dit : Hé quoi ! Mademoiselle ; *le Roi vous aime, & vous n'y êtes pas sensible ?* Ah ! reprit Mademoiselle de Fontange, en

poussant un soupir du fond du cœur, je la suis, & plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. En effet la suite en fit bien connoître la vérité ; car l'excès de sa joie étant extraordinaire, elle tomba dans une foiblesse, où, perdant l'usage de la parole, elle ne répondoit plus que par des regards languissans, & par des soupirs que l'amour le plus tendre tiroit de son cœur. Aussi-tôt qu'elle fut revenue de cette syncope, elle se fit instruire particulièrement de la maniere dont le Roi avoit parlé. Madame D. L. M. lui apprit jusqu'aux moindres circonstances, & lui dit comment il s'y falloit prendre pour bien ménager ce commencement de bonne fortune. Sachez, continua-t-elle, que tout dépend des premières démarches que vous ferez, & qu'il n'y a qu'elles seules qui puissent vous assurer d'une réussite avantageuse ; l'expérience m'a donné un peu de connoissance

dan
quo
fere
tout
s'eng
parc
ne ti
quet
de la
ne po
Car i
a qui
de fa
Made
elle,
bonhe
comm
comp
gâta t
tôt he
en un
difficil
mer av
lorsque

dans ces fortes d'affaires ; c'est pour-
quoi si vous me croyez , quand vous
ferez avec le Roi , qui étudiera bien
toutes vos manieres devant que de
s'engager , accompagnez toutes vos
paroles d'un air sage & modeste , qui
ne tienne rien de la liberté des Co-
quettes ; un peu de fierté mêlée avec
de la douceur , si vous la ménagez bien ,
ne pourra produire qu'un bon effet.
Car il faut que vous sachiez qu'il y en
a qui , pour s'être rendues avec trop
de facilité , ont perdu leur fortune.
Mademoiselle de Lude , poursuivit-
elle , peut vous servir d'exemple ; son
bonheur fut si court , qu'un jour le
commença & le suivant le finit , sa
complaisance un peu trop prompte
gâta tout , & pour vouloir être trop
tôt heureuse , elle devint malheureuse
en un moment. Il est néanmoins bien
difficile , dit Mlle. de Fontange , d'ai-
mer avec ardeur sans pouvoir le dire ,
lorsque l'objet que nous chérissons le

requiert de nous avec empressement , & je me suis toujours laissé dire que le Roi en matière d'amour est ennemi du retardement , qu'il est impatient au dernier point , & que si dès la première ouverture qu'il fait , on ne lui donne pas à connoître ce qu'on ressent pour lui , il se lasse , il se rebute , & porte son inclination d'un autre côté ; ce seroit beaucoup que de s'exposer à ce malheur par sa conduite. Vous avez raison, reprit Mad. D.L.M. & pour s'assurer du succès d'une affaire , il faut toujours éviter les deux extrémités ; il y a un certain milieu entre toutes choses , dont on ne peut s'éloigner sans prendre un mauvais chemin , c'est là mon sentiment , & l'exemple que je vous ai proposé vous doit servir de règle.

Cependant le Roi n'étoit pas oisif , il ne pensoit qu'à sa belle , le desir de la posséder bientôt lui fit chercher avec un soin extraordinaire l'occasion

de lui parler ; il fut deux jours sans pouvoir la trouver assez favorable pour lui dire quelque chose de particulier : il la voyoit presque tous les jours , tantôt chez la Reine ou chez Madame , & plus il la regardoit , plus il en devenoit amoureux. Ces deux jours lui durèrent un siècle , & l'impatience où il étoit lui fit consulter le Duc de Saint-Aignan sur les moyens de pouvoir entretenir seul à seul la personne pour qui il avoit conçu tant de tendresse. Le Duc fut ravi de ce que le Roi lui faisoit confidence de ses nouvelles inclinations , comme il avoit fait des premières : il va , il cherche , & fait tant de perquisitions , qu'il apprend que Mademoiselle de Fontange devoit se trouver le lendemain aux Tuileries avec Madame D. L. M. Il le dit au Roi qui y alla , & trouva l'occasion aussi favorable qu'il la pouvoit souhaiter. Il eut une longue conférence avec cette belle ,

où ses regards lui en apprirent plus que ses paroles , parce que , suivant le conseil qu'on lui avoit donné , elle accompagna tous ses discours de tant de modestie , que le Roi ne put s'empêcher de lui reprocher son peu de sensibilité : elle ne se défendit de ce reproche que sur l'estime qu'elle avoit pour Sa Majesté. Ah Dieu ! reprit le Roi , l'estime est une chose qui ne me satisfait point quand elle va toute seule ; c'est à votre cœur que j'en veux , & tant que vous m'en refuserez la tendresse , je me tiendrai malheureux. Eh quoi ! poursuivit-il , est-ce vous blesser que de vous dire que votre mérite me force à ne plus vivre que pour vous , & que si vous voulez , vous trouverez en m'aimant toutes les douceurs qu'on peut espérer de la plus sincère correspondance ? Ah ! Sire , dit Mademoiselle de Fontange , ne pouvant perdre le souvenir de ce que vous êtes & de ce que

je f
qu'il
Vot
Que
vous
tions
pas
Ah
dit m
pir ,
faire
sible
un a
ble ac
peut
lors
que f
vivaci
yeux
aimab
parere
tant : J
moisel
votre

je suis , permettez-moi de vous dire qu'il n'y a guere d'apparence que Votre Majesté parle sérieusement. Que faut-il donc , reprit le Roi , pour vous justifier la sincérité de mes intentions ? Est-ce que ces paroles ne sont pas assez expressives , *Je vous aime ?* Ah ! elles ne le sont que trop , dit notre Belle en poussant un soupir , elles ne le sont que trop pour faire souffrir un cœur qui est sensible à l'amour. Elle dit cela avec un air si embarrassé , que ce trouble acheva de charmer le Roi ; & on peut dire que sa pudeur lui fut pour lors d'un usage merveilleux , parce que sa rougeur donnant une nouvelle vivacité à son teint , elle parut aux yeux du Roi la plus belle & la plus aimable qu'il eût jamais vue. Ils se séparèrent , & le Roi lui dit en la quittant : Je me suis bien apperçu , Mademoiselle , que la pudeur a empêché votre amour de dire tout ce qu'il pen-

Soit, je demande qu'il s'exprime avec plus de liberté sur le papier, & j'attends un billet de votre part. A la sortie des Tuileries, Monsieur de Louvois vint au-devant de Sa Majesté pour lui communiquer quelques affaires. Le Roi lui dit, en parlant de Mademoiselle de Fontange, qu'il n'avoit jamais vu une fille si fiere, & dont la vertu fût plus difficile à ébranler. Monsieur de Louvois qui savoit de qui le Roi parloit, lui dit : Eh quoi ! Sire, une fille peut-elle conserver de la fierté auprès de Votre Majesté ? Sans doute, reprit-il : mais aussi j'espere que quand l'amour se fera une fois rendu le maître de ce cœur qui lui a si long-temps résisté, comme il ne seroit pas assuré d'y rentrer quand il voudroit, il n'abandonnera pas facilement la place.

Cependant Mademoiselle de Fontange fit un fidele rapport à Madame D. L. M. c'est à présent, lui dit-

elle qu
de tou
& il e
pourq
telle
elle la
ces te

S

B U
y
E une
à pren
Majest
une fin
est vra
noissém
plus sec
vain qu
vous ca
S I R E
de votre
moi-mé

elle qu'il faut agir ; il y auroit danger de tout perdre par le retardement , & il est temps de vous déclarer ; c'est pourquoi écrivez au Roi une lettre telle que l'amour vous l'inspirera : elle la fit aussi-tôt & la conçut dans ces termes.

S I R E ,

B IEN que le peu de proportion qu'il y a entre un Prince comme vous & une fille comme moi , dût m'obliger à prendre plutôt le discours de Votre Majesté pour une galanterie , que pour une sincère déclaration ; néanmoins s'il est vrai que les véritables Amans connoissent en se voyant ce qui se passe de plus secret dans leur cœur , ce seroit en vain que je voudrois plus long - temps vous cacher les sentimens du mien. Oui, S I R E , je vous l'avoue , le seul mérite de votre personne avoit déjà disposé de moi-même devant que Votre Majesté

m'eût fait l'aveu de ses inclinations ; pardonnez-moi si j'ai combattu cette passion dès le moment de sa naissance , ce n'étoit pas par aucune répugnance que j'eusse à chérir ce qui me paroissoit si aimable , mais plutôt la crainte que j'avois que mes yeux ou mes actions ne vous fissent connoître à l'insu de mon cœur ce qu'il ressentoit pour vous. Jugez , SIRE , de la disposition où je suis par une confession si ingénue de ma foiblesse.

Je ne vous dirai point par qui la lettre fut portée ; quoi qu'il en soit le Roi la reçut , il la lut , & il est difficile de trouver des termes pour vous exprimer son ravissement ; il répéta plusieurs fois ces dernières paroles , *jugez de la disposition de mon cœur par une confession si ingénue de ma foiblesse.* En un mot , il est charmé , il meurt pour sa Belle , & voudroit être en lieu de pouvoir se jeter à ses genoux , pour la remercier comme il doit des

tend
Roi
lorsq
tra :
comr
fut b
tretin
de M
Duc ,
qu'ho
Roi
cer se
avoit
juste ,
n'y a
rite fû
de vo
choix
de son
on ne
prise ,
jamais
vermei
font ad

tendres marques de son amour. Le Roi étoit dans ces transports de joie, lorsque le Duc de Saint-Aignan entra : tout autre que lui auroit été incommode dans ce moment ; le Roi fut bien aise de le voir , il ne l'entretint que des qualités engageantes de Mademoiselle de Fontange. Le Duc , qui fait faire sa Cour autant qu'homme du monde , témoigna au Roi qu'il ne pouvoit pas mieux placer ses affections , que le choix qu'il avoit fait ne pouvoit pas être plus juste , & que dans toute sa Cour il n'y avoit pas une fille dont le mérite fût plus éclatant. Le Roi fut ravi de voir qu'on approuvoit ainsi son choix , il s'étendit sur les louanges de son Amante. Non , dit-il au Duc , on ne peut pas voir une taille mieux prise , elle a le plus bel œil qu'on ait jamais vu , sa bouche est petite & vermeille , & son teint & sa gorge sont admirables ; mais ce qui me char-

me davantage, c'est un certain air doux & modeste qui n'a rien de farouche ni de trop libre. Le Duc ne manqua pas de relever encore tout ce que le Roi avoit dit, & il poussa sa complaisance si loin, qu'il eût été difficile de rien ajouter à un portrait si achevé. On ne faisoit donc plus de mystere de l'amour du Roi: il n'y avoit que Mademoiselle de Fontange qui souhaitoit que Sa Majesté en tint le secret caché le plus qu'Elle pourroit, mais c'étoit demander une chose inutile: & dans un entretien particulier qu'il eut avec elle le jour d'après celui qu'il reçut la lettre, il leva toutes ses craintes, & la fit résoudre à partir le lendemain avec lui pour Versailles. Jamais il n'a paru plus content, qu'après avoir tiré le consentement de la Déesse pour son départ. Ce fut dans ce tête-à-tête amoureux que nos Amans se jurèrent une affection éternelle; & l'entretien de

Mad
charm
penda
attach
perfor
plus te
et cet
adieu
le plus
mes.

Le l
Versai
de Fon
ne se p
clat de
gnoit n
reçut,
Majesté
semens
Cour,
lier por
fut un
place c
reconnu

Mademoiselle de Fontange eut des charmes si doux pour le Roi, que pendant qu'il dura il fut entièrement attaché à renouveler à cette aimable personne toutes les protestations du plus tendre amour. Ils se séparèrent, & cette Belle disant à son Amant un adieu tendre des yeux, elle le laissa le plus amoureux de tous les hommes.

Le Roi, devant que de partir pour Versailles, envoya à Mademoiselle de Fontange un habit dont la richesse ne se peut priser, non plus que l'éclat de la garniture qui l'accompagnoit ne se peut trop admirer. Elle le reçut, & partit un peu après avec Sa Majesté, qui donna tous les divertissemens ordinaires aux Dames de la Cour, en en réservant un particulier pour son aimable maîtresse. Ce fut un Jeudi après midi que cette place d'importance, après avoir été reconnue, fut attaquée dans les for-

mes , la tranchée fut ouverte , on se faisoit des dehors , & enfin après bien des sueurs , des fatigues , & du sang répandu , le Roi y entra victorieux. On peut dire que jamais conquête ne lui donna tant de peine. Pour moi , quoique je le croie fort vaillant , je n'en suis point surpris , parce que s'il nous est permis de juger de la nature de la place par les dehors , l'entrée n'en a pu être que très-difficile. Quoi qu'il en soit , cette grande journée se passa au contentement de nos deux amans , il y eut bien des pleurs & des larmes versées d'un côté , & jamais une virginité mourante n'a poussé de plus doux soupirs. Cette fête fut suivie pendant huit jours de toutes sortes de jeux & de divertissemens. La danse n'y fut pas oubliée , & Mademoiselle de Fontange y parut merveilleusement & se distingua parmi les autres. Le Duc de Saint-Aignan s'étant trouvé au lever du Roi le lendemain de la noce , d'abord que le

Roi
sant
fiden
l'assu
mé,
renc
clina
sa no
rent
tapiss
Brun
de Sa
ture
mém
confé
noit
impro
l'espr
Aigna
dans u
blette

Le Héro
Mais qu
De tous

Roi l'apperçut, il sourit; & le faisant approcher de lui, il lui fit confidence du succès de ses amours. Il passa que jamais il n'avoit plus aimé, & il lui dit que, selon les apparences, il ne changeroit jamais d'inclination. Le Duc suivit le Roi chez sa nouvelle maîtresse; ils la trouvèrent qui considéroit attentivement les tapisseries faites d'après Monsieur le Brun, qui représentoient les victoires de Sa Majesté, elles faisoient la tenture de son appartement: le Roi lui-même lui en expliqua plusieurs circonstances, & voyant qu'elle y prenoit plaisir, il dit au Duc de faire un *impromptu* sur ce sujet. La vivacité de l'esprit de Monsieur le Duc de Saint-Aignan parut & se fit admirer, car dans un moment il écrivit sur ses tablettes les vers suivans.

Le Héros des Héros a part dans cette Histoire :

Mais quoi ! je n'y vois point sa dernière victoire ?

De tous les coups qu'a fait ce généreux Vainqueur.

166 HIST. AMOUREUSE

*Soit pour prendre les villes , ou pour gagner un cœur ,
Le plus beau , le plus grand & le plus difficile ,
Fut la prise d'un cœur qui sans doute en vaut mille ,
Du cœur d'Iris enfin , qui mille & mille fois ,
Avoit bravé l'Amour & méprisé ses loix.*

Le Roi impatient de voir ce que le Duc écrivoit , lui tira ses tablettes , devant même qu'il eût achevé ; il fit la lecture des vers & les trouva fort spirituels ; il les fit voir à sa Maîtresse qui les trouva fort bien tournés & fort galans. Le Duc lui dit que la chose étoit imparfaite ; mais le Roi répondit que dans son imperfection même il la trouvoit agréable , & qu'il lui demandoit un petit ouvrage sur ce sujet. Le Duc fit un remerciement à Sa Majesté de l'honneur qu'elle lui faisoit de lui commander de travailler sur une matiere si noble & si charmante. Après ce compliment , le Duc se retira , & laissa le Roi avec Made-moiselle de Fontange : il y passa presque toute la journée , il ne mangea

point
pour
pas r
Cour
ploya
trop
lieu
souve
sous l
dema
de ch
peu l
le Roi
gner d
Roi q
mieux
que d
dans q
partie
interv
des ba
la mag
jours a
tes fê
les ver

point en public, & la solitude eut pour lui des charmes qu'il n'auroit pas rencontrés dans la grandeur de sa Cour. De vous dire à quoi il employa tout le temps, ce feroit un peu trop pénétrer : néanmoins nous avons lieu de croire que l'amour fut mis souvent sur le tapis, & quelquefois sous la couverture, parce que le lendemain, qui étoit destiné à une partie de chasse, notre Belle se trouva un peu lasse & fatiguée, & elle pria le Roi de la dispenser de l'accompagner dans un si pénible exercice. Le Roi qui ne pouvoit l'abandonner, aimant mieux en différer le divertissement, que de le donner aux autres Dames sans qu'elle y eût part. On remit la partie à trois jours, & on passa cet intervalle de temps dans des jeux, des bals & des festins, où l'adresse & la magnificence du Roi parurent toujours avec éclat. Ce fut dans une de ces fêtes que le Duc présenta au Roi les vers qu'il avoit faits par son ordre ;

le Roi en fit la lecture après le bal fini, & les ayant trouvés d'une justesse merveilleuse, il en donna le plaisir à toute la Cour, par la lecture qu'on en fit publiquement pendant la collation. En voici une copie qui m'est tombée entre les mains.



TRIOMPHE

(4) Le L
T

TRIOMPHE
DE L'AMOUR
SUR
LE CŒUR D'IRIS.

L'AMOUR (1), cet aimable vainqueur ;
A qui tout cede & que rien ne surmonte ,
Étoit prêt de jouir d'un extrême bonheur
Lorsqu'il se souvint à sa honte ,
Que bien que tout lui fût soumis ,
Il n'avoit point le cœur d'Iris.
Il voyoit mille cœurs qui s'empressoient sans cesse
De venir en foule à sa Cour ;
Car les cœurs ont cette foiblesse
Depuis que l'Univers est soumis à l'Amour.

Le cœur d'Iris ne pouvoit se contraindre ,
Il les regardoit tous avec quelque mépris ,
Il n'appartient qu'au cœur d'Iris
De connoître l'Amour & de ne le pas craindre ;

(1) Le Roi.

Tome III.

K

170 *HIST. AMOUREUSE*

Ce Conquérant avoit droit de s'en plaindre :

Que l'on ne soit donc pas surpris,

Si, rempli d'une noble audace,

Il voulut attaquer cette invincible place ;

Il le voulut en effet ,

Et ce que l'Amour veut est fait.

Avant que d'entreprendre une si juste guerre ,

Il fit assembler son Conseil ;

Ce Conseil n'a point de pareil ,

Ni dans les Cieux ni sur la Terre ;

C'est un agréable amas

De Guerrières vigilantes,

Qui sont toutes ses Confidentes,

Et qui toutes ont des appas.

L'on y vit la magnificence ,

L'espérance, la complaisance .

La tendresse , la propreté.

L'on y vit la flatterie ,

La hardiesse & la galanterie ,

L'Amour les aime avec égalité ;

Car elles sont sous son obéissance ;

Et le servent de tous côtés,

En rendant toutes les Beautés

Tributaires de sa puissance.

Mais il n'est pas mal-à-propos
 De dire en passant quatre mots
 De tant de Guerrieres aimables ;
 La galanterie aujourd'hui
 Est une des plus agréables ;
 Elle plaît à l'Amour & ne va point sans lui.
 Toutes ses actions font voir sa bonne grace ,
 Elle charme quoi qu'elle fasse ,
 Elle a de merveilleux talens ,
 Elle se voit par-tout chérie :
 Et plus d'un cœur hait les Galans
 Sans haïr la galanterie.

La Flaterie a l'air charmant ;
 Elle paroît d'abord douce , aimable & sincere ;
 Mais à parler ingénument ,
 Quand elle dit du bien , ce n'est pas pour en faire ,
 Ou du moins c'est très-rarement.

L'on peindra bien la complaisance
 Lorsqu'on dira que son pouvoir est grand ;
 Qu'elle vient par sa patience
 Presque toujours à bout de ce qu'elle entreprend ;
 Et l'on fait par expérience ,
 Qu'Amour , ce charmant vainqueur ,
 Se déguise en complaisance

172 *HIST. AMOUREUSE*

Pour faire moins de bruit ou pour surprendre un cœur,

La magnificence a des charmes ,
Quoique la vanité forme tous ses desseins ;
Et les richesses sont des armes
Qui peuvent , dans de nobles mains ,
Vaincre les cœurs les plus rebelles ,
Et gagner l'amitié des Belles.

La propreté fait moins de bruit ,
Elle se plaît d'être bien mise ,
Et souvent en une entreprise
Elle retire plus de fruit :
On la voit toujours paroître ,
Sans qu'elle ait rien d'affecté :
L'Amour a de la peine à se faire connoître ,
Lorsqu'il est sans la propreté.

L'espérance est toujours constante
Et ne se rebute jamais ,
Quelquefois elle se contente
Dans des desseins & des souhaits ,
Qui passent souvent son attente ;
Mais quoiqu'ils soient hors de saison
Elle en pourroit rendre raison.

La tendresse prétend qu'on l'aime

cœur,
Autant qu'elle prétend aimer,
Et les cœurs se laissent charmer,
A sa délicatesse extrême ;
A peine peut-on concevoir
Et son adresse & son pouvoir :
Chacun l'estime & la caresse ;
Et l'Amour avoue à son tour,
Que dès qu'il est sans la tendresse ;
Il ne passe plus pour Amour.

Je dirai que la Hardiesse
Est incapable de foiblesse :
Elle n'a jamais de langueur,
Tout lui donne de l'assurance ;
Rien ne l'étonne, & sa vigueur
S'augmente par la résistance.
Les Amans les plus amoureux
La consultent dans leurs affaires,
Et souvent les plus téméraires
Ne sont pas les plus malheureux.

Parlons encore de trois Guerrieres
Moins aimables que les premieres
Dont j'ai déjà fait les portraits.
Commençons par la Jalousie,
De qui les coups, de qui les traits
Blessent toujours la fantaisie.

174 *HIST. AMOUREUSE*

Dieux ! qu'elle est d'une étrange humeur !

Elle n'explique rien qu'à son désavantage ,

Et sur le plus léger ombrage ,

Elle se rompt la tête & se ronge le cœur ;

L'Inquiétude est la seconde ,

Elle se plaît à fatiguer l'Amour ,

Il n'est point d'endroit dans le monde ,

Qui ne la divertisse & l'ennuye à son tour ,

On n'a point de mesure à prendre

Pour l'arrêter ou pour l'attendre.

L'Amour s'en plaint à tout propos ,

Mais ce qu'il trouve de plus rude

Et que presque toujours il chasse le repos :

Pour retenir l'Inquiétude.

La Ruse n'a que lâcheté

Et que malice pour partage ,

Quand elle dit la vérité

C'est qu'elle est à son avantage.

L'Amour peut s'en servir à la prise d'un cœur ,

Quoique bien souvent il s'abuse ,

Car les services de la ruse ,

Ne lui feront jamais d'honneur.

Or ces Guerrieres se rendirent

Dans le lieu du Conseil le jour qu'on avoit pris.

On y parla du cœur d'Iris ,

Et quelques-unes d'abord dirent

Qu'il étoit honteux à l'Amour

De laisser encor plus d'un jour

Cette place en état de pouvoir se défendre ;

Qu'il falloit désormais ou périr , ou la prendre ,

Qu'en vain l'Amour avoit fait tant d'exploits

Si ce cœur refusoit d'obéir à ses loix.

Quelques autres plus retenues ,

Leur répondirent hautement ,

Que bien que ces raisons fussent assez connues ,

On devoit agir prudemment.

Qu'on ne prenoit pas de la sorte

Une place si forte :

Et que le Cœur d'Iris

Pouvoit bien plus d'un jour

Opposer ses remparts aux forces de l'Amour.

Que la place étoit bien gardée ;

Que par la Vertu même elle étoit commandée ,

Et que l'Amour avoit été battu

Plus d'une fois par la Vertu.

L'Amour avoit trop de courage

Pour s'arrêter à cet avis ;

Et sans haranguer davantage ,

Il voulut que les siens fussent d'abord suivis,

La Valeur lui faisoit entendre

176 HIST. AMOUREUSE

Qu'il est beau de tout entreprendre ,
 Pour posséder le cœur d'Iris :
 Et tenoit pour indubitable
 Qu'il n'est point de cœur imprenable ,
 Et qu'il doit prendre un jour tous ceux qu'il n'a pas
 pris.

Rempli de ce desir, ce Conquérant s'apprête

A cette importante conquête :

Il veut mettre en effet ses généreux projets ;
 Et pour montrer à tous qu'il peut ce qu'il desire,
 Il commande à l'instant qu'on arme ses Sujets ,
 Dans tous les lieux de son Empire.

La Vertu qui voyoit un effort si puissant ,
 Craignoit d'être contrainte à céder la victoire ;
 Et pour mettre remède à ce danger pressant,
 Elle fit avertir la Gloire.

La Gloire (a) a de l'honneur & de la probité ,

Jamais le malheur ne l'étonne ,
 Elle songe toujours à l'immortalité ,
 Et ne fait que ce qui la donne :

Elle aime la Vertu , mais c'est du fond du cœur ,
 La Vertu l'aime aussi comme sa propre sœur ;
 Elles sont deux & ne sont qu'une ,
 Souvent l'une pour l'autre elles ont combattu ;

(a) *Mad. L. D. M.*

Et l'on a vu souvent la Gloire & la Vertu

Faire tête à la Fortune.

Si la Gloire aimoit les appas ,

La Vertu , guerriere aimable ,

Quand l'Amour étoit raisonnable ,

Ne s'en affarouchoit pas.

Il est vrai qu'autrefois ils avoient eu querelle ;

L'Amour Payant choquée en cent occasions ;

La Gloire avoit aussi blâmé ses actions ,

L'ayant même traité d'ingrat & d'infidèle :

Mais dans leur amitié sincère & mutuelle

La Gloire avoit aussi servi l'Amour

A gagner plus d'une victoire ,

Et l'Amour avoit à son tour ,

Travaillé souvent pour la Gloire.

Mais cependant l'Amour , pour ne perdre le temps ,

Commande à la Renommée

De faire venir son Armée ,

Et dans deux jours se met aux champs.

Il divise en trois corps ses Troupes amoureuses ,

Et choisit les plus belliqueuses

Pour les ménager prudemment.

Il étoit lui-même à leur tête

Prêt à combattre vaillamment

Pour une si belle conquête.

178 HIST. AMOUREUSE

Il prétendoit à tout prix
Soumettre le cœur d'Iris.
Il se fondoit sur son expérience,
Sur son adresse & sa vaillance.
Dès qu'on met l'Amour en jeu,
Il n'entend plus raillerie,
Et ne dresse jamais aucune batterie
Qu'à dessein de faire grand feu.

Dans sa marche, il fit paroître
Qu'il est toujours très-puissant,
Car il conquiert en passant,
Les cœurs qu'il put reconnoître;
Il emporta d'assaut le cœur d'Amarillis, (a)
Il prit celui d'Amynthe (b) & celui de Philis (c);
Il accepta les clefs de celui de Climene (d),
Et celui de Cloris (e) le reconnut sans peine.

Ces cœurs n'étoient pas assez forts
Pour soutenir un siège, & pour se bien défendre;
Aussi l'amour pour les prendre
Ne fit pas de grands efforts.

Enfin les Troupes se rendirent

(a) Mancini. (b) La Valiere. (c) Montespan
(d) Du Lude. (e) La C. H. N. S.

Auprès du cœur d'Iris qui ne les craignoit pas,
Et par les formes l'investirent,
Après avoir donné quelques légers combats.

Le cœur d'Iris est fait sur un parfait modele,
C'est une place forte, aimable, noble, belle,
Qui va même de pair avec les plus grands cœurs.
Elle n'est en état que depuis quatre lustres :
Mais le sang de ses fondateurs (a)
Tient rang depuis long-temps parmi tous les illustres.

Cette place a de beaux dehors,
Et cinq portes très-régulières;
La porte de la Vue est une des premières,
Et ne sauroit céder qu'à de puissans efforts.
C'est là que sans cesse se montrent
Une troupe de doux regards,
Qui, sans avoir nuls égards,
Volent innocemment tous ceux qui s'y rencontrent;

Cent fois l'Amour, ce Conquérant rusé,
Après s'être bien déguisé,
Voulut entrer par cette porte :
Mais la Vertu qu'on trompe rarement,

(a) Flatterie de Mr. D, S,

Le reconnut toujours déguisé de la sorte ,
Et le chassa honteusement.

La porte del'Ouie est étroite & petite ,
Il faut passer par cent jolis détours ,
Et c'est en vain qu'on sollicite ,
D'y pouvoir entrer tous les jours.
On n'entre pas dès qu'on ose y paroître ,
Il faut parler & se faire connoître.

Celle du Goût a ses beautés ,
Et mille régularités ;
La nature la fit avec un soin extrême :
C'est un ouvrage sans égal ,
Et cette porte enfin d'ivoire & de corail
S'ouvre à propos , & se ferme de même.

Celle de l'Odorat exhale des odeurs
Plus douces que celles des fleurs.

La porte du Toucher est extrêmement forte ;
Mais tout le monde fait , sans en être surpris ,
Que ce n'est point par cette porte ,
Qu'on entre dans le cœur d'Iris.
Enfin cette Place fameuse ,
Par son assiette avantageuse ,
N'est pas un cimetière à garder ,

Et l'on a toujours pu connoître ,
 Qu'on n'y prétend souffrir qu'un Maître ,
 Et que la Vertu seule a droit d'y commander.

C'est aussi la Vertu qui défend cette Place ,
 Avec mille beaux sentimens ,
 L'Amour sans cesse la menace :
 Mais elle rit de ses emportemens.
 Cette Personne incomparable ,
 Parfaite en tout , par-tout aimable ,
 Rejettoit tous ses Favoris ,
 Et le monde seroit dans une paix profonde ,
 Si comme dans le cœur d'Iris ,
 La vertu commandoit dans tous les cœurs du Monde.

Huit Guerrieres servoient presque en toute saison
 D'Officiers dans la Garnison.

On y voyoit toujours la Force , la Prudence ,
 La Justice , la Tempérance ,
 L'Indifférence & la Tranquillité ;
 L'on y trouvoit la Modestie ,
 Et l'Amitié , qu'un peu de sympathie
 Rend semblable à l'Amour par bien plus d'un côté.

L'Amour pour le gagner mettoit tout en usage ;
 Mais il en connoissoit la vaillance & l'honneur.

Ce n'est pas un petit ouvrage
Que d'attaquer un noble cœur.

Comme il a de l'expérience
Il distribua les quartiers,
S'empara des hauteurs, des bois & des sentiers
Avec beaucoup de diligence,
Tous les retranchemens n'avoient aucun défaut.
L'Ennemi ne pouvoit lui dresser aucun piège,
Car il étoit alors aussi savant en siège
Qu'il étoit heureux en assault.
Son courage étoit grand, son soin étoit extrême,
Il voyoit ses travaux lui-même,
Et ce Conquérant à son tour
Employoit son adresse à remuer la terre,
Pour persuader que l'Amour
Est infatigable à la guerre.

Cependant sur le prompt avis
Que la Gloire (a) eut du siège & de la guerre
ouverte,
Elle se dépêcha d'aller au cœur d'Iris,
Pour empêcher les deux Partis
De courir chacun à leur perte.

(a) *Les intrigues de Mad. D. L. M.*

Depuis long-temps elle savoit
Que la Vertu n'avoit point de foiblesse ,
Qu'elle écoutoit tous ses conseils sans cesse ,
Et que l'Amour quelquefois les suivoit ;
Mais que l'Amour étant opiniâtre ,
Ou battroit , ou se feroit battre .
Elle eût voulu que la Vertu
Eût traité l'Amour sans rudesse ,
Et que l'Amour eût combattu
Par le conseil de la Tendresse.
Le plus grand de tous ses souhaits
Etoit de presser une paix ,
Où tous les deux partis eussent de l'avantage.
Le monde l'espéroit , & l'on disoit par-tout ,
Que la Gloire étoit assez sage
Pour en pouvoir venir à bout.

L'Amour n'étoit pas sans peine ,
Il redoutoit les assiégés ,
Et ses gens étoient affligés
De voir son entreprise vaine.
Il prétendoit tout hazarder.
Il ne manquoit ni d'ardeur ni d'audace ,
Et vouloit par assaut emporter cette place ,
Croyant que la Vertu ne pourroit la garder.

184 *HIST. AMOUREUSE*

Il fut la reconnoître, & résolut ensuite
De l'attaquer de deux côtés,
Il se fendoit sur sa conduite:
Mais souvent il en manque & fait des nullités.
La porte de l'ouïe & celle de la vue
Lui parurent foibles d'abord:
Mais sur ce point l'Amour se trompa fort,
Car la place étoit bien pourvue.

Les assiégés à tous momens
L'incommodoient dans ses retranchemens;
Et quoiqu'il fit toutes choses possibles,
Ils étoient toujours invincibles;
Ils regardoient avec indignité,
L'Espérance & la Propreté;
Ils se moquoient de la Tendresse, (a)
Ils repouffoient la hardiesse,
Et sans relâche ils s'opposoient
A ce que les autres faisoient.
Encor que l'Amour soit habile,
Et qu'il puisse achever tout ce qu'il entreprend;
Il vit bien qu'il est difficile
De prendre un cœur que la Vertu défend.
Ces guerrières pourtant quoiqu'alors malheureuses

(a) *Conduite de Mlle. de F. T. G.*

Faisoient leur devoir constamment ;

L'inquiétude seulement ,

Par des façons séditieuses ,

Les troubloit indirectement :

Son humeur toujours inconstante ,

A qui tout plaît & que rien ne contente ,

Donnoit de la peine à l'Amour ;

De tout ce qu'on faisoit elle étoit offensée ,

Il ne se passoit point de jour

Qu'elle ne changeât de pensée.

Quant à la jalousie elle étoit sans emploi ,

Quoique l'Amour l'eût avec soi ,

Et quoiqu'elle en fût bien traitée.

La ruse qui veille toujours ,

Fit une mine en peu de jours :

Mais la mine fut éventée.

L'Amour étoit au désespoir (a)

De voir que la vertu méprisoit son pouvoir ;

Mais une fortune contraire

Changea le vainqueur en vaincu ,

Et fit connoître en cette affaire

Que souvent la fortune aide peu la vertu ;

Car la tendresse étant suivie

Des soins , des soupirs & des pleurs ,

(a) *Le Roi.*

186 *HIST. AMOUREUSE*

Malgré cent nobles défenseurs,
Gagna la porte de l'ouie.
Les assiégés crurent d'abord
Que tout cédoit à cet effort,
Et la surprise fut si grande,
Que leur courage en fut presque abattu,
Mais rien n'ébranle la vertu,
Lorsque c'est elle qui commande.

Durant ces mouvemens quelques légers soupins,
Courant au gré de leurs desirs,
Rapportent à l'Amour qu'on voit dans la campagne
Un gros de gens qui viennent sur leurs pas.
L'amour que la peur accompagne,
Se vit d'abord dans l'embarras.
Il reprend cœur, il s'arme en diligence,
Pour voir qui sont ces Ennemis,
Et plus ce gros de gens s'avance,
Plus l'Amour demeure surpris.
Mais il l'est plus qu'on ne peut croire,
Lorsqu'il voit que ce gros accompagne la Gloire
Et qu'elle s'en détache afin de l'embrasser.
Pour répondre à ces soins il s'avance, il se presse
Et chacun les laissant passer,
Ils se rendent tous deux caresse pour caresse.

Les complimens durèrent tout le jour.

Celui d'après la Gloire vit l'Amour,
Et lui parla de paix dès cette conférence.

L'Amour fit de la résistance,
Lui remontra qu'il étoit en pouvoir
De vaincre, & de tout entreprendre,

Et par des raisons lui fit voir,
Que la place devoit se rendre.

Mais la Gloire lui fit entendre,
Que bien souvent un noble désespoir
Fait faire des efforts qu'on ne sauroit comprendre.
Il se laisse toucher à ce zèle pressant ;

Et sans différer, il consent
Que la Gloire se satisfasse.

On fait trois jours de trêve, & la Gloire d'abord,
Pour mettre enfin l'Amour & la Vertu d'accord,
Se présente devant la place.

Quels plaisirs ne goûte pas
Un cœur que la Vertu possède,
Quand la Gloire avec ses appas
Se présente & vient à son aide !
La Vertu la reçut avec empressement,
Lui donna d'abord audience.
Il est vrai que par bienfaisance
Tout se passa publiquement.
Le monde sait que d'ordinaire,

188 *HIST. AMOUREUSE*

La Vertu n'a point de secret,
 Et qu'elle auroit bien du regret,
 Si chacun ne voyoit tout ce qu'elle veut faire,
 Pour persuader la Vertu
 La Gloire mit tout en usage,
 Et lui fait voir qu'elle avoit combattu
 Jusqu'alors à son avantage.
 Qu'elle ne seroit pas moins sage (a)
 Pour être bien avec l'Amour,
 Et que peut-être à son dommage
 Il faudroit y venir un jour;
 Que ce n'étoit pas une honte
 De céder à ce Conquérant;
 Qu'elle-même étoit son garant;
 Et que le cœur d'Iris y trouveroit son compte;
 Qu'il falloit céder au Vainqueur
 De l'Air, de l'Onde, & de la Terre,
 Et que la paix en matière de cœur,
 Valoit cent fois mieux que la guerre.
 Enfin la Gloire agit avec tant de douceur,
 Avec tant d'adresse & d'ardeur,
 Qu'on reçut ses conseils comme de vrais Oracles;
 La Vertu répondit par des remerciemens,
 Et prit un jour pour vaincre les obstacles,

(a) *Conseil de M. D. L. M.*

Que pouvoient apporter ses nobles sentimens.

Alors la Gloire crut qu'il étoit nécessaire ,

Qu'Amour fût instruit de l'affaire.

L'Amour lui répondit qu'il tiendrait à bonheur ,

Qu'elle voulût lui rendre office ;

L'Amour acquiert bien de l'honneur ,

Lorsque la Gloire agit pour lui rendre service,

Cependant le Conseil s'assemble au cœur d'Iris,

Et la vertu prend les avis

Pour rendre réponse à la Gloire.

On conclut à la paix , & dès le même jour ,

Ce qu'on ne peut qu'à peine croire ,

Le cœur d'Iris hait moins l'Amour.

Ensuite on parle , on demande , on propose ,

Et pour ne perdre pas le temps ,

La Gloire regle toute chose ,

Et fait dresser les Articles suivans.

I.

Que dans le cœur d'Iris sans nulle dépendance ,

L'Amour & la Vertu vivroient d'intelligence ;

Et que tous les beaux sentimens

Obéiroient à leurs commandemens.

II.

Que la Gloire pourroit revenir à toute heure

Y faire sa demeure ,

190 *HIST. AMOUREUSE*

Soit dans un tems de guerre ou dans un tems de paix,
Sans que l'Amour le pût trouver mauvais.

III.

Que l'amitié ne seroit point chassée
Et qu'elle seroit caressée.

IV.

Qu'on seroit sortir à l'instant ,
Bale en bouche & tambour battant ,
Les troupes de l'indifférence ,
Et qu'elles iroient faire leur résidence
Dans quelque ingrat & froid séjour ,
Loin de l'Empire de l'Amour.

V.

Que la tranquillité pourroit aussi par grace
Aller & venir dans la place ;
Mais que l'Amour lui pourroit ordonner
De n'y pas toujours séjourner.

VI.

Que l'Amour conduit par la Gloire ,
Pour triomphe de la victoire ,
Entreroit dans le cœur d'Iris ,
Avec les jeux , les appas & les ris :
Que ces troupes seroient suivies
De quelques autres compagnies.

VII.

Qu'il seroit permis à l'Amour

De retenit à sa Cour ,
Quand il lui prendroit fantaisie ,
L'Inquiétude avec la Jalousie ;
Mais que l'Amour présentement
Ordonnoit leur éloignement.

VIII.

Que la hardiesse & l'audace
N'entreroient jamais dans la place ;
Et que la ruse aussi ne pourroit obtenir
Nul passage pour y venir.

IX.

Que tous ces grands donneurs d'alarmes ;
Comme Chagrins, Soucis & Larmes ,
N'entreroient point au cœur d'Iris ,
Et que s'ils osoient l'entreprendre ,
La Justice les voyant pris ,
Les casseroit sans les entendre.

Les Articles furent signés ,
Tout se passa de bonne grace :
Les Otages étant donnés
L'Amour incognito fut visiter la place.
Les Festins , les Cadeaux , les Bais & les Concerts ,
Troupes aussi belles que fortes ,
Allerent se poster aux portes ,
Trouvant les passages ouverts ;

192 HIST. AMOUREUSE

Leur prompt abord troubla la modestie ;
 Mais la vertu lui défendant d'agir ,
 Elle obéit sans (a) nulle repartie ,
 Et se contenta d'en rougir.

Enfin l'Amour pompeux & magnifique ;
 Fit son entrée (b) au cœur d'Iris.
 Les plaisirs , les jeux & les ris
 Rendirent la Fête publique.
 La Gloire & la Vertu marchaient à ses côtés ,
 Et sous leur charmante conduite ,
 Ces guerrières qu'Amour a toujours à sa suite ,
 Etaloient à l'envi mille & mille beautés.
 Tout le monde admiroit son superbe équipage ,
 Et dès que la Vertu
 Le vit paroître avec tant d'avantage ,
 Elle se repentit d'avoir tant combattu.

(a) *Passé temps Royal.* (b) *Le doux moment.*

Comme j'ai cru que la lecture de
 cette piece du Duc de Saint Agnan ne
 pourroit pas vous lasser , je l'ai placée
 dans cet endroit qui lui feroit encore
 plus naturel si elle n'étoit point si
 longue. Quoi qu'il en soit , il faut

avon
 qu'u
 Ame
 néan
 vent
 en p
 rent
 bien
 teme
 pour
 leur.
 ment
 matic
 turel
 ne fo
 droit
 ceux
 l'obse
 tront
 reme
 tre H
 notre
 pour
 donne
 Ell

avouer que bien que ces vers ne soient qu'une description énigmatique des Amours de notre Héroïne, ils ont néanmoins de la beauté, & ils doivent paroître fort spirituels à ceux qui en pourront pénétrer le sens : ils furent lus du Roi & de la Cour avec bien de la satisfaction ; & le contentement qu'on témoigna, doit passer pour une marque assurée de leur valeur. Le Duc y réussit merveilleusement, & lorsqu'il travaille sur une matière qui a du rapport avec son naturel fort galant, il ne fait rien qui ne soit agréable. Le style en des endroits est un peu flateur : mais aussi ceux qui pourront voir clair dans l'obscurité de quelques mots, connoîtront que la satire n'en est pas entièrement bannie. Mais revenons à notre Histoire & suivons, s'il se peut, notre Belle, qui part avec son Prince pour une partie de chasse, qui lui donnera du divertissement.

Elle étoit vêtue ce jour-là d'un

juste-au-corps en broderie d'un prix considérable , & la coëffure étoit faite des plus belles plumes qu'on eût pu trouver. Il sembloit , tant elle avoit bon air avec cet habillement , qu'elle ne pouvoit pas en porter un qui lui fût plus avantageux. Le soir comme on se retiroit , il se leva un petit vent qui obligea Mademoiselle de Fontange de quitter sa Capeline. Elle fit attacher sa coëffure avec un ruban dont les nœuds tomboient sur le front , & cet ajustement de tête plut si fort au Roi , qu'il la pria de ne se coëffer point autrement de tout ce soir ; le lendemain toutes les Dames de la Cour parurent coëffées de la même maniere. Voilà l'origine de ces grandes coëffures qu'on porte encore , & qui de la Cour de France ont passé dans presque toutes les Cours de l'Europe. La crainte qu'avoit son Amant qu'il n'arrivât quelque accident dans la course à cette nouvelle Chasseresse , l'obligea à res-

prix étoit
 neût elle
 ment ,
 er un
 e soir
 va un
 ifelle
 eline.
 ec un
 nt fur
 e tête
 ria de
 e tout
 es Da-
 ées de
 ine de
 rte en-
 Fran-
 tes les
 e qu'a-
 quel-
 à certe
 a à res-

ter toujours à ses côtés : il ne l'aban-
 donna point ; & après lui avoir don-
 né le plaisir de faire passer devant
 elle le cerf que l'on couroit , il s'écartera avec elle dans le lieu le plus couvert du Bois , pour lui faire prendre quelque rafraîchissement. Comme l'on fait qu'il est de certains momens , où la solitude a plus de charmes pour nous que toute la pompe de la Cour , on laissa jouir paisiblement le Roi & sa Maîtresse du repos qu'ils cherchoient à l'écart , & on jugea fort bien , car on crut qu'il préféreroit ce délassement à la gloire qu'il auroit pu tirer de la chasse. Quoi qu'il en soit , la suite a fait connoître que nos Amans ne se retirèrent ainsi tous deux que pour faire un tiers. Mademoiselle de Fontange depuis ce jour a été fort incommodée de maux de cœur & de douleurs de tête , qui étant les véritables symptômes de la grossesse , nous pouvons croire , sans deviner , que la course fut vigoureuse , & que

ces momens de retraite ne se passèrent pas tous dans l'oïiveté. C'est ainsi que les Héros faisoient autrefois ; les Dieux n'avoient point de lieu plus propre pour l'exercice de leurs amours que la campagne , & nous avons sujet de croire que le fruit qui naîtra de ce passe-temps n'en fera pas plus sauvage pour avoir pris son commencement dans les bois.

Le jour qui suivit cette partie de divertissement , ne fut pas également heureux pour toute la Cour , puisque le Roi & sa Maîtresse ne le passerent que dans la tristesse , cette Belle se ressentant des fatigues de la chasse , ou si vous voulez , des momens de la retraite , souffrit des maux de cœur fort grands , & des douleurs de tête fort aiguës. Bien que son Amant connût que ces maux ne seroient pas de durée , il y parut néanmoins autant sensible que s'ils avoient été fort dangereux ; il ne la quitta point , & agit toujours auprès d'elle

en
mon
sembl
toute
triste
un a
ce qu
yeux
doule
attac
d'une
Ah !
doule
les pl
suivit
merai
Roi,
brassa
plus
lui ju
maître
il n'a
une p
elle.
L'a

en Amant , mais le plus passionné du monde : il court , il va , il revient & semble mourir d'un mal qui ne le touche que dans ce qu'il aime ; la tristesse de sa Maîtresse le mit dans un abattement extraordinaire : mais ce qui lui tira presque les larmes des yeux , ce fut lorsqu'au plus fort de la douleur , Mademoiselle de Fontange attachant ses regards sur lui , lui dit d'une manière tendre & languissante : *Ah ! mon cher Prince , faut-il que les douleurs suivent de si près les plaisirs les plus purs ? Ah ! il n'importe , pour suivit-elle , j'en chéris la cause , & l'aimerai éternellement.* A ces paroles le Roi , qui étoit assis sur son lit , l'embrassa étroitement ; & la serrant le plus amoureusement du monde , il lui jura que jamais il n'auroit d'autre maîtresse qu'elle , & que de sa vie il n'avoit conçu tant d'amour pour une personne qu'il en ressentoit pour elle.

L'après-diné notre malade se porta

mieux ; elle reçut plusieurs visites ,
 & jamais reste de journée n'a été
 si bien employé que le fut celui-là :
 on y parla des nouvelles galantes ,
 & des pieces d'esprit qui étoient les
 plus récentes ; & comme c'étoit à
 qui contribueroit davantage au diver-
 tissement de la Belle , Madame D. A.
 qui avoit été de la chasse , tira un
 écrit de sa poche , & en fit la lecture
 assez vite pour qu'aucun ne pût en
 pénétrer le sens. C'étoit une Enigme
 qu'elle dit qui lui étoit tombée par
 hazard entre les mains , qu'elle en
 ignoroit le mot , mais qu'elle croyoit
 qu'elle ne pouvoit être que noble &
 relevée , puisqu'il y étoit parlé du
 Roi. La voici :

E N I G M E.

*Tantôt je suis ouvert , tantôt je suis fermé ,
 Selon qu'il plaît au Roi le plus puissant qu'on voye
 Je ressens la douleur , & je donne la joie ,
 Je suis , ou peu s'en faut , de tout le monde aimé.*

*Mon frere fort souvent de transport animé ,
Vient fouler sans respect mon corail & ma soie ,
Il me perce le sein , mais aussi je le noie ,
Et j'éteins tous les feux dont il s'étoit armé.*

*Je suis petit de corps , mais je donne la vie ,
Plus je suis à couvert , plus je reçois de pluie ,
J'ai la langue en la bouche , & je ne parle point.*

*Mon nom est trop caché pour le pouvoir connoître ,
Un ombrage à vos yeux m'empêche de paroître ,
Ne vous rompez donc plus la tête sur ce point.*

Devant que l'énigme passât de main en main , le Roi en voulut faire la lecture. Bien qu'il ait de l'esprit infiniment , il ne l'eut pas pour lors assez pénétrant pour en découvrir le sens. Sa maîtresse fut plus spirituelle & entra d'abord dans la pensée de celui qui l'avoit composée : mais bien loin de la déclarer , elle dit , pour dégouter les autres d'une recherche plus exacte , que cela ne méritoit pas qu'on s'y appliquât davantage. Cela

donna à penser à une de la Compagnie, qui faisant une seconde lecture de l'ouvrage, y connut ce qui y étoit mystérieux; elle eut pour lors plus d'esprit que de jugement, car elle ne put s'empêcher de dire tout haut qu'on ne devoit pas être surpris si le véritable sens de l'énigme étoit si difficile à trouver, puisqu'il n'y avoit que le Roi qui en eût la véritable clef. Cette parole ne produisit pas un effet tel, que celle qui l'avoit imprudemment lâchée auroit souhaité. Le Roi & toutes celles qui composoient le Cercle devinèrent facilement qui étoit celle qui étoit sur jeu; on s'enquit de Madame D. A. de qui elle avoit eue ces vers, on fit toutes les perquisitions possibles pour en apprendre l'Auteur; mais Madame D. A. qui étoit innocente du stratagème, s'en excusa facilement, & dit qu'elle les avoit trouvés sur sa table à son lever, sans savoir par qui, ni comment ils y avoient été mis. Cela ne satisfit pas le

Roi, & qu'il a
 de M
 plufie
 pofoi
 eur a
 dont
 vivem
 quelq
 à cet
 toutes
 e haz
 coup
 exécu
 mer
 pour
 quelle
 nées
 bien
 comm
 donc
 ours
 y a de
 à la
 entr'a

Roi, qui ne veut pas qu'on raille ce
 qu'il aime. La Compagnie prit congé
 de Mademoiselle de Fontange, &
 plusieurs des personnes qui la com-
 posoient se retirèrent, afin de rire à
 leur aise & se divertir de l'énigme,
 dont la plaisanterie avoit choqué si
 vivement cette Belle. On soupçonna
 quelques amies d'Astérie d'avoir part
 à cet ouvrage : mais elle les justifia
 toutes auprès du Roi, & fit voir que
 le hazard se mêloit souvent de beau-
 coup de choses qui sembloient être
 exécutées avec dessein. Pour confir-
 mer ce qu'elle disoit, elle apporta
 pour exemple la simplicité avec la-
 quelle elle avoit produit quelques an-
 nées auparavant un Sonnet qui étoit
 bien plus satyrique. Je vais vous dire
 comment cela se passa. Vous saurez
 donc que la ruelle d'Astérie a tou-
 jours été composée de tout ce qu'il
 y a de plus spirituel & de plus éclairé
 à la Cour parmi le Sexe. Un jour
 entr'autres que la Compagnie étoit

fort grande, & que le Roi étoit présent, après avoir parlé des modes, qui est l'entretien le plus ordinaire des Dames, un jeune Abbé qui ne cherchoit que l'occasion de faire paroître son esprit, fit tomber la conversation sur les ouvrages galans nouvellement imprimés. On y parla de toutes sortes de sciences, mais d'une manière qui n'avoit rien de pédantesque : la Philosophie de M. Descartes y fut agitée ; Gassendi eut ses partisans, & on peut dire que les Maîtres auroient eu de la peine à en parler plus favamment. Astérie, qui étoit pour la Sceptique, envoya querir dans son cabinet un livre dont elle avoit besoin pour confirmer quelque chose qu'elle avoit avancée ; on l'apporta, il avoit pour titre, *Recherche de la Vérité* ; elle l'ouvrit, & elle trouva dedans les vers suivans écrits sur un papier volant.

Quat

Chacu

Et ven

Pour

Le

Le cin

Le Le

Mais

C'es

Qui c

Et por

Ce f

Il se c

Est de

Il

que

ger

l'exo

lut fa

cher

leme

SONNET.

*Quatre animaux, M. D. T. S. sont maîtres de ton sort,
Chacun voit son Rival d'un œil de jalousie,
Et veut gouverner seul, mais leur rage est unie,
Pour succer tour à tour ton sang jusqu'à la mort.*

*Le Lion prend par-tout sans épargner l'Autel,
Le timide Mouton opprime l'innocence,
Le Lezard des jappins dort dessus la finance,
Mais du dernier de tous le poison est mortel.*

*C'est ce funeste Auteur de toutes nos miseres,
Qui chassa du jardin le premier de nos Peres,
Et pour prix de sa Foi lui promit un trésor.*

*Ce serpent garde encor son ancienne malice;
Il se couvre de fleurs, & tout son artifice
Est de tromper son Maître avec la pomme d'or.*

Il n'est pas nécessaire de vous dire que la lecture de ce Sonnet fit changer l'entretien; on connut d'abord l'excès de la satire, & chacun voulut faire paroître son zele pour en rechercher l'Auteur, mais ce fut inutilement: on l'attribua à un Italien fort

critique , qui s'appelloit *Gerolamo Pamphilio* ; quelques mécontentemens qu'il avoit reçus sans sujet d'un des Ministres d'Etat , donnerent fondement de croire que c'étoit lui qui avoit ainsi répandu sa bile sur tous les autres. Il avoit déjà été soupçonné d'être l'Auteur de cette inscription qui fit tant de bruit , & qui fut placée dans un cartouche au dessus de la porte de la chambre d'Astérie un jour que le Roi lui donnoit le divertissement de la musique. Comme je crois que personne ne l'ignore , je ne la mettrai point ici , outre qu'elle ne fait rien au sujet.

Revenons à Mademoiselle de Fontange , que nous avons laissée avec le Roi , bien fâchée de ce qu'elle avoit servi de divertissement à la compagnie. Elle témoigna que cette aventure la touchoit d'autant plus vivement , qu'on l'attaquoit dans ce qu'elle avoit de plus sensible. Le Roi n'en marqua pas moins de déplaisir , mais seulement

seul
sa m
dire
es de
prom
che ,
qui au
sens.
quelqu
laisser
enfer
ment ,
casser
sonde
applie
gréabl
us les
leurs
oi n'e
pou
pas
ec leq
ne
Elle
lo
Tome

l'ame seulement à cause qu'il en donnoit à
 mens sa maîtresse ; car pour lui on peut
 n des dire qu'il se met au dessus de ces for-
 ondes res de bagatelles. Il la consola, & lui
 avoit promis d'en faire une si exacte recher-
 s au che, qu'il découvreroit celui ou celle
 é d'è qui auroit voulu se divertir à ses dé-
 on qu'ens. Cela la remit un peu, & après
 e dan quelques réflexions, elle le pria de
 porte d'laisser le tout dans le silence, sans y
 que l'enfermer davantage. Elle fit prudem-
 ent d'ent, car c'étoit l'unique moyen d'é-
 e per souffrir la raillerie, & d'empêcher le
 a met onde d'en parler. Nos amans ne
 ait rien appliquerent donc plus qu'à passer
 agréablement le temps & à se donner
 le Fon us les témoignages les plus tendres
 avec leurs amours. On peut dire que le
 e avoit n'en a jamais marqué davantage
 compa e pour Mlle. de Fontange. Il ne
 e avoit pas être plus ardent, & le retour
 us vivet lequel cette belle témoigna le
 e qu'ell, ne peut pas être plus passion-
 roi n'e. Elle le fit paroître particulière-
 r, maint, lorsqu'étant à Paris elle apprit
 eulemen *Tome III.*

de Saint Germain , que le Roi qui se fait souvent un de ces plaisirs de vigueur , avoit couru grand danger dans la poursuite d'un sanglier ; que son cheval avoit été blessé par cette bête , & que sans une force & une adresse particuliere , Sa Majesté auroit eu de la peine à se tirer du péril. Cette nouvelle lui fut communiquée par un Gentilhomme de Madame la Princesse d'Epinoi , qui étoit elle-même de la partie. Mademoiselle de Fontange y fut presque aussi sensible que si le mal étoit effectivement arrivé ; elle tomba dans la plus grande tristesse du monde , & envoya dès le même jour ce billet au Roi.

Je ne puis , mon cher Prince , vous exprimer l'inquiétude où je suis. Puis-je apprendre de tous côtés le peu de soin que vous apportez à votre conservation , sans trembler ? Au nom de Dieu , ménagez mieux une vie qui m'est

plus
lez
votr
auss
expo
Pour
saig
si pe
trem
cher
de m
& si
celle

Il
moin
ceur
lui qu
le fai
fut lu
joie q
il la b
tôt un
répon

plus chere que la mienne , si vous voulez me trouver à votre retour. Eh quoi ! votre courage n'est-il pas assez connu aussi-bien que votre adresse , pour vous exposer ainsi à de nouveaux dangers ? Pouvez-vous trouver le délassement des saignes de la guerre , dans un exercice si pénible & si périlleux ? Ah ! j'en tremble de peur. Pardonnez , mon cher Prince , ces reproches à l'ardeur de ma passion, & revenez si vous aimez , & si vous voulez retirer de la crainte celle qui vous chérit si tendrement.

Il est aisé à connoître que l'étude a moins de part à cette lettre que le cœur ; l'on découvre d'abord que c'est lui qui parle , & il seroit difficile de le faire parler plus tendrement. Elle fut lue du Roi avec des transports de joie qu'il seroit mal aisé d'exprimer ; il la baïsa mille fois , & envoya aussitôt un exprès à sa maîtresse avec cette réponse,

Non, ma chere Enfant, ne craignez pas, le péril est passé, & je ne veux plus me conserver que pour vous seule. Je vous l'avoue, je ne suis pas excusable d'avoir cherché du plaisir dans des exercices que vous n'avez pas partagés avec moi : mais pardonnez ces momens que j'ai donnés au desir de la gloire, & je pars pour passer les jours entiers à vous dire que je vous aime. Ah ! qu'il est doux seulement d'y penser, lorsqu'on aime un Enfant si aimable, & qu'on est certain d'en être aimé !

Le Roi suivit de bien près cette lettre, & partit de Versailles le jour d'après celui qu'elle fut envoyée, pour aller rassurer sa belle. Ah ! que je suis heureuse, mon cher Prince, lui dit-elle, en l'abordant avec un air engageant, de vous voir ainsi de retour ! Ah ! que l'éloignement de ce qu'on aime est une chose difficile à supporter ! Je l'ai bien éprouvé, ma chere Enfant, lui dit le Roi en l'en-

bra
tre
tôt
per
vou
gné
que
am
der
tran
l'au
on
leur
vit
cou
jour
leur
vent
teme
doux
C
Mille
grac
été d
d'un

brassant , & ce n'est que l'amour extrême que je vous porte qui m'a si-tôt rappelé , & qui n'a pas pu me permettre de vivre un moment sans vous. Cette entrevue fut accompagnée d'autant de marques de joie , que si c'eût été la première : nos amans ne pouvoient assez se regarder , & les plaisirs qui suivirent ces transports furent goûtés de l'un & de l'autre dans toute leur étendue. Oui , on peut dire que ce fut dans toute leur étendue , puisque la nuit qui suivit l'arrivée de Versailles , fut trop courte pour Mars & pour Vénus : le jour d'après partageoit une partie de leurs ébats ; & les dégoûts qui suivent de si près les plus purs contentemens , n'osèrent pas troubler le doux passe-temps de notre Monarque.

Ce fut dans ces doux momens , que Mlle. de Fontange obtint du Roi la grace de . . . qui lui avoit inutilement été demandée par la bouche de plus d'un Prince. Il lui accorda une pen-

sion considérable en faveur d'une Demoiselle de ses Amies, & l'Abbaye de Chelles, dont sa sœur a été pourvue, fut encore un effet de sa libéralité. Tant il est vrai, que nous n'avons plus rien de cher, quand une fois nous avons donné notre cœur. Cette nouvelle Abbessse fut bénite avec une pompe & une magnificence extraordinaire; c'étoit assez qu'elle fût la sœur de la Maîtresse du Roi pour qu'il ne manquât rien à la cérémonie, aussi fut-elle honorée d'un grand nombre d'Evêques, presque toute la Cour y assista, & Mlle. de Fontange y parut avec un si grand éclat, qu'elle attira autant de regards sur elle, que celle qui en faisoit le principal personnage.

Si toutes ces graces & ces faveurs dont nous venons de parler, avoient été accordées à des personnes qui ne fussent pas recommandables par leur mérite particulier, elles pourroient être sujettes aux changemens; mais

toutes les demandes de Mlle. de Fontange , sont faites avec tant de choix & de discrétion , qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Si la V. L. R. avoit autant apporté de circonspection , dans tout ce qu'elle a exigé du Roi , son oncle ne seroit pas devenu d'Evêque Meûnier ; le proverbe est un peu commun , mais il ne convient pas mal au sujet : on dit que c'est sur sa pure & simple démission , que M. de B. V. V. remplit dignement sa place ; nous ne pouvons le croire pieusement , sans ôter à une vertu ce qui appartient à une autre , & donner à l'humilité de A. B. I. B. ce qui a été un pur effet de son obéissance. Peut-être que s'il eût eu autant de bonheur qu'il eut de zele pour appaiser quelques légers troubles de son Diocèse , il ne seroit pas sitôt déchu de sa grandeur : mais le peu de réussite qui suivit ses empressements ne causa pas seulement sa disgrâce , mais contribua aussi à celle de Monsieur de Molac. Le Roi

lui en marqua son ressentiment par une lettre qu'il eut la simplicité de faire voir, où, entr'autres termes, il y avoit, *j'entends que votre Bréviaire fasse toute votre occupation.* Tant il est vrai que la Cour ne juge de la nature d'une entreprise que par le bon ou le mauvais succès, & que les bonnes intentions ne produisent pas toujours de bons effets.

Comme l'air de la campagne donne souvent de l'assaisonnement à des plaisirs que nous trouverions fades & insipides dans les plus grandes Villes, le Roi ne passa pas long-temps à Paris, sans méditer son retour à Versailles. Il est vrai que c'est un lieu rempli d'enchantement, depuis qu'on s'est appliqué à l'orner & à l'embellir. Toute la Cour partit donc pour ce lieu de plaifance, & le Roi y renouvela toutes les fêtes & tous les divertissemens qui avoient été en quelque maniere interrompus par son départ si précipité. Les parties de chasse

furent assignées ; les Dames qui accompagnent d'ordinaire Sa Majesté dans cet exercice, y parurent infatigables, & y firent voir beaucoup de vigueur. La santé de Mademoiselle de Fontange étoit trop chère au Roi pour qu'il lui permit de s'engager comme beaucoup d'autres Dames dans la course ; elle en eut le plaisir sans se mettre dans le hazard, & vit de son carrosse tout ce qui pouvoit satisfaire sa curiosité. La chasse finie le Roi descendit de cheval, prit place auprès d'elle, & la conduisit dans son appartement. Elle étoit pour lors dans l'humeur la plus gaie du monde : & elle dit mille plaisanteries à son Amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de son cheval. Le Roi rioit de tout son cœur, particulièrement quand elle dit devant plusieurs personnes, que cette chute devoit être d'autant plus sensible à cette belle Chasseuse, que les Dames ne s'étoient

pas pourvues de caleçons contre l'ordinaire. Cela donna occasion à Mademoiselle de B. fille d'honneur de Madame, de dire qu'elle mourroit s'il lui étoit arrivé un pareil accident : je me réserve, continua-t-elle, pour des divertissemens plus tranquilles, & je ne puis assez admirer celles qui ne peuvent goûter de plaisirs sans courir fortune de leur vie : elle lâcha cette parole sans prendre garde qu'elle étoit Madame qui étoit présente, est une des plus passionnées pour cet exercice ; aussi releva-t-elle hautement ce qui avoit été dit. Je vois bien, reprit-elle en s'adressant à celle qui en avoit bien voulu retirer sa parole, je vois bien que les plaisirs de la ruelle vous toucheroient plus vivement, que ceux qui se trouvent dans l'agitation ; il faut des divertissemens paresseux & sédentaires à celles dont la foiblesse ne leur permet pas d'en prendre d'autres. Madame la Dauphine changea l'entretien en parlant du B.

que Sa Majesté donnoit le lendemain.
 Ce fut un des plus beaux de tous ceux
 qui ont paru auparavant, tout y étoit
 pompeux & magnifique: le Roi y
 vint avec son adresse ordinaire;
 mais ce qui surprit le plus, ce fut qu'il
 vint jusqu'à deux fois une jeune De-
 moiselle, & lui dit quelques galan-
 teries fort obligeantes. Il fut le len-
 demain au lever de sa Maîtresse,
 mais il la trouva dans une tristesse &
 un abattement extraordinaire: il té-
 moigna bien du chagrin de la voir
 dans cet état, il lui demanda fort
 tendrement, quel en étoit le sujet.
 Ah! Sire, lui dit-elle, en le regardant
 avec un air fort touchant, si votre per-
 sonne étoit moins aimable, on auroit
 moins de tristesse. Il connut que c'é-
 toit la jalousie qui causoit ce défor-
 me, il n'en fut pas fâché; car quand
 on aime il veut être aimé, & il n'y a
 rien qui l'engage si fortement que ces
 craintes, quand on les mar-
 que à propos. Il apprit de sa Belle

pas pourvues de caleçons contre l'ordinaire. Cela donna occasion à Mademoiselle de B. fille d'honneur de Madame, de dire qu'elle mourroit, s'il lui étoit arrivé un pareil accident; je me réserve, continua-t-elle, pour des divertissemens plus tranquilles, & je ne puis assez admirer celles qui ne peuvent goûter de plaisirs sans courir fortune de leur vie : elle lâcha cette parole sans prendre garde que Madame qui étoit présente, est une des plus passionnées pour cet exercice; aussi releva-t-elle hautement ce qui avoit été dit. Je vois bien, reprit-elle en s'adressant à celle qui en avoit bien voulu retirer sa parole, je vois bien que les plaisirs de la ruelle vous toucheroient plus vivement, que ceux qui se trouvent dans l'agitation; il faut des divertissemens paresseux & sédentaires à celles dont la foiblesse ne leur permet pas d'en prendre d'autres. Madame la Dauphine ne changea l'entretien en parlant du Ba-

que Sa
Ce fut
qui ont
pompe
danfâ
mais ce
prit jus
moiselle
teries f
demain
mais il
un abat
moigna
dans cet
endrem
Ah! Sire
avec un a
bonne éto
moins de
oit la jal
re, il n'
aime il
ten qui l'
ortes de
ue à pro

que Sa Majesté donnoit le lendemain. Ce fut un des plus beaux de tous ceux qui ont paru auparavant, tout y étoit pompeux & magnifique: le Roi y dansa avec son adresse ordinaire; mais ce qui surprit le plus, ce fut qu'il prit jusqu'à deux fois une jeune Demoiselle, & lui dit quelques galanteries fort obligeantes. Il fut le lendemain au lever de sa Maîtresse, mais il la trouva dans une tristesse & un abattement extraordinaire: il témoigna bien du chagrin de la voir dans cet état, il lui demanda fort tendrement, quel en étoit le sujet. Ah! Sire, lui dit-elle, en le regardant avec un air fort touchant, si votre personne étoit moins aimable, on auroit moins de tristesse. Il connut que c'étoit la jalousie qui caufoit ce désordre, il n'en fut pas fâché; car quand il aime il veut être aimé, & il n'y a rien qui l'engage si fortement que ces sortes de craintes, quand on les marque à propos. Il apprit de sa Belle

que ce qui s'étoit passé au Bal l'avoit un peu alarmée , & que c'étoit la seule cause de sa mauvaise humeur. Il lui fit voir le peu de sujet qu'elle avoit eu de s'affliger , l'assura qu'il n'aimeroit jamais qu'elle , & que le soupçon qu'elle avoit eu étoit le plus mal fondé du monde. Eh quoi ! continua-t-il , est-il possible que vous connoissiez si mal les sentimens de mon cœur ? J'abandonne tout ce que j'ai de plus cher dans la vie. Ah ! c'est faire tort à mon amour que d'en avoir seulement la pensée , & vous ne le pouvez sans condamner mon jugement dans le choix que j'ai fait de votre personne. Non , je vous le dis encore une fois , ne jugez pas de l'amour que je vous porte par celui que j'ai témoigné à d'autres par le passé. La différence vous en doit être connue si vous connoissez votre mérite. Croyez que trouvant en vous seule tout ce qu'il y a d'aimable dans toutes

les a
contr
mon
fir n'a
cours
de la
des pa
mais a
Prince
sans in
der un
appréh
excusez
de la jo
me con
votre co
paroles
qui ne p
les care
& après
quel que
érieux.
Les ma
e Fonta
qu'elle éto
Tome

les autres , je ne ferai jamais rien contre mon intérêt , ma parole , & mon inclination. Ah ! Sire , quel plaisir n'ai-je point goûté par votre discours , & qu'il est doux d'entendre de la bouche d'un Prince si aimable des paroles si tendres & si obligeantes ! mais aussi qu'il est difficile d'aimer un Prince comme v^{ous} , sans crainte & sans inquiétude ! Non , je ne puis posséder un cœur comme le vôtre sans en appréhender la perte. C'est pourquoi excusez ma tristesse passée , & profitez de la joie que vous m'avez rendue en me confirmant dans la possession de votre cœur. Elle dit ces dernières paroles en se jettant au col du Roi , qui ne put résister plus long-temps à ses caresses ; il la baïsa , il l'embrassa , & après tout ce badinage , ils firent quelque chose qui n'est guere plus sérieux.

Les maux de cœur de Mademoiselle Fontange continuant , elle déclara qu'elle étoit grosse , ce qui obligea le

Roi à lui donner le titre de Duchesse, comme il avoit fait à la Valiere, & à lui faire une Maison.

Il lui donna cent mille écus par mois. Mais comme elle étoit extrêmement libérale, le Duc de Noailles fut choisi pour régler les dépenses qu'elle devoit faire, afin que cette somme lui pût suffire. On commença alors à l'appeller Madame.

Quelque temps après, Madame de Fontange accoucha; mais ses couches lui furent funestes. Elle tomba dans une langueur qui la rendit méconnoissable; il lui resta une perte de sang qui fit qu'on craignit d'abord pour sa vie. Il n'y eut personne qui ne crût qu'elle avoit été empoisonnée, & chacun en accusa Madame de Montespan. Bien loin qu'elle fût foulagée par les remèdes qu'on lui ordonna, sa langueur augmenta toujours. Le Roi la voyoit régulièrement, & lui témoignoit de la manière la plus tendre, le chagrin où il étoit sur l'état où il la

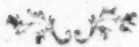
voyoit
comme
remède
qu'elle
en ven
voit p
Le
touché
ces, lu
Elle se
Fauxbo
la Feti
du Roi
Elle mo
fant enc
mort d'a
n'en avo
tant ort
La do
qu'il ne
roître: &
de Ma
manière
raisons pu
essentime

voyoit réduite. Mais comme elle connoissoit bien que son mal étoit sans remède , elle pria le Roi de permettre qu'elle se retirât de la Cour, ajoutant en versant des larmes, qu'elle ne devoit plus songer qu'à mourir.

Le Roi , qui étoit sensiblement touché d'être présent à ses souffrances , lui accorda ce qu'elle demandoit. Elle se retira dans un Couvent au Fauxbourg S. Jacques, où le Duc de la Feuillade l'alloit visiter de la part du Roi deux ou trois fois la semaine. Elle mourut peu de temps après, laissant encore plus de soupçon après sa mort d'avoir été empoisonnée, qu'on n'en avoit eu pendant sa maladie, au rapport qu'en firent les Médecins.

La douleur du Roi fut si sensible , qu'il ne put s'empêcher de la faire paroître : & il est certain qu'il se fût vendu de Madame de Montespan, d'une manière éclatante, s'il n'eût eu des raisons puissantes pour dissimuler son ressentiment ; car il a été pleinement

persuadé que Madame de Fontange avoit été sacrifiée à la jalousie & au désespoir de cette femme ambitieuse, qui s'étoit bercée dans l'espérance qu'elle devoit toujours régner. Cependant le Roi voulant faire voir qu'il regrettoit véritablement Madame de Fontange, & que l'estime & la tendresse qu'il avoit eue pour elle duroit encore après sa mort, donna une riche Abbaye à l'un de ses frères, maria avantageusement une de ses sœurs, & fit une infinité de choses en faveur de sa famille; ce qui ne causa pas un petit chagrin à Madame de Montespan, qui se flattoit qu'étant délivrée de sa Rivale, le Roi pourroit bien s'attacher de nouveau à elle. Mais elle se trompa, le Roi ne la vit que par politique, & résolut de renoncer à toute sorte d'intrigue amoureuse.



A V I S

AU LECTEUR.

*VOICI des Histoires qui ne te
d'plairont pas. Tu y verras l'in-
trigue de plusieurs personnes de qualité,
que tu seras bien aise d'apprendre. La
lecture ne t'en ennuyera pas d'ailleurs
par le style qui est assez aisé. Mais ce
qui te satisfera davantage, c'est que tu
y verras des gens qui font tous les jours
les béats, & qui ne laissent pas d'être
aussi amoureux que les autres. Je ne
t'en dirai pas davantage. Prends, lis,
& tu verras si j'ai cherché à t'en faire
accroire.*

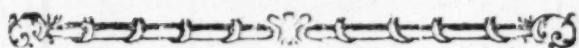


L

H

D

JA
qu
Comm
amou
suivre
ce qu
auprè
leur e
Soit
avanc



LA FRANCE

GALANTE,

OU

HISTOIRES

AMOUREUSES

DE LA COUR.

JAMAIS Cour ne fut si galante que celle du Grand Alcandre. Comme il étoit d'une complexion amoureuse, chacun se piquant de suivre l'exemple de son Prince, fit ce qu'il put pour se mettre bien auprès des Dames. Mais celles-ci leur en épargnerent bientôt la peine. Soit qu'elles se pluissent à faire des avances, ou qu'elles eussent peur

de n'être pas du nombre des élues, l'on remarqua que sans attendre, comme la bienfiance le leur ordonne, elles se mirent dans peu de temps à courir après les hommes. Cela fut cause qu'il y en eut beaucoup qui les méprisèrent : d'où se seroit ensuivi la reconnoissance de leur faute, si ce n'est que le tempérament l'emporta sur la réflexion.

Madame de Montespan fut de celles-là. Elle passoit pour une des plus belles personnes du monde. Cependant elle avoit encore plus d'agrément dans l'esprit que dans le visage. Mais toutes ces belles qualités étoient effacées par les défauts de l'ame, qui étoit accoutumée aux plus insignes fourberies, tellement que le vice ne lui coûtoit plus rien. Elle étoit d'une des plus anciennes Maisons du Royaume, & son alliance autant que sa beauté avoit été cause que Monsieur de Montespan l'avoit recherchée en mariage, & l'avoit

préf
roie
ses a
M
voit
pouv
plutô
deffe
dre.
temp
Valie
beaut
bonne
possee
des a
de ch
Cor
n'app
jeta
sieur,
lui té
plutôt
être a
qu'il r
qui ap

préférée à quantité d'autres qui auroient beaucoup mieux accommodé les affaires

Madame de Montespan, qui n'avoit souhaité d'être mariée que pour pouvoir prendre l'essor, ne fut pas plutôt à la Cour qu'elle fit de grands desseins sur le cœur ~~du~~ grand Alcandre. Mais comme il étoit pris en ce temps-là, & que Madame de la Valiere, personne d'une médiocre beauté, mais qui avoit mille autres bonnes qualités en récompense, le possédoit entièrement; elle fit bien des avances inutiles, & fut obligée de chercher parti ailleurs.

Comme elle méprisoit tout ce qui n'approchoit pas de la Couronne, elle jeta les yeux sur le cœur de Monsieur, Frere du grand Alcandre, qui lui témoigna de la bonne volonté, plutôt pour faire croire qu'il pouvoit être amoureux des Dames, que parce qu'il ressentit aucune chose pour elle qui approchât de l'amour. Monsieur

surprit par-là un grand nombre de personnes, qui ne le croyoient pas sensible pour le beau Sexe; mais le Chevalier de Lorraine, jaloux de ce nouvel attachement, fit revenir bientôt ce jeune Prince à ses premières inclinations; & comme il avoit son étoile, Madame de Montespan n'eut que des apparences, pendant qu'il eut toute la part dans ses bonnes grâces.

Madame de Montespan, qui ne s'étoit retranchée au cœur de Monsieur que pour n'avoir pu réussir sur celui du Roi, en fut encore plus dégoûtée quand elle vit qu'il le falloit partager avec le Chevalier de Lorraine, qui n'avoit rien de recommandable que la naissance : elle résolut de mépriser qui la méprisoit, & fit de grands reproches à Monsieur, qui s'en consola avec le Chevalier de Lorraine.

La beauté de Madame de Montespan étoit cependant le sujet des desirs de toute la Cour, & particulière-

men
vori
d'une
mine
pensé
grand
beau
fais
Dain
ne le
autre
sup
to le
tespan
belles
par e
noit p
trem
de fer
comm
que n
fit lan
nes fa
niere
faisoit

ment de Monsieur de Lauzun , favori du grand Alcandre , homme d'une taille peu avantageuse & d'une mine fort médiocre , mais qui récompensoit ces deux défauts par deux grandes qualités , c'est-à-dire , par beaucoup d'esprit , & par un je ne sais quoi qui faisoit que quand une Dame le connoissoit une fois , elle ne le quittoit pas volontiers pour un autre. D'ailleurs , la faveur où il étoit auprès du Roi le rendoit recommandable ; si bien que Madame de Montspan , qui avoit ouï parler de ses belles qualités , & qui vouloit savoir par expérience si on ne lui en donnoit point plus qu'il n'en avoit effectivement , ne dédaigna pas les offres de service qu'il lui fit. Cependant , comme il y avoit beaucoup de politique mêlée avec sa curiosité , elle le fit languir pendant cinq ou six semaines sans lui vouloir accorder la dernière faveur ; & pendant qu'elle le faisoit attendre , il arriva une affaire

à ce Favori qui le devoit perdre auprès de son Maître, s'il n'eût été plus heureux que sage.

Le grand Alcandre, tout élevé qu'il étoit par-dessus les autres hommes, n'étoit pas d'une autre humeur ni d'un autre tempérament que les hommes du commun. Quoiqu'il aimât passionnément Madame de la Valiere, il se sentoît épris quelquefois de la beauté de quelque Dame, & étoit bien aise de satisfaire son envie. Il étoit dans ces sentimens pour la Princesse de Monaco, dont Monsieur de Lauzun possédoit les bonnes grâces ; & comme Monsieur de Lauzun se croyoit capable, à cause de ses grandes qualités, que j'ai remarquées ci-devant, de conserver l'amitié de la Princesse de Monaco, & de se mettre bien dans le cœur de Madame de Montespan, il défendit à la Princesse de Monaco, qui lui avoit découvert la passion du grand Alcandre, d'y répondre aucunement,

& la
con
tion
C
la F
pens
voul
en m
gran
point
foud
zun à
de C
ayant
se tir
trois
meur
& en
dit a
point
en de
voyoi
voul
pour
tresse

& la menaça, s'il s'appercevoit du contraire, de la perdre de réputation dans le monde.

Ces menaces, au lieu de plaire à la Princesse de Monaco, lui firent penser à sortir de la tyrannie qu'il vouloit exercer sur elle; & prenant en même-temps des mesures avec le grand Alcandre, ce qu'elle n'avoit point fait auparavant, elle le fit résoudre d'envoyer Monsieur de Lauzun à la guerre, où il avoit une grande Charge. Ainsi le grand Alcandre ayant dit à Monsieur de Lauzun qu'il se tint prêt à partir dans deux ou trois jours, Monsieur de Lauzun demeura tout surpris à cette nouvelle, & en devinant la cause aussi-tôt, il dit au grand Alcandre qu'il n'iroit point à l'Armée à moins qu'il ne lui en donnât le commandement; qu'il voyoit bien cependant pourquoi il vouloit l'y envoyer, que c'étoit pour jouir paisiblement de sa Maîtresse pendant son absence; mais qu'il

ne feroit pas dit qu'on le trompât si grossièrement, sans qu'il fit voir du moins qu'il s'appercevoit qu'on le trompoit ; que cette action étoit d'un perfide, plutôt que d'un grand Prince, tel qu'il l'avoit toujours estimé ; mais qu'il étoit bien aise de le connaître, afin de ne s'y pas tromper dorénavant.

Quoique le grand Alcandre eût toujours accoutumé de parler en maître, & que personne n'eût osé jusques-là lui faire aucun reproche, il ne laissa pas d'écouter Monsieur de Lauzun jusqu'au bout. Mais voyant que sa folie continuoit toujours de plus en plus, il lui demanda froidement s'il extravaguoit, & s'il se souvenoit bien qu'il parloit à son maître, & à celui qui pouvoit l'abaisser en aussi peu de temps qu'il l'avoit élevé. Monsieur de Lauzun lui répondit qu'il le savoit tout aussi-bien que lui : qu'il savoit bien encore que c'étoit à lui seul à

qui il étoit redevable de sa fortune , n'ayant jamais fait sa cour à aucun Ministre , comme tous les autres Grands du Royaume : mais que tout cela ne l'empêchoit pas de lui dire ses vérités. Et continuant sur le même ton , il alloit dire encore quantité de choses ridicules & extravagantes , quand le grand Alcandre le prévint , lui disant qu'il ne lui donnoit que vingt-quatre heures pour se résoudre à partir , & que s'il ne lui obéissoit , il verroit ce qu'il auroit à faire.

L'ayant quitté après ce peu de paroles , Monsieur de Lauzun entra en un désespoir inconcevable ; & comme il attribuoit tout ce qui venoit d'arriver à l'intelligence que la Princesse de Monaco commençoit d'avoir avec lui , il s'en fut chez elle , & ne l'ayant point trouvée , il cassa un grand miroir , comme s'il eût été bien vengé par-là. La Princesse de Monaco s'en plaignit au grand Alcandre , qui lui répondit que c'étoit

un fou, dont elle alloit être assez vengée par son absence : qu'il en avoit souffert lui-même des choses surprenantes : mais qu'il lui pardonnoit tout cela, considérant bien qu'il devoit être au désespoir de perdre les bonnes grâces d'une Dame qui avoit autant de mérite qu'elle en avoit.

Au bout de vingt - quatre heures, il demanda à Monsieur de Lauzun à quoi il étoit résolu : à quoi ayant répondu que c'étoit à ne point partir s'il ne lui donnoit le commandement de l'Armée, le grand Alexandre se mit en colère contre lui, & le menaça tout de nouveau de le réduire en tel état qu'il auroit lieu de se repentir de l'avoir poussé à bout. Mais Monsieur de Lauzun n'en devenant pas plus sage pour toutes ces menaces, lui répondit que tout le mal qu'il lui pouvoit faire étoit de lui ôter la Charge de Général des Dragons qu'il lui avoit donnée, & que

comm
avoit
la tira
sur un
étoit a
grand
l'heure
étonné
sachan
& dev
avoit e
Mac
pris se
tardem
son in
coup e
qu'apr
çoit à
auroit
bonnes
Cepen
si long
car le
trouv
celle

comme il l'avoit bien prévu , il en avoit la démission dans sa poche. Il la tira en même temps , & la lui jetta sur une table auprès de laquelle il étoit assis ; ce qui fâcha tellement le grand Alcandre , qu'il l'envoya à l'heure même à la Bastille. On fut étonné de sa disgrâce , personne ne sachant encore ce qui étoit arrivé , & devinant encore moins jusqu'où avoit été la brutalité de ce favori.

Madame de Montespan ayant appris son malheur , fut ravie du retardement qu'elle avoit apporté à son intrigue , & ne se mit pas beaucoup en peine de le consoler, croyant qu'après sa folie , dont on commençoit à parler dans le monde , il ny auroit plus de retour pour lui aux bonnes grâces du grand Alcandre. Cependant sa disgrâce ne dura pas si long-temps qu'on s'étoit imaginé , car le grand Alcandre n'ayant pas trouvé dans la possession de la Princesse de Monaco alliez de charmes

pour le retenir, n'eut pas plutôt passé sa fantaisie qu'il pardonna à Monsieur de Lauzun, qui revint à la Cour avec plus de crédit que jamais, dont néanmoins chacun demeurera assez étonné, ne croyant pas que de l'humeur dont étoit le grand Alcandre, il dût jamais oublier le manque de respect qu'il avoit eu pour lui.

Le retour de Monsieur de Lauzun à la Cour ayant fait concevoir à tout le monde, qu'il falloit qu'il eût un grand ascendant sur l'esprit du grand Alcandre, chacun s'empressa de lui donner des marques de son attachement. Madame de Montespan entr'autres ne lui put refuser ses dernières faveurs. Cette nouvelle intrigue, qui devoit consoler Monsieur de Lauzun de l'infidélité de la Princesse de Monaco, n'empêcha pas qu'il ne songeât à s'en venger. Il en trouva l'occasion quelques jours après. Cette Dame étoit assise avec plusieurs autres sur un lit de gazon,

& ayant son ta-
garde
pour a-
vers e-
mande

La
Mona
cri ;
sible d
sieur
fant ,
comp
là , q
ter co
d'autr
qui a
putati
porer
sans y
fourni
Dame
de les
Mona
pour

& ayant la main sur l'herbe , il mit son talon dessus , comme par mégarde : puis ayant fait une pirouette pour appuyer davantage , il se tourna vers elle , faisant semblant de lui demander pardon.

La douleur que la Princesse de Monaco sentit , lui fit faire un grand cri ; mais y étant encore moins sensible qu'à un rire moqueur que Monsieur de Lauzun affectoit en s'excusant , elle lui dit mille injures , & fit comprendre à tous ceux qui étoient là , qu'on ne pouvoit tant s'emporter contre un homme sans en avoir d'autres raisons. Monsieur de Lauzun , qui avoit intérêt de conserver sa réputation parmi les Dames , laissa évaporer son ressentiment en reproches , sans y vouloir répondre que par des soumissions & des excuses ; & les Dames qui étoient là s'étant mêlées de les accommoder , la Princesse de Monaco fut obligée de s'appaîser , pour ne pas leur donner à connoître

clairement que son chagrin procédoit d'ailleurs.

La Princesse de Monaco ayant ainsi perdu son Amant, & n'ayant fait que tâter, s'il faut ainsi dire, du grand Alcandre, elle chercha à s'en consoler par la conquête de quelque autre. Mais comme son tempérament ne la rendoit pas cruelle, & que son appétit ne lui permettoit pas d'ailleurs de se contenter d'un seul, elle tenta tant de hazards qu'elle y succomba à la fin. Un Page beau & bien fait, mais qui couroit tout Paris, à la maniere des Pages, lui ayant plu, elle voulut voir si elle s'en trouveroit mieux que de quantité de gens de qualité, dont elle avoit essayé jusques-là. Mais celui-ci s'étant trouvé malade, il lui communiqua sa maladie, dont ne se faisant pas traiter assez promptement, peut-être pour ne pas savoir d'abord ce que c'étoit, peut-être aussi par la peine qu'elle avoit à se dé-

couvr
des, r
appré
l'imité

Les
naco
nature
fleur,
avoit
elle,
qui pe
& por
Cheva
donné
de la
d'être
Ainsi
ce qu
nes d
de ma
rien à
terent
esprit
cette
se sou

couvrir, elle mourut dans les remèdes, faisant voir par sa mort quelle appréhension doivent avoir celles qui l'imitent dans ses débauches.

Les parens de la Princesse de Monaco cachèrent avec grand soin la nature de sa maladie : mais Monsieur, Frere du grand Alcandre, qui avoit eu quelque commerce avec elle, quoique de peu de durée, & qui pour récompense de ses services, & pour ceux qu'elle avoit rendus au Chevalier de Lorraine, lui avoit donné la Charge de Sur-Intendante de la Maison de sa femme, eut peur d'être enveloppé dans son malheur. Ainsi il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût assemblé quatre personnes des plus habiles dans ce genre de maladie, pour savoir s'il n'y avoit rien à craindre pour lui. Ils l'assurèrent que non, ce qui remit son esprit entièrement, & lui fit oublier cette personne dont il avoit peur de se souvenir malgré lui.

Le grand Alcandre soupçonna l'intrigue de Madame de Montespan & de Monsieur de Lauzun , & comme l'amour entre de plusieurs manieres dans le cœur des hommes , la réflexion qu'il fit sur le bonheur de son favori , lui fit considérer de plus près qu'il n'avoit fait jusques-là , le mérite & la beauté de cette Dame. D'ailleurs , la possession de Madame de la Valiere commençoit à lui donner du dégoût , malheur inséparable des longues possessions. Comme Madame de Montespan avoit une attention toute particuliere sur la personne du grand Alcandre , elle s'aperçut bientôt à ses regards & à ses actions qu'il n'étoit pas insensible pour elle ; & comme elle savoit que pour fomentier des sentimens amoureux , la présence est la chose du monde la plus nécessaire , elle fit tout son possible pour s'établir à la Cour : ce qu'elle crut pouvoir faire si elle entroît une fois dans la confidence de

Mada
choit c
quelqu
qu'elle
du gra
Madar
dame
il se l
ces deu
que ap
bien q
avoit
Madar
l'unique
grand
quelqu
fut rav
Madar
charm
entroit
térêts
route
elle b
Alcan
lui fo

Madame de la Valiere, qui cherchoit de son côté à se décharger sur quelque bonne amie du déplaisir qu'elle avoit de la tiédeur des feux du grand Alcandre. Les avances que Madame de Montespan faisoit à Madame de la Valiere, lui ayant plu, il se lia une espece d'amitié entre ces deux Dames, ou du moins quelque apparence d'amitié; car je sais bien que Madame de Montespan qui avoit son but, n'avoit garde d'aimer Madame de la Valiere, elle qui étoit l'unique obstacle à ses desseins. Le grand Alcandre, qui se sentoît déjà quelque chose de tendre pour elle, fut ravi de la voir tous les jours avec Madame de la Valiere, qui en étoit charmée pareillement, parce qu'elle entroit adroitement dans tous ses intérêts, & avoit une complaisance toute particuliere pour elle. De fait, elle blâmoit non-seulement le grand Alcandre de son indifférence, mais lui fournissoit encore des moyens

pour le faire revenir, sachant bien que quand deux Amans commencent à se dégouter l'un de l'autre, il est comme impossible de les rapatrier.

Cependant le grand Alcandre, pour avoir le plaisir de voir Madame de Montespan, alloit plus souvent chez Madame de la Valiere qu'il n'avoit de coutume; & Madame de la Valiere se faisant l'application de ces nouvelles assiduités, en aimoit encore davantage Madame de Montespan, croyant que c'étoit par ses soins qu'elle jouissoit plus souvent de sa vue. Mais enfin comme elle avoit eu part dans les véritables affections de son cœur, elle s'aperçut bientôt qu'il y avoit du déguisement dans tout ce qu'il lui disoit; & la passion qu'elle avoit pour lui, lui tenant lieu d'esprit, dont elle n'étoit pas trop bien partagée de sa nature, elle conçut que Madame de Montespan la jouoit, & que le grand

Alcandre

Alcandre
le n'a
D'e
paré
si pre
qu'on
lui p
long-
gnit r
qui lu
foi po
étoit
Mont
choit
devoit
de tou
desire
n'aim
Cer
tre n'
garde
déliran
liere :
mais
pas o
To

Alcandre étoit mieux avec elle qu'elle n'avoit cru jusques-là.

D'abord que ce soupçon se fut emparé de son esprit, elle les observa de si près, qu'elle n'eut plus de doute qu'on la trompoit ; & sa passion ne lui permettant pas de garder plus long-temps le secret, elle s'en plaignit tendrement au grand Alcandre, qui lui dit qu'il étoit de trop bonne foi pour l'abuser davantage ; qu'il étoit vrai qu'il aimoit Madame de Montespan, mais que cela n'empêchoit pas qu'il ne l'aimât comme il devoit ; qu'elle se devoit contenter de tout ce qu'il faisoit pour elle, sans desirer rien davantage, parce qu'il n'aimoit pas à être contraint.

Cette réponse, qui étoit d'un maître plutôt que d'un amant, n'eut garde de satisfaire une maîtresse aussi délicate qu'étoit Madame de la Vallière : elle pleura, elle se plaignit, mais le grand Alcandre n'en étant pas plus attendri pour tout cela, il

lui dit pour une seconde fois , que si elle vouloit qu'il continuât de l'aimer , elle ne devoit rien exiger de lui au-delà de sa volonté : qu'il desiroit qu'elle vécût avec Madame de Montespan comme par le passé , & que si elle témoignoît la moindre chose de défobligeant à cette Dame , il l'obligeroit à prendre d'autres mesures.

La volonté du grand Alcandre servit de loi à Madame de la Valiere. Elle vécut avec Madame de Montespan dans une concorde qu'on ne devoit point vraisemblablement attendre d'une rivale , & elle surprit tout le monde par sa conduite , parce que tout le monde commençoit à être persuadé que le grand Alcandre se retiroit d'elle peu à peu , & se donnoit entièrement à Madame de Montespan.

Cependant , comme le grand Alcandre étoit un amant délicat , & qu'il ne pouvoit souffrir qu'un mari

par
ma
prés
ploie
com
lui o
rite
son c
voit
lui.

M

pris
cand
les d
rien a
de M
que q
ne lai
Mada
alors
même
au gra
il exila
s'en a
pays ,

partageât avec lui les faveurs de sa maîtresse, il résolut de l'éloigner sous prétexte de lui donner de grands emplois. Mais ce mari ayant l'esprit peu complaisant, il refusa tout ce qu'on lui offrit, se doutant bien que le mérite de sa femme contribuoit plus à son élévation, que tout ce qu'il pouvoit y avoir de recommandable en lui.

Madame de Montespan, qui avoit pris goût aux caresses du grand Alcandre, ne pouvant plus souffrir celles de son mari, ne lui voulut plus rien accorder; ce qui mit Monsieur de Montespan dans un tel désespoir, que quoiqu'il l'aimât tendrement, il ne laissa pas de lui donner un soufflet. Madame de Montespan qui se sentoit alors de l'appui, le maltraita extrêmement de paroles; & s'étant plaint au grand Alcandre de son procédé, il exila Monsieur de Montespan, qui s'en alla avec ses enfans dans son pays, proche les Pyrénées. Il prit là

le grand deuil , comme si véritablement il eût perdu sa femme ; & comme il y avoit beaucoup de dettes dans sa maison , le grand Alcandre lui envoya deux cents mille francs pour le consoler de la perte qu'il avoit faite.

Cependant , quelque temps après que Monsieur de Montespan fut parti , Madame sa femme devint grosse : & quoiqu'elle s'imaginât bien que tout le monde savoit ce qui se passoit entre le grand Alcandre & elle , cela n'empêcha pas qu'elle n'eût de la confusion qu'on la vit dans l'état où elle étoit. Cela fut cause qu'elle inventa une nouvelle mode , qui étoit fort avantageuse pour les femmes qui vouloient cacher leur grossesse , qui fut de s'habiller comme les hommes , à la réserve d'une jupe , sur laquelle , à l'endroit de la ceinture , on tiroit la chemise que l'on faisoit bouffer le plus qu'on pouvoit , & qui cachoit ainsi le ventre.

Ce
toute
en é
loit
doras
passa
comm
nes g
nimen
autan
pas f
qui p
dre c
voit
pour
pas p
rivale
s'éloi
plaint
il lui
avoit
eu so
elle ,
pleure
pleura

Cela n'empêcha pourtant pas que toute la Cour ne vît bien ce qui en étoit : mais comme il s'en falloit peu que les Courtisans n'adorassent ce Prince , leur encens passa jusqu'à sa maîtresse , chacun commençant à rechercher ses bonnes grâces. Comme elle avoit infiniment d'esprit , elle se fit des amis autant qu'elle put ; ce que n'avoit pas fait Madame de la Valiere , qui pour montrer au grand Alexandre qu'elle n'aimoit que lui , n'avoit jamais voulu rien demander pour personne. Ainsi on ne se fut pas plutôt apperçu du crédit de sa rivale , que chacun prit plaisir à s'éloigner d'elle. De quoi s'étant plainte au Maréchal de Grammont , il lui répondit , que pendant qu'elle avoit sujet de rire , elle devoit avoir eu soin de faire rire les autres avec elle , si pendant qu'elle avoit sujet de pleurer , elle vouloit que les autres pleurassent aussi.

Madame de la Valiere se voyant ainsi abandonnée de tout le monde, résolut de se jeter dans un Couvent; & ayant choisi celui des Carmelites, elle s'y retira, & prit l'habit quelque temps après, où elle vit, dit-on, en grande sainteté : ce que je n'ai pas de peine à croire, parce qu'ayant éprouvé, comme elle a fait, l'inconstance des choses du monde, elle voit bien qu'il n'y a qu'en Dieu seul qu'on doive mettre son espérance.

Sa retraite satisfit également le grand Alcandre, & Madame de Montepan : celle-ci, parce qu'elle appréhendoit toujours qu'elle ne rentrât dans les bonnes grâces du grand Alcandre, dont elle avoit possédé les plus tendres affections ; celui-là, parce que sa présence lui reprochoit toujours son inconstance. Cependant le temps des couches de cette Dame approchant, le grand Alcandre se retira à Paris où il n'alloit que rarement,

espé
plus
Sain
de d
L
chan
en q
conf
en c
Ant
fame
qui
avec
était
temp
qu'on
ne de
Clém
arriv
qui le
te, &
sageo
femm
ce qu
bande

espérant qu'elle y pourroit accoucher plus secrètement que s'il demeueroit à Saint-Germain , où il avoit coutume de demeurer.

Le terme venu , une femme-de-chambre de Madame de Montespan , en qui le grand Alcandre & elle se confioient particulièrement , monta en carrosse , & fut dans la rue Saint Antoine , chez le nommé Clément , fameux Accoucheur de femmes , à qui elle demanda s'il vouloit venir avec elle pour en accoucher une qui étoit en travail. Elle lui dit en même temps , que s'il vouloit venir , il falloit qu'on lui bandât les yeux , parce qu'on ne desiroit pas qu'il fût où il alloit. Clément , à qui de pareilles choses arrivoient souvent , voyant que celle qui le venoit querir avoit l'air honnête , & que cette aventure ne lui présageoit rien que de bon , dit à cette femme , qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'elle voudroit ; & s'étant laissé bander les yeux , il monta en carros-

se avec elle, d'où étant descendu après avoir fait plusieurs tours dans Paris, on le conduisit dans un appartement superbe, où on lui ôta son bandeau.

On ne lui donna pas cependant le temps de considérer le lieu, & devant que de lui laisser voir clair, une fille qui étoit dans la chambre, éteignit les bougies: après quoi le grand Alcandre, qui s'étoit caché sous le rideau du lit, lui dit de se rassurer & de ne rien craindre. Clément lui répondit qu'il ne craignoit rien, & s'étant approché, il tâta la malade, & voyant que l'enfant n'étoit pas encore prêt à venir, il demanda au grand Alcandre, qui étoit auprès de lui, si le lieu où ils étoient, étoit la Maison de Dieu, où il ne fût permis ni de boire ni de manger; que pour lui, il avoit grand'faim, & qu'on lui feroit plaisir de lui donner quelque chose.

Le grand Alcandre, sans attendre qu'une des deux femmes qui étoient

dans
vir, s'
à une
confir
étant
côté,
disant
& qu'
Après
deman
à boir
lui-mê
l'armo
versa
l'autre
premi
Alcan
aussi;
répon
la mal
tant p
envie
tement
santé.
Le g

près dans la chambre s'entremît de le servir, s'en fut en même temps lui-même à une armoire, où il prit un pot de confitures qu'il lui apporta; & lui étant aller chercher du pain d'un autre côté, il le lui donna de même, lui disant de n'épargner ni l'un ni l'autre, & qu'il y en avoit encore au logis. Après que Clément eut mangé, il demanda si on ne lui donneroit point à boire. Le grand Alcandre fut querir lui-même une bouteille de vin dans l'armoire avec un verre, & lui en versa deux ou trois coups l'un après l'autre. Comme Clément eut bu le premier coup, il demanda au grand Alcandre s'il ne boiroit pas bien aussi; & le grand Alcandre lui ayant répondu que non, il lui dit que la malade n'en accoucheroit pourtant pas si bien, & que s'il avoit envie qu'elle fût délivrée promptement, il falloit qu'il bût à sa santé.

Le grand Alcandre ne jugea pas à

propos de repliquer à ce discours; & ayant pris dans ce temps-là une douleur à Madame de Montespan, celle-ci rompit la conversation. Cependant elle tenoit les mains du grand Alcandre, qui l'exhortoit à prendre courage, & il demandoit à chaque moment à Clément si l'affaire ne seroit pas bien tôt faite. Le travail fut assez rude, quoiqu'il ne fût pas bien long, & Madame de Montespan étant accouchée d'un garçon, le grand Alcandre en témoigna beaucoup de joie. Mais il ne voulut pas qu'on le dît si tôt à Madame de Montespan, de peur que cela ne fût nuisible à sa santé.

Clément ayant fait tout ce qui étoit de son métier, le grand Alcandre lui versa lui-même à boire, après quoi il se remit sous le rideau du lit, parce qu'il falloit allumer de la bougie, afin que Clément vît si tout alloit bien avant que de s'en aller. Clément ayant assuré que l'accouchée n'avoit rien à craindre, celle qui l'étoit allée querir elle

rs; & lui donna une bourse où il y avoit
e dou cent louis d'or. Elle lui rebanda les
celle eux après cela, puis l'ayant fait re-
ndant monter en carrosse, on le remena
Alcan chez lui avec les mêmes cérémonies;
courage veux dire qu'on lui banda les
monen eux, comme on avoit fait en l'a-
e bien tenant.

rude. Cependant M. de Lauzun tâchoit
g, & se consoler dans les bras d'une au-
accou re; & tout glorieux de ce que le
candre grand Alcandre n'avoit que son reste,
. Mais n'envioit aucunement son bon-
fiôt eur, soit qu'il n'eût jamais eu de
eur qu'énorme passion pour Madame de
Montespan, soit qu'il eût reconnu en
ui étoit le des défauts cachés que son mari
dre lui oublioit être fort grands; mais sur
s qu'on ne l'en croyoit pas, parce
, parce qu'il avoit intérêt à
ie, afin de dégoûter. Quoi qu'il en soit,
it bien Lauzun n'étant plus son amant, vé-
t ayant avec elle en bon ami, du moins
rien son toutes les apparences. Mais
qu'en pour elle, elle ne le pouvoit souffrir,

parce que lui ayant donné de si grandes prises , elle avoit peur qu'il ne la perdît auprès du grand Alcandre , où il n'avoit pas moins de pouvoir qu'elle.

Comme on n'aime jamais guere ceux qu'on appréhende , elle eut bien voulu en être défaite ; mais elle n'osoit encore l'entreprendre , de peur de n'être pas assez puissante pour en venir à bout. Comme elle étoit dans ces sentimens , la charge de Dame d'honneur de la femme du grand Alcandre vint à vaquer par la mort de la Duchesse de Montauzier ; & les Duchesses de Richelieu & de Crequi y prétendant toutes deux , chacune employa ses amis pour l'avoir. Madame de Montespan se déclara pour la Duchesse de Richelieu , & M. de Lauzun pour la Duchesse de Crequi , ce qui commença à jeter ouvertement de la division entr'eux. Car Monsieur de Lauzun vouloit à toute force que

Madame

Madame
parle
Rich
ne po
ment
trouv
après
cette
prend
Crequi
à déci
ou en
ce Pri
l'un ni
sans c
qu'ils
que le
de se
au con
& à l'a
n'avoit
ils s'en
qu'au
zun co
si défa
Tom

Madame de Montespan se désistât de parler en faveur de la Duchesse de Richelieu ; & Madame de Montespan ne pouvant pas s'en désister honnêtement après avoir fait les premiers pas, trouva étrange que M. de Lauzun, après avoir su qu'elle avoit entrepris cette affaire, fût venu à la traverse prendre les intérêts de la Duchesse de Crequi. C'étoit au grand Alcandre à décider, ou en faveur de son Favori, ou en faveur de sa Maîtresse : mais ce Prince ne voulant mécontenter ni l'un ni l'autre, demeura long-temps sans donner cette charge, espérant qu'ils s'accorderoient ensemble, & que leur réunion lui donneroit lieu de se déterminer. Mais sa longueur au contraire leur faisant croire à l'un & à l'autre que le grand Alcandre n'avoit point d'égard à leurs prières, ils s'en voulurent encore plus de mal qu'auparavant, & même M. de Lauzun commença à tenir des discours si défavantageux de Madame de

Montespan, qu'elle ne les put apprendre sans desirer d'en tirer vengeance.

Madame de Montespan s'en plaignit au grand Alcandre, qui en fit une sévère réprimande à M. de Lauzun. Mais celui-ci d'autant plus animé contre elle, qu'il voyoit que son crédit l'emportoit par dessus le sien, (car le grand Alcandre venoit de donner la charge de la Duchesse de Montauzier à la Duchesse de Richelieu) ne laissa pas de se déchaîner contre elle, & en fit des médifances en plusieurs rencontres. Le grand Alcandre l'ayant su par un autre que par Madame de Montespan, en reprit encore aigrement M. de Lauzun, qui, voyant que le grand Alcandre n'entendoit point raillerie là-dessus, lui promit d'être sage à l'avenir; & pour lui faire voir que son dessein étoit de bien vivre dorénavant avec Madame de Montespan, il le pria de les remettre bien ensemble, ce que le grand Alcandre lui promit.

En effet , ayant disposé l'esprit de Madame de Montespan à lui pardonner , il les fit embrasser le lendemain en sa présence, obligeant Monsieur de Lauzun de lui demander pardon, & de lui promettre qu'il n'y retourneroit plus.

Cet accommodement fait , Monsieur de Lauzun fut plus puissant que jamais sur l'esprit du grand Alcandre ; & comme ce Favori avoit une ambition démesurée que rien ne pouvoit remplir, il se laissa aller à la pensée d'épouser Mademoiselle de Montpensier , cousine germaine du grand Alcandre , dans laquelle il y avoit déjà long-temps que sa sœur , confidente de la Princesse , l'entretenoit. Cette Princesse étoit déjà dans un âge assez avancé : mais comme elle étoit extraordinairement riche , & que Monsieur de Lauzun estimoit plus cette qualité , & le Sang dont elle sortoit, que tous les agrémens du corps &

de l'esprit, il pria sa sœur de lui continuer ses soins ; & dans la vue de parvenir à un si grand mariage, il fit mille avances à Madame de Montefpan, ne doutant pas qu'il n'eût grand besoin de son crédit en cette rencontre.

Car, quoique celui qu'il avoit sur l'esprit de son Amant lui fit présumer beaucoup de choses en sa faveur, comme ce qu'il entreprenoit néanmoins étoit de grande conséquence, il avoit peur qu'il n'y donnât pas les mains si facilement. Ainsi il songea le gagner par quelque endroit où il eût intérêt lui-même, ce qu'il fit de cette manière. Il dépêcha un Gentilhomme en qui il avoit beaucoup de confiance, vers le Duc de Lorraine qui étoit dépouillé de ses Etats, pour lui offrir cinq cents mille livres de rente en fonds de terre pour lui & pour ses héritiers, s'il vouloit lui céder ses droits. Le Duc de Lorraine, qui ne voyoit pas grande apparence

pouvoir jamais rentrer dans son bien ,
goûta cette proposition , d'autant plus
que c'étoit un homme à tout faire
pour de l'argent , ce qui l'avoit mis en
l'état où il étoit. Ainsi M. de Lauzun
se voyant en état de réussir , en témoi-
gna quelque chose au grand Alcan-
dre , à qui il insinua qu'il lui seroit
beaucoup avantageux que le Duc de
Lorraine cédât ses prétentions à quel-
qu'un qui lui rendît foi & hommage
de la Duché de Lorraine.

Le grand Alcandre ayant approu-
vé la chose , Monsieur de Lauzun lui
découvrit que dans la pensée qu'il
avoit eue de lui rendre ce service ,
il avoit écouté quelques propositions
de mariage qui lui avoient été faites
de la part de Mademoiselle de Mont-
pensier , par l'entremise de sa sœur :
qu'il lui demandoit pardon s'il ne l'en
avoit pas averti plutôt ; mais qu'il
& qu'il avoit cru ne le pouvoir faire qu'il
n'eût tâché auparavant de mettre les
choses en état de réussir ; que c'étoit

à lui à approuver ce mariage , qui , tout extraordinaire qu'il paroïssoit , n'étoit pas néanmoins sans exemple ; que ce ne seroit pas là la première fois que des mortels se seroient alliés au sang des Dieux , & que l'Histoire lui apprenoit que beaucoup de personnes , qui n'étoient pas de meilleure Maison que lui , étoient arrivées à cet honneur.

Le grand Alcandre fut surpris de cette proposition , qui lui parut bien hardie pour un homme de la volée de Monsieur de Lauzun. Cependant faisant réflexion que ce n'étoit pas là la première fois qu'une Princesse du Sang Royal auroit épousé un simple Gentilhomme , & sur les avantages qu'il pouvoit retirer lui-même de cette alliance , il s'accoutuma bientôt à en entendre parler. Madame de Montespan , que Monsieur de Lauzun avoit engagée dans ses intérêts , trouvant le grand Alcandre déjà bien ébranlé , fut lui représenter si adroitement

tement qu'il n'y avoit point de différence en France, entre les Gentilshommes quand ils étoient une fois Ducs & Pairs (ce qu'il lui étoit aisé de faire en faveur de Monsieur de Lauzun) & les Princes étrangers, à l'un desquels il avoit donné il n'y avoit pas long-temps une sœur de Mademoiselle de Montpensier, qu'elle acheva de le résoudre.

Quand le grand Alcandre eut ainsi donné son consentement à Madame de Montespan, il prit des mesures avec elle & avec Monsieur de Lauzun, afin de se disculper dans le monde du consentement qu'il donnoit à ce mariage. Cependant il ne crut rien de plus propre à cela que de paroître y avoir été forcé. Pour cet effet il voulut deux choses ; l'une, que Mademoiselle de Montpensier vînt elle-même le prier de lui donner Monsieur de Lauzun en mariage ; l'autre, que les plus considérables d'entre les parens de Monsieur de Lauzun vins-

sent en corps lui demander la permission que leur parent épousât cette Princesse. On vit donc arriver ces Ambassadeurs & cette Ambassadrice tout en même temps, & ceux-là ayant eu audience les premiers, ils dirent au grand Alcandre : Que quoique la grâce qu'ils avoient à lui demander en faveur de leur parent, semblât être au dessus de leur mérite, & même au dessus de leurs espérances, ils le prioient néanmoins de considérer que ce seroit le moyen de porter la Noblesse aux plus grandes choses, chacun espérant dorénavant de pouvoir parvenir à un si grand honneur pour récompense de ses services.

Ils représentèrent encore au grand Alcandre ce que j'ai touché ci-devant, savoir, qu'il y avoit beaucoup d'autres Gentilshommes à qui l'on avoit accordé la même grâce : tellement que le grand Alcandre paroissant se laisser aller à leurs prières, il leur répondit, qu'il vouloit bien à leur

conf
pren
que l
fer
mais
d'elle
tiers
voit
O
cette
rer q
que
hom
Alca
Mon
Alca
mais
seuler
appar
prière
dema
La
bruit
Roya
plus l

considération, comme étant de la première Noblesse de son Royaume, que leur parent eût l'honneur d'épouser Mademoiselle de Montpensier; mais qu'il vouloit cependant favoir d'elle-même si elle se portoit volontiers à cette alliance, ce qu'il ne savoit pas encore tout-à-fait.

On fit donc entrer en même temps cette Princesse, qui, sans considérer que ce n'étoit guere la coutume que les femmes demandassent les hommes en mariage, pria le grand Alcandre de lui permettre d'épouser Monsieur de Lauzun. A quoi le grand Alcandre s'étant opposé d'abord, mais d'une manière à lui faire voir seulement qu'il vouloit sauver les apparences, la Princesse réitéra ses prières, & obtint enfin ce qu'elle demandoit.

La nouvelle de ce mariage fit grand bruit, non-seulement dans tout le Royaume, mais encore beaucoup plus loin, chacun ne se pouvant las-

ser d'admirer les effets de la fortune qui favorisoit tellement un homme qui en paroïsoit si indigne , qu'ôté ses vertus cachées , il y en avoit cent mille dans le Royaume qui valoient beaucoup mieux que lui.

Cependant , quoiqu'il eût beaucoup d'esprit , il fit une grande faute en cette rencontre ; car , au lieu d'épouser Mademoiselle de Montpensier au même temps , il s'amusa à faire de grands préparatifs pour ses noces , & cela les retardant de quelques jours , le Prince de Condé & son fils furent se jeter aux pieds du grand Alcandre , pour le prier de ne pas permettre qu'une chose si honteuse à toute la Maison Royale s'achevât. Le grand Alcandre fut fort ébranlé à ces remontrances ; & comme il ne savoit , pour ainsi dire , à quoi se résoudre , étant combattu d'un côté par leurs raisons , & de l'autre par la parole qu'il avoit donnée aux parens de Monsieur de Lauzun , Mon-

sieur
les
se re
de fo
ouve
zun
affair
fois
prit
l'esp
voul
Le
dant
de L
lui a
me c
il le
dit la
flexi
loit
autre
ques
lui d
avoi
bonn

sieur joignit ses remontrances à celles de ces Princes, & l'obligea à se rétracter. Madame de Montefpan de son côté, quoiqu'elle parût agir ouvertement pour Monsieur de Lauzun, tâchoit en secret de rompre son affaire, craignant que s'il étoit une fois allié à la Maison Royale, il ne prît encore bien plus d'ascendant sur l'esprit du grand Alcandre, qu'elle vouloit régenter toute seule.

Le grand Alcandre avoit cependant tant de foiblesse pour Monsieur de Lauzun, qu'il ne savoit comment lui annoncer sa volonté. Mais comme c'étoit une nécessité de le faire, il le fit entrer dans son cabinet & lui dit là, qu'après avoir bien fait réflexion sur son mariage, il ne vouloit pas qu'il s'achevât : qu'en toute autre chose il lui donneroit des marques de son affection, mais qu'il ne lui devoit plus parler de celle-là, s'il avoit dessein de se maintenir dans ses bonnes graces.

Monsieur de Lauzun reconnoissant à ce langage que quelqu'un l'avoit desservi auprès de lui, ne crut pas devoir s'efforcer de le fléchir, s'imaginant bien que cela seroit inutile; mais s'en allant en même temps chez Madame de Montespan qu'il soupçonnoit, il lui dit tout ce que la rage & la passion peuvent faire dire d'emporté & d'extravagant. Il lui dit qu'il avoit eu tort de se confier en une femme de sa sorte, puisqu'il devoit savoir que celles qui lui ressembloient ayant fait banqueroute à leur honneur, la pouvoient bien faire à leurs amans: qu'il alloit employer tout le crédit qu'il avoit sur l'esprit du grand Alcandre pour le faire revenir d'un amour qui le perdoit de réputation dans le monde, & dont il ne connoissoit pas l'indignité.

Il lui dit encore plusieurs choses de la même force, après quoi il s'en fut chez Mademoiselle de Montpensier, à qui il annonça la volonté du

grand
s'atte
quoi
qu'ell
appri
évanc
de la
de la
Lauzu
contro
qu'il r
rer air
qui le
& l'a
nemis
dant q
parce
entraîn
lui, il
aux or
maria
la choi
bien, p
ti, &
roit pa
leur co

Tant grand Alcandre. Cette Princesse qui
 voit s'attendoit à des douceurs , après
 pas quoi il y avoit nombre d'années
 ma- qu'elle soupiroit, n'eut pas plutôt
 ile ; appris cette nouvelle qu'elle tomba
 chez évanouie ; de sorte que toute l'eau
 oup- de la Seine n'auroit pas été capable
 rage de la faire revenir, si Monsieur de
 em- Lauzun n'eût approché son visage
 qu'il contre le sien pour lui dire à l'oreille,
 une qu'il n'étoit pas temps de se désespé-
 voit rer ainsi, mais de prendre des mesures
 nient qui les pussent mettre à couvert l'un
 non- & l'autre de la haine de leurs en-
 eurs nemis : que cela ne consistoit cepen-
 t le dant que dans une extrême diligence,
 and parce que la perte d'un seul moment
 d'un entraînoit une étrange suite : que pour
 tion lui, il étoit d'avis que sans s'arrêter
 con- aux ordres du grand Alcandre, ils se
 mariaient secrètement ; que quand
 oses la chose seroit faite il y consentiroit
 s'en bien, puisqu'il y avoit déjà consen-
 en- ti, & qu'en tout cas cela n'empê-
 du roit pas toujours leur intelligence &
 leur commerce.

La Princesse revint de sa pâmoison à un discours si éloquent & si agréable, & s'étant enfermés tous deux dans un cabinet, ils y appelèrent la Comtesse de Nogent en tiers, qui leur confirma qu'ils ne pouvoient prendre une résolution plus avantageuse au bien de leurs affaires & à leur contentement. On dit même qu'elle fut d'avis qu'ils devoient conclure leur mariage d'avance, & que comme ils déferoient beaucoup à ses avis, la chose fut exécutée sur le champ. Après cela on convint dans ce conseil d'amour que la Princesse iroit trouver le grand Alcandre pour essayer si elle ne pourroit point lui faire changer de sentiment; & en effet, elle monta en carrosse même temps pour y aller.

Le grand Alcandre étant averti qu'elle demandoit à lui parler en particulier, se douta bien de ce que c'étoit, & quoiqu'il ne fût pas résolu de lui accorder sa demande & app

ifon comme il ne pouvoit honnêtement se
réa- dispenser de lui donner audience , il
leux la fit entrer dans son Cabinet après
nt la en avoir fait sortir tous ceux qui y
qui étoient avec lui. La Princesse se jetta
oient là à ses pieds , & se cachant le visage
anta- de son mouchoir , moins cependant
& à pour essuyer ses larmes que pour ca-
même cher sa confusion , elle lui dit qu'elle
con- faisoit là un personnage qui la de-
e , & voit combler de honte , si lui-même
coup ne lui avoit donné de la hardiesse ,
ée sur en approuvant comme il avoit fait
nvint les desseins de Monsieur de Lauzun ;
Prin- que c'étoit sur cela qu'elle avoit pris
ndre des engagements qu'il lui étoit bien
point difficile de rompre ; que quoiqu'il ne
t ; & fût pas trop bienfaisant à une personne
sse en de son sexe de parler de la sorte , le
mérite de Monsieur de Lauzun , à
avert qui il n'avoit pu refuser lui-même ses
en par affections , pouvoit bien lui servir
que d'excuse ; qu'enfin quiconque consi-
fût par déreroit que ses feux étoient légitimes
mande & approuvés par son Roi , n'y trou-

veroit peut-être pas tant à redire que l'on pourroit bien s'imaginer.

Le grand Alcandre , qui lui avoit commandé plusieurs fois de se lever sans qu'elle eût voulu lui obéir , lui dit voyant qu'elle avoit cessé de parler , que si elle ne se mettoit dans une autre posture il n'avoit rien à lui répondre. La Princesse se leva l'entendant parler de la sorte , & attendant avec une crainte inconcevable l'arrêt de sa mort ou de sa vie. Mais le grand Alcandre ne la laissa pas long-temps dans l'incertitude ; il lui dit : Que s'il avoit eu la foiblesse de consentir à son mariage , il en étoit assez puni par les remors qu'il en avoit ; que c'étoit une chose dont il se repentiroit toute sa vie ; & qu'il ne concevoit pas comment elle qui avoit toujours fait paroître un courage au-dessus de son sexe , pouvoit se résoudre à une action qui la devoit combler d'infamie.

Mademoiselle de Montpensier ayant

eu c
elle
gran
Mon
avec
qu'el
semb
pable
achev
les cé
trouv
dans
attenc
quelq
vulgu
Cep
créten
fut av
Prince
ennem
avoit
qui se
grand
grande
& Mac

e que
 avoit
 lever
 lui
 é de
 dans
 en à
 leva
 , &
 once-
 a vie.
 laissa
 e; il
 blesse
 étoit
 il en
 ont il
 qu'il
 e qui
 cou-
 uvoit
 devoit
 ayant

en cette réponse s'en retourna chez
 elle la rage dans le cœur contre le
 grand Alcandre; & y ayant trouvé
 Monsieur de Lauzun, qui attendoit
 avec impatience des nouvelles de ce
 qu'elle auroit fait, ils convinrent en-
 semble que, puisque rien n'étoit ca-
 pable de le fléchir, ils devoient, pour
 achever leur mariage, y faire mettre
 les cérémonies. Un Prêtre fut bientôt
 trouvé pour cela; & ayant été épousés
 dans le Cabinet de la Princesse, ils
 attendirent du temps & de la fortune
 quelque occasion favorable pour di-
 vulguer leur mariage.

Cependant il ne put être fait si se-
 crètement que le grand Alcandre n'en
 fût averti par un Domestique de la
 Princesse, que Monsieur de Louvois,
 ennemi juré de Monsieur de Lauzun,
 avoit gagné pour l'avertir de tout ce
 qui se passeroit dans sa maison. Le
 grand Alcandre en témoigna une
 grande colere. Monsieur de Louvois
 & Madame de Montespan, qui étoient

d'intelligence ensemble pour l'abaissement de Monsieur de Lauzun, tâcherent encore de l'animer davantage; car il faut savoir que Monsieur de Lauzun avoit maltraité Monsieur de Louvois en plusieurs rencontres, & que ce Ministre, qui commençoit déjà à entrer en grande faveur, cherchoit à s'en venger par toutes sortes de moyens.

Ils conseillèrent néanmoins au grand Alcandre de dissimuler son ressentiment, soit qu'ils crussent ne pouvoir encore procurer la perte de Monsieur de Lauzun, ou qu'ils appréhendassent de choquer la Princesse, qui ne pardonnoit pas volontiers quand on lui avoit donné une fois sujet de vouloir du mal. Le Roi continua donc d'en user en apparence avec lui comme il faisoit auparavant; mais il donna ordre à Monsieur de Louvois de le faire observer de si près, qu'il pût lui rendre compte de sa conduite.

Monsieur de Lauzun cependant ,
 prenant des airs de grandeur avec sa
 nouvelle épouse , auxquels il n'avoit
 déjà que trop de disposition naturel-
 lement , s'en faisoit accroire tous les
 jours des plus en plus , si bien qu'il
 avoit presque toute la Cour pour en-
 chérie. Il soutenoit cependant tout
 cela avec une hauteur extraordinaire ;
 mais il lui survint bientôt une oc-
 casion qui fut cause de sa disgrâce ,
 que l'on méditoit il y avoit déjà long-
 temps.

Le Comte de Guiche , fils aîné du
 Maréchal de Grammont , étoit Co-
 lonel du Régiment des Gardes du
 grand Alcandre , en survivance de
 son pere , & le grand Alcandre l'ayant
 exilé pour des desseins approchans
 de ceux de Monsieur de Lauzun ,
 c'est-à-dire , pour avoir osé aimer la
 femme de Monsieur ; enfin à la con-
 sideration du Maréchal , pour qui le
 grand Alcandre avoit beaucoup d'ami-
 tié , il permit à son fils de revenir , à

condition néanmoins qu'il se défai-
roit de sa charge. Or la charge du
Comte de Guiche étant sans contre-
dit la plus belle & la plus considéra-
ble de toute la Cour, ceux qui avoient
du crédit auprès du grand Alcandre,
y prétendoient, Monsieur de Lauzun
entr'autres, que le grand Alcandre
avoit fait il n'y avoit pas long-tems
Capitaine de ses Gardes. Cependant
il n'osoit la lui demander, soit qu'il
se fût apperçu qu'il commençoit à
n'être plus si bien dans son esprit qu'il
avoit été autrefois, ou qu'il ne vou-
lût pas à toute heure & à tous mo-
mens l'importuner pour de nouvelles
graces.

Il avoit fait la paix en apparence
avec Madame de Montespan, qui
pour le faire donner plus adroite-
ment dans le panneau, avoit fait
semblant de lui pardonner. Monsieur
de Lauzun croyant donc qu'elle ne
lui refuseroit pas son entremise, lui
pria de vouloir le servir en cette ren-

cont
Alca
re. M
mit ;
ver l
que
rien
prom
du C
avoit
pas c
ne co
détou
comb
comb
quoi
qu'il
en de
moin
si elle
les bo
toien
recon
franc
Q

défai- contre, mais de ne pas dire au grand
 ge du Alcandre qu'il lui eût fait cette prie-
 contre- re. Madame de Montespan le lui pro-
 idéra- mit ; mais allant en même temps trou-
 voient ver le grand Alcandre , elle lui dit
 ndre , que Monsieur de Lauzun n'étoit plus
 Lauzun rien que mystere : qu'il lui avoit fait
 andre promettre de lui demander la charge
 g-tems du Comte de Guiche , mais qu'il
 endant avoit exigé en même temps de ne lui
 t qu'il pas dire qu'il l'en avoit priée : qu'elle
 soit à ne concevoit pas pourquoi tous ces
 it qu'il détours avec un Prince qui l'avoit
 e vou- comblé de tant de graces , & qui l'en
 us mo- combloit encore tous les jours : que
 uvelles quoiqu'il n'y eût pas lieu de croire
 qu'il pût avoir de méchans desseins
 arence en demandant cette charge , néan-
 n, qu' moins elle ne la lui accorderoit pas
 droite si elle étoit à sa place , puisque toutes
 bit fait les bontés qu'il avoit pour lui , méri-
 onfieur toient bien du moins que pour toute
 elle ne reconnoissance il fit paroître plus de
 ise , la franchise.

te ren Quoque le procédé de Monsieur

de Lauzun ne fût rien dans le fond, comme Madame de Montespan néanmoins y donnoit les couleurs les plus noires qu'il lui étoit possible, le grand Alcandre y fit réflexion; & témoignant à Madame de Montespan qu'il ne pouvoit comprendre le dessein que Monsieur de Lauzun pouvoit avoir, elle lui conseilla de lui en parler lui-même, pour voir s'il useroit toujours des mêmes détours. Le grand Alcandre approuva ce conseil; & s'étant enfermé avec Monsieur de Lauzun dans son cabinet, après lui avoir parlé de choses & d'autres, il l'entretint de tous ceux qui aspireroient à la charge du Comte de Guiche, lui disant que son dessein n'étoit pas d'en gratifier aucun, parce qu'ils ne lui sembloient pas avoir assez d'expérience pour remplir une si grande charge.

Monsieur de Lauzun ravi de voir le grand Alcandre dans ces sentimens, tâcha de l'y confirmer, ajoutant à

ce qu'il avoit dit de ces personnes-
là , quelques choses à leur défavan-
tage. Mais comme il ne venoit point
à ce que le grand Alcandre desiroit
de lui , c'est-à-dire , à lui demander si
elle ne l'accommoderoit pas , & s'il
n'avoit pas envie de l'avoir lui - mê-
me , Monsieur de Lauzun lui répon-
dit , qu'après avoir reçu tant de gra-
ces de Sa Majesté , il n'avoit garde
d'en prétendre de nouvelles ; qu'ainsi
il osoit lui assurer qu'il n'en avoit pas
eu seulement la pensée , se rendant
assez de justice pour savoir qu'il y en
avoit mille autres qui en étoient plus
dignes que lui. Cette modestie vous
sied bien , répondit un peu froide-
ment le grand Alcandre ; à quoi il
ajouta , que cependant Madame de
Montespan lui avoit parlé pour lui ,
ce qu'il ne croyoit pas qu'elle eût fait
s'il ne l'en avoit priée : qu'il ne con-
cevoit pas pourquoi il faisoit mystere
d'une chose à laquelle il pouvoit pré-
tendre préféablement à tant d'au-

tres, & qu'il vouloit qu'il lui en dît la vérité. Monsieur de Lauzun se voyant pressé de cette sorte par le grand Alcandre, lui jura tout de nouveau qu'il n'y avoit jamais pensé : sur quoi le grand Alcandre prenant tout d'un coup un air à le faire trembler, il lui dit qu'il s'étonnoit extrêmement de la hardiesse qu'il avoit de lui mentir avec tant d'impudence ; qu'il n'avoit que faire de déguiser davantage, que Madame de Montespan lui avoit tout dit, & qu'il pouvoit s'assurer qu'il n'auroit jamais aucune confiance en tout ce qu'il lui pourroit dire. En même temps il se leva, & l'ayant congédié sans vouloir entendre ses excuses, Monsieur de Lauzun s'en alla plein de désespoir & de rage.

Il rencontra au sortir du Cabinet du grand Alcandre, le Duc de Crequi, qui le voyant tout changé, lui demanda ce qu'il avoit ; il lui répondit qu'il étoit un malheureux, qu'il avoit la corde au cou, & que celui qui voudroit

voudroit l'étrangler seroit le meilleur de ses amis. Il s'en fut de-là chez Madame de Montespan , où il n'y eut forte d'injures qu'il ne lui dît , & même de si grossieres , qu'on n'eût jamais cru que c'eût été un homme de qualité qui les eût pu avoir à la bouche. Madame de Montespan lui dit que si ce n'étoit qu'elle espéroit que le grand Alcandre lui en feroit justice , elle le dévisageroit à l'heure même , mais qu'elle vouloit bien s'en remettre à lui.

Après qu'il lui eut encore dit tout ce que le désespoir & la rage peuvent inspirer de plus sale & de plus vilain , il s'en fut chez Mademoiselle de Montpensier , qu'il ne put caresser comme il avoit accoutumé , tant l'abattement de l'esprit avoit contribué à celui du corps. Cependant, comme lui de la Princesse n'y trouvoit pas son compte , elle voulut savoir d'où cela provenoit , lui jurant que la chose seroit bien difficile, si elle ne tâchoit

d'y apporter remede. Monsieur de Lauzun se croyant obligé de lui dire ce que c'étoit, lui fit part de la conversation qu'il avoit eue avec le grand Alcandre, & de la visite qu'il avoit rendue ensuite à Madame de Montefpan, ne lui cachant rien de tout ce qu'il lui avoit dit de défobligeant.

La Princesse, à qui l'âge avoit donné plus d'expérience qu'à lui, qui naturellement avoit beaucoup d'esprit, mais fort peu de jugement, le blâma de ce qu'il avoit fait, lui disant que toutes vérités n'étoient pas toujours bonnes à dire. Elle appréhenda le ressentiment du grand Alcandre; & dans la crainte qu'elle avoit que cette conjoncture ne fût nuisible à ses plaisirs, elle fit ce qu'elle put pour en prendre toujours par provision, de peur qu'il ne fût pas permis d'en prendre toutes fois & quantes qu'elle en auroit la volonté.

En effet, le grand Alcandre ayant su que Monsieur de Lauzun, nonob-

tant ses ordres réitérés tant de fois ,
 s'étoit encore déchaîné contre Ma-
 dame de Montespan , résolut de le
 faire arrêter. Les remontrances de
 Monsieur de Louvois , qui ne cessoit
 de lui représenter qu'il ne pourroit
 ramener autrement cet esprit à la rai-
 son , y servirent beaucoup. Enfin ,
 après avoir vaincu tous les retours
 qu'il avoit encore pour cet indigne
 favori , l'ordre en fut donné au Che-
 valier de Fourbin , Major des Gar-
 des du Corps , qui se transporta à
 l'heure même chez Monsieur de Lau-
 zun , où ayant appris qu'il étoit allé
 à Paris , il laissa un Garde en senti-
 nelle à la porte , avec ordre de le
 venir avertir dès le moment qu'il
 seroit revenu. Monsieur de Lauzun
 arriva une heure après , & le Garde
 en étant venu avertir le Chevalier
 de Fourbin , il posa des Gardes au-
 tour de la maison , puis entra dedans
 & le trouva auprès du feu , qui ne son-
 geoit guere à son malheur ; car

d'aussi loin qu'il le vit venir, il s'enquit de lui ce qui l'amenoit, & s'il ne venoit point de la part du grand Alcandre pour lui dire de le venir trouver. Le Chevalier de Fourbier répondit que non, mais qu'il lui en voyoit demander son épée : qu'il étoit fâché d'être chargé d'une telle commission ; mais que comme il étoit obligé de faire ce que son Maître lui commandoit, il n'avoit pu s'en dispenser.

Il est aisé de juger de la surprise de Monsieur de Lauzun à un compliment si peu attendu ; car, quoiqu'il eût donné lieu au grand Alcandre d'insulter encore plus rigoureusement avec lui, comme on ne se rend jamais justice, & que d'ailleurs on se flatte toujours, il croyoit que l'amitié qu'il lui avoit toujours témoignée, prévaleroit par dessus son ressentiment. Il demanda au Chevalier de Fourbier, s'il n'y avoit pas moyen qu'il lui parlât ; mais lui ayant dit que non,

il s'en étoit défendu, il s'abandonna au
& s'abandonna au désespoir. On le garda à vue pen-
sant toute la nuit, comme on eût pu
faire à l'homme du monde le plus
criminel; & le Chevalier de Four-
lui en l'ayant remis le lendemain entre
les mains de Monsieur d'Artagnan,
Capitaine-Lieutenant de la première
Compagnie des Mousquetaires du
grand Alcandre; Monsieur de Lau-
zun se crut perdu, parce que Mon-
sieur d'Artagnan n'avoit jamais été
de ses amis. Ainsi il se mit dans l'es-
prit qu'on ne l'avoit choisi que pour
lui faire pièce, inférant en même
temps que pour le traiter avec tant de
cruauté, il falloit que ses ennemis
eussent prévalu entièrement sur l'es-
prit du grand Alcandre.

Monsieur d'Artagnan ayant pris les
ordres de Monsieur de Louvois, par
son commandement du grand Alcan-
dre, conduisit Monsieur de Lauzun
à Pierre-Encise, & de-là à Pignerol,
où on l'enferma dans une chambre

grillée , ne lui laissant parler à qui que ce soit , & n'ayant que des livres pour toute compagnie , avec son Valet-de-chambre , à qui l'on annonça que s'il vouloit demeurer avec lui , il falloit se résoudre à ne point sortir. Le chagrin qu'il eut de se voir tombé d'une si haute fortune dans un état si déplorable , le réduisit bientôt à une telle extrémité , qu'on désespéra de sa vie. Il tomba même en léthargie ; de sorte qu'on dépêcha un Courier au grand Alexandre pour lui donner avis de sa mort. Mais six heures après il en vint un autre qui apprit sa résurrection , dont on ne témoigna ni joie ni chagrin , j'entends dans le général , chacun le comptant déjà comme un homme mort au monde , ce qui faisoit qu'on n'y prenoit plus d'intérêt.

Cependant Mademoiselle de Montpensier étant au désespoir que les plaisirs à quoi elle s'étoit attendue avec lui , fussent disparus sitôt , souf-

froit
le fai
faisoie
pouvo
mais c
jours a
pendan
avoit
elles c
dre plu
ainsi r
qu'elles
lageme
cepend
comme
elle jug
peines
vouloit
non-seu
encore
yeux to
quelle f
de son l
pourtan
d'affaire

froit d'autant plus qu'elle osoit moins le faire paroître. Ses bonnes amies faisoient cependant tout ce qu'elles pouvoient pour adoucir sa douleur ; mais comme elles n'étoient pas toujours avec elle , & sur-tout la nuit , pendant laquelle la maladie qu'elle avoit est toujours la plus pressante , elles contribuoient plutôt à la rendre plus malheureuse , en la faisant ainsi ressouvenir de son malheur , qu'elles ne lui apportoit du soulagement. Son plus grand mal étoit cependant de n'oser se plaindre : car comme son mariage étoit secret , elle jugeoit bien qu'il falloit que ses peines fussent secretes , si elle ne vouloit se résoudre d'apprêter à rire , non-seulement à ses ennemis , mais encore à toute la France qui avoit les yeux tournés sur elle , pour voir de quelle façon elle recevrait la disgrâce de son bon ami. Cela ne l'empêcha pourtant pas de prendre l'homme d'affaires de Monsieur de Lauzun ,

dont elle fit son Intendant , & de recevoir à son service son Ecuyer & ses plus fideles domestiques , qui furent ravis de pouvoir surgir à ce port après le naufrage de leur maître.

Cependant le grand Alcandre , ni plus ni moins que si Monsieur de Lauzun n'eût jamais été son favori , écoutoit tout ce qu'on lui en disoit sans en être touché , & même sans y répondre ; ce qui étoit cause que ceux qui étoient encore de ses amis , dont le nombre néanmoins étoit très-petit , n'osoient plus lui en parler. On n'osoit même presque plus lui demander la charge du Comte de Guiche , parce que chacun sachant que c'avoit été là la pierre d'achoppement , on craignoit qu'elle ne fît le même effet pour les autres qu'elle avoit fait pour lui. Comme on étoit cependant tous les jours dans l'attente , pour voir à qui le grand Alcandre la donneroit , on fut tout surpris qu'un matin à son lever

il dit à
s'il po
écus, i
avoir l
che , à
mille fr
mission.
pondit
qu'il le
loit serv
remerci
qu'il lui
pour all
qu'il lui
Comme
grand A
toit répa
il en tro
l'anticha
lui en v
mens. M
écoutés
air brusq
Alcandre
plus que

il dit au Duc de la Feuillade, que s'il pouvoit trouver cinquante mille écus, il lui donneroit le reste pour avoir la charge du Comte de Guiche, à qui il falloit compter six cents mille francs avant que d'avoir sa démission. Le Duc de la Feuillade répondit en riant au grand Alcandre, qu'il les trouveroit bien s'il lui vouloit servir de caution; & après l'avoir remercié sérieusement de la grace qu'il lui faisoit, il prit congé de lui pour aller chercher à Paris la somme qu'il lui demandoit.

Comme la nouvelle de ce que le grand Alcandre faisoit pour lui, s'étoit répandue parmi les Courtisans, il en trouva un grand nombre dans l'antichambre & sur le degré, qui lui en vinrent faire leurs complimens. Mais ne les ayant pas à demi-écoutés, il s'en retourna avec son air brusque, dans la chambre du grand Alcandre, à qui il dit qu'on n'avoit plus que faire d'avoir recours aux

Saints pour voir des miracles : que Sa Majesté en faisoit de plus grands que tous les Saints du Paradis : que quand il étoit arrivé le matin à son lever il n'avoit été regardé de personne , parce que personne ne croyoit que Sa Majesté dût faire ce qu'elle avoit fait pour lui ; mais que chacun n'avoit pas plutôt entendu la grâce qu'elle lui avoit accordée , qu'on s'étoit empressé à l'envi l'un de l'autre de lui faire des offres de service , mais des offres de service à la mode de la Cour , c'est-à-dire , sans que pas un lui eût offert sa bourse pour y pouvoir prendre les cinquante mille écus dont il avoit tant de besoin.

Le grand Alcandre se mit à rire de la faillie du Duc de la Feuillade ; & voyant qu'il s'en retournoit avec autant de précipitation qu'il étoit venu , il lui dit ne pas s'en aller si vite , s'il n'avoit affaire à Paris que pour aller chercher de l'argent ; qu'il con-

senton
dition
se tro
Alcan
son fa
qu'en
consta
Alcan
la Feu
affaires
chevau
trouv
voir un

Quo
zun eût
d'un de
comme
présent
de ceuz
de l'au
plutôt
gerent
les jeun
pour re
Longue

sentoit de lui en prêter , mais à condition qu'il le lui rendroit quand il se trouveroit en état. Ainsi le grand Alcandre ayant abaissé en un jour son favori , en éleva un autre presque en aussi peu de temps. Car il est constant que le matin que le grand Alcandre fit ce présent au Duc de la Feuillade , il étoit si mal dans ses affaires , que lui étant mort un de ses chevaux dé carrosse , il n'avoit point trouvé d'argent chez lui pour en ravoir un autre.

Quoique la disgrâce de M. de Lauzun eût privé les Dames de la Cour d'un de leurs meilleurs combattans , comme d'un moment à l'autre il s'en présente là de tout frais , la vigueur de ceux-ci les consola de la perte de l'autre , & elles ne l'eurent pas plutôt perdu de vue qu'elles ne songerent plus à ses bravoures. Parmi les jeunes gens qui se présentèrent pour remplir sa place , le Duc de Longueville étoit sans doute le plus

considérable pour le bien & pour la naissance ; car il descendoit de Princes qui avoient possédé la Couronne avant qu'elle tombât dans la branche du grand Alcandre , & il avoit bien six cents mille livres de rente en fonds de terre pour soutenir une origine si illustre. Pour ce qui est de sa personne , sa jeunesse accompagnée d'un je ne fais quoi , la rendoit toute charmante : ainsi, quoiqu'il ne fût ni de si belle taille ni de si grand air que beaucoup d'autres , il ne laissoit pas de plaire généralement à toutes les femmes ; de sorte qu'il ne parut pas plutôt à la Cour , qu'elles firent toutes des desseins sur sa personne.

La Maréchale de la Ferté fut de celles-là ; & trente-sept ou trente-huit ans qu'elle avoit sur la tête , ne lui permettant pas d'espérer qu'il la préférât à tant d'autres , qui étoient plus jeunes & plus belles qu'elle , elle crut qu'elle ne feroit point mal

de lui
que le
lieu d
chez e
vous e
de tou
elle p
la ven
une h
ne dev
elle eu
à son
peu de
étoit en
amoure
que ce
minaud
qui en
ti un au
instruit
Cepen
toute v
avoit pa
lendem
trouvant
de

de lui faire quelques avances , & que les avances pourroient lui tenir lieu de mérite. Comme on jouoit chez elle , & que c'étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens , & de tous ceux qui n'avoient que faire , elle pria le Duc de Longueville de la venir voir ; & lui ayant marqué une heure pour le lendemain où il ne devoit encore y avoir personne , elle eut le plaisir de l'entretenir tout à son aise. Cependant ce fut avec peu de profit ; car le jeune Prince étoit encore si neuf dans les mystères amoureux , qu'il n'entendit ni ce que cent œillades , ni ce que cent minauderies lui vouloient dire , & qui en eussent néanmoins assez averti un autre , qui en auroit été mieux instruit que lui.

Cependant comme la Maréchale , toute vieille qu'elle étoit , ne lui avoit pas déplu , il la fut revoir le lendemain à la même heure , & la trouvant à sa toilette , il lui dit qu'il

lui vouloit faire présent d'une poudre admirable. La Maréchale lui demanda quelle poudre c'étoit ; & le Duc de Longueville lui ayant dit que c'étoit de la poudre de Polleville , à peine eut-il lâché la parole , qu'elle s'écria qu'elle le dispensoit de lui en envoyer : que c'étoit une poudre abominable , & qu'il faudroit faire brûler celui qui l'avoit inventée. Elle demanda aussi-tôt au Duc de Longueville s'il s'en servoit , & le Duc lui ayant dit qu'oui , elle lui dit de ne la pas approcher , & que cette poudre étoit pire que la peste. Le Duc , qui ne favoit ce que cela vouloit dire , la pria de lui expliquer cette énigme ; & la Maréchale lui demandant s'il n'avoit pas entendu parler de ce qui étoit arrivé au Comte de Saux ; comme il lui eut répondu que non , elle lui dit qu'il n'avoit qu'à se lui demander à lui-même , & qu'après cela elle ne croyoit pas qu'il mît encore de la poudre de Polleville.

Elle
davan
coëffe
étant
que le
render
vres ,
honne
qu'elle
roit an
pareille
le Duc
la force
qu'il ne
avoit tr
roir , il
là du Po
bien qu'
accident
de Saux
de la ca
gnant de
hardiesse
avantage ,
fut proc

Elle ne voulut jamais lui rien dire davantage , jusqu'à ce qu'elle fût coëffée ; mais celle qui la coëffoit s'en étant allée , elle lui dit après cela , que le Comte de Saux ayant eu un rendez-vous avec Madame de Cœuvres , il n'en étoit pas sorti à son honneur , à cause du Polleville , & qu'elle croyoit bien qu'il lui en pourroit arriver autant s'il se trouvoit en pareille rencontre. Ce reproche fit rire le Duc de Longueville ; & comme la force de sa jeunesse lui faisoit croire qu'il ne haïssoit pas la Maréchale qu'il avoit trouvée jolie femme à son miroir , il lui dit qu'il avoit mis ce jour-là du Polleville , mais qu'il parieroit bien qu'il ne lui arriveroit pas le même accident qui étoit arrivé au Comte de Saux. Là-dessus il se mit en état de la caresser , & la Maréchale feignant de lui savoir mauvais gré de sa hardiesse , pour l'animer encore davantage , se défendit jusqu'à ce qu'elle fût proche d'un lit où elle se laissa

tomber. Elle éprouva là que ce qui se disoit du Comte de Saux étoit un effet de sa foiblesse , & non pas du Polleville , comme il avoit été bien aise de le faire accroire.

Le Duc de Longueville , ravi de son aventure , en usa en jeune homme , ce qui ne déplut pas à la Maréchale , qui lui recommanda le secret , lui faisant entendre qu'elle avoit affaire à un mari difficile , & qui n'entendoit point de raillerie , s'il venoit à découvrir qu'ils eussent commerce ensemble. Le Duc de Longueville lui promit d'en user sagement , & qu'elle auroit lieu d'en être contente ; mais il lui recommanda de son côté de ne lui point faire d'infidélité , ajoutant qu'il l'abandonneroit dès le moment qu'il en reconnoîtroit la moindre chose.

Cette loi fut dure pour la Maréchale , qui avoit cru jusques-là qu'un homme étoit trop peu pour une femme. Mais comme elle aimoit le Duc

& qu'
ver q
coup
elle r
turel ,
qu'elle
là elle
qui tâ
d'elle
sans la
ville.

Le M
homme
mât pa
sirs , &
il s'éto
tête. Il
commen
qui il s'
clufion
eût que
gne , il
de Long
tombés
en vît bi

& que d'ailleurs elle venoit d'éprouver qu'il ne s'en falloit pas de beaucoup qu'il n'en valût deux autres , elle résolut de faire effort sur son naturel , & de lui tenir parole tant qu'elle le pourroit. Ainsi dès ce jour-là elle congédia le Marquis d'Effiat , qui tâchoit de se mettre bien auprès d'elle , & qui y auroit bientôt réussi sans la défense du Duc de Longueville.

Le Marquis d'Effiat étoit un petit homme, têtue, brave, quoiqu'il n'aimât pas la guerre, adonné à ses plaisirs, & peu capable de raison quand il s'étoit mis une fois une chose en tête. Il trouva de la dureté dans le commandement de la Maréchale avec qui il s'étoit vu à la veille de la conclusion ; & ne doutant point qu'il n'y eût quelqu'autre amant en campagne, il soupçonna aussi-tôt le Duc de Longueville. Ses soupçons étant tombés sur lui, quoique cette Dame en vît bien d'autres, il fut fâché d'a-

voir affaire à un Prince, avec qui il n'osoit se mesurer sans s'exposer à d'étranges suites. Cependant sa passion étant plus forte que sa raison, il voulut, avant que de le quereller, savoir au vrai s'il ne se méprenoit pas, & ayant mis pour cela des espions en campagne, il fut averti d'un rendez-vous que ces amans avoient pris ensemble; & il se trouva lui-même devant la porte en gros manteau, afin d'être plus sûr si cela étoit vrai ou non. Comme il eut vu de ses propres yeux qu'on ne lui avoit dit que la vérité, il résolut de quereller le Duc de Longueville à la première occasion, & l'ayant rencontré bientôt après, il lui dit à l'oreille qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Le Duc de Longueville lui répondit sans s'émouvoir, qu'il devoit apprendre à se connoître; qu'il ne se pouvoit battre contre ses égaux, mais que pour lui, il avoit appris à ne se jamais commettre avec des

gens
qu'o
Ce
quis
l'on n
le mo
roit p
avoit
il s'é
rien,
souple
Duc
temps
quantit
suite,
dre une
tirer ra
de rece
fait de
Cepe
voyant
après lu
peu de
effet de
commen

gens dont il n'y avoit pas long-temps qu'on connoissoit les ancêtres.

Ce reproche fut sensible au Marquis d'Effiat, de l'extraction duquel l'on n'avoit pas grande opinion dans le monde. Cependant comme il n'étoit pas tout seul dans l'endroit où il avoit parlé au Duc de Longueville, il s'éloigna sans faire semblant de rien, & sans donner même aucun soupçon de ce qu'il lui avoit dit. Le Duc de Longueville sortit peu de temps après : mais comme il avoit quantité de Pages & de Laquais à sa suite, d'Effiat crut à propos d'attendre une occasion plus favorable, pour tirer raison & de l'injure qu'il venoit de recevoir & du vol qu'on lui avoit fait de sa Maîtresse.

Cependant le Duc de Longueville voyant que d'Effiat n'étoit point venu après lui, prit pour un effet de son peu de courage ce qui n'étoit qu'un effet de son jugement ; si bien qu'il commença à en faire des médisances ,

lesquelles étant rapportées à d'Effiat, le mirent dans un tel excès de colere, qu'il résolut de se perdre ou d'en tirer vengeance. Pour cet effet il dépêcha deux ou trois espions pour savoir quand le Duc de Longueville sortiroit tout seul, ce qui lui arrivoit souvent, ayant outre l'intrigue de la Maréchale quelques amourettes en ville, qui lui donnoient de l'occupation. Deux ou trois jours après, un de ces espions l'étant venu avertir que le Duc étoit sorti tout seul en chaise, & étoit allé à quelque découverte, il se fut poster sur son chemin, tellement que comme il s'en revenoit à deux heures après minuit, il se présenta devant lui, tenant un bâton d'une main & l'épée de l'autre, lui criant de sortir de sa chaise, sinon qu'il le maltraiteroit. Le Duc de Longueville ayant fait en même temps arrêter ses porteurs, voulut mettre l'épée à la main : mais d'Effiat le chargeant devant qu'il eût le temps de la

tirer
ques
les po
de la
d'Effia
viter l

Il e
poir d
ble, &
Il défe
parler
n'en pa
bons a
donner
quoiqu
manque
plaire;
Prince à
pût se v
il lui di
de faire
fet, c'é
prendre
qu'il ne
actions

tirer du fourreau , il lui donna quelques coups de canne ; ce que voyant les porteurs ; ils tirèrent les bâtons de la chaise , & alloient assommer d'Effiat , s'il n'eût jugé à propos d'éviter leur furie par une prompte fuite.

Il est aisé de comprendre le désespoir du Duc après un affront si sensible , & combien il desira de se venger. Il défendit aux porteurs de chaise de parler jamais de cette aventure , & n'en parlant lui-même qu'à un de ses bons amis , celui-ci lui conseilla de se donner de garde de s'en plaindre. Car quoique le grand Alcandre n'eût pas manqué d'en faire une punition exemplaire ; comme il ne croyoit pas qu'un Prince à qui on avoit fait un tel affront , pût se venger par le ministère d'autrui , il lui dit qu'il n'y avoit rien à faire que de faire assassiner son ennemi. En effet , c'étoit le seul parti qu'il y avoit à prendre en cette occasion ; car quoiqu'il ne soit pas généreux de faire des actions de cette nature , toutefois

comme c'eût été s'exposer à être battu que de prendre d'Effiat en brave homme , il n'étoit pas juste , & sur-tout à un Prince , de recevoir deux affronts en un même temps.

Quoi qu'il en soit , le Duc s'étant déterminé à suivre ce conseil , il ne chercha plus que les occasions de le faire réussir. Mais c'étoit une chose bien difficile , parce que d'Effiat , après avoir fait une pareille folie , n'alloit plus que bien accompagné , & se tenoit sur ses gardes. Cependant il arriva que la Maréchale de la Ferté devint grosse , ce qui alarma extrêmement cette Dame. Car il faut savoir qu'elle ne couchoit point avec son mari qui étoit un vieux goutteux , grand chemin du cocuage , sur-tout quand on a une femme de bon appétit , comme étoit la Maréchale. Ainsi elle s'imaginoit avec raison que s'il venoit à le savoir , il l'enfermeroit aussi-tôt pour toute sa vie ; si bien qu'il lui fallut user de grande

précau
elle le
guevill
tre , qu
enfant
dremen
fut gro
elle ne
aller da
& dem
elle res
faisoit a
voit p
ant , c
point de
ne vint
inquiétu
Quoi
de rien
redire à
& lui ay
elle de l
tenir da
la tête c
chale , q

précaution pour le lui cacher. Mais elle le découvrit au Duc de Longueville, qui ravi de se voir renaître, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant lui-même, en aima plus tendrement la Maréchale. Comme elle fut grosse de quatre ou cinq mois, elle ne voulut plus se commettre à aller dans la chambre du Maréchal, & demeurant à jouer toute la nuit, elle restoit le jour au lit où elle se faisoit apporter à manger, & ne se devoit point que les joueurs ne revinssent, devant qui elle ne bougeoit point de son fauteuil, de peur qu'ils ne vinssent à découvrir le sujet de ses inquiétudes.

Quoique le Maréchal ne se défiât de rien, il ne laissa pas de trouver à redire à cette maniere de vivre, & lui ayant fait dire qu'il seroit bien-aisé de lui parler, elle se hasarda à venir dans sa chambre, où il lui lava la tête comme il faut. Mais la Maréchale, qui ne demandoit qu'un pré-

texte pour n'y plus revenir , feignant d'être fort offensée de ses corrections , les reçut tout en colere ; si bien que la conversation s'échauffant de paroles à autres , ils se dirent l'un & l'autre beaucoup de pauvretés , ce qui donna lieu à la Maréchale de lui dire qu'elle lui permettoit de la quereller quand elle le reviendrait voir ; & fortant en même temps de la chambre , elle n'y remit point le pied qu'après ses couches.

Comme elle fut à six semaines ou deux mois près de son terme , elle feignit une indisposition pour se délivrer de la compagnie qui l'accabloit. Enfin le terme étant venu , elle accoucha dans sa maison tout de même que si elle eût été grosse de son mari. Ce fut Clément qui l'accoucha , & le Duc de Longueville , qui étoit présent à l'accouchement , lui fit promettre le secret , moyennant deux cents pistoles qu'il lui donna.

Cependant il venoit souvent de

pare
car p
Mont
grosse
cours
rir de
même
premi
la disti
on lui
louis d
avoit d
L'on d
tant qu
eu jus
pour le
coucha
soit qu
Dame ,
nagere
raisons
encore
après , &
campag
avec C

pareilles aubaines à cet Accoucheur ; car peu de temps après , Madame de Montespan étant encore devenue grosse du grand Alcandre , on eut recours à lui , de sorte qu'on le fut que-
rir de la même maniere , & avec la même cérémonie qu'on avoit fait la première fois. Il y eut cependant de la distinction dans la récompense , car on lui donna cette fois-là deux cents louis d'or , au lieu qu'on ne lui en avoit donné que cent la première fois. L'on observa toujours la même chose tant que l'on eut besoin de lui , ayant eu jusqu'à quatre cents louis d'or pour le quatrième enfant dont il accoucha Madame de Montespan. Mais soit que cela parût violent à cette Dame , qui naturellement est fort ménagere , ou qu'elle en eût d'autres raisons , le grand Alcandre l'ayant encore laissée grosse quelque temps après , & étant obligé de s'en aller en campagne , elle envoya marchander avec Clément pour lui envoyer un

de ses garçons à Maintenon , où elle avoit résolu d'aller accoucher. Elle passa là pour une des bonnes amies de la Marquise de Maintenon , si bien que le garçon qui l'accoucha , ne fut pas qu'il avoit accouché la maîtresse du grand Alcandre.

Cependant pour revenir au Duc de Longueville , comme il n'épioit , ainsi que j'ai déjà dit , que l'occasion de se venger de d'Effiat , il fut obligé de se préparer à suivre le grand Alcandre , qui avoit déclaré la guerre aux Hollandois. Cette campagne fut extrêmement glorieuse à ce grand Prince , mais fatale à ce Duc : car s'étant amusé à faire la débauche une heure ou deux avant que le grand Alcandre fit passer le Rhin à ses troupes , le vin lui fit tirer mal-à-propos un coup de pistolet contre les ennemis , qui parloient déjà de se rendre ; ce qui fut cause que ceux - ci firent leur décharge sur lui & sur les principaux de l'armée du grand Alcandre ,

dont
& lui
ce ma
La
ris , la
douleu
tres D
person
nérale
cepté c
par-là
fant l'i
trouva
avant c
fut tou
noissio
réchale
cinq ce
vint à
marié.

Com
tôt pub
réchale
de Berth
même te

dont il y en eut beaucoup de tués , & lui entr'autres , qui étoit cause de ce malheur.

La nouvelle en étant portée à Paris , la Maréchale en pensa mourir de douleur , aussi-bien que plusieurs autres Dames qui prenoient intérêt à sa personne. Il fut regretté d'ailleurs généralement de tout le monde , excepté de d'Effiat qui se voyoit délivré par-là d'un puissant ennemi. En faisant l'inventaire de ses papiers , on trouva son testament qu'il avoit fait avant que de partir , dans lequel on fut tout surpris de voir qu'il reconnoissoit le fils qu'il avoit eu de la Maréchale pour être à lui , & lui laissoit cinq cents mille francs , en cas qu'il vînt à mourir devant que d'être marié.

Comme cette nouvelle fut bientôt publiée par toute la Ville , la Maréchale en fut avertie par Madame de Berthillac sa bonne amie , qui en même temps lui dit de prendre garde

qu'elle ne vînt aux oreilles de son mari. La Maréchale pensa enrager, voyant que son affaire devenoit ainsi publique : mais comme le temps console de tout, elle soutint cela le mieux du monde, & s'accoutuma à la fin à en entendre parler sans en rougir. Le grand Alcandre sachant que le Duc de Longueville avoit un fils de la Maréchale, en eut beaucoup de joie ; car comme il y avoit du rapport entre l'aventure du Duc de Longueville & la sienne, je veux dire, comme le fils que ce Duc laissoit venoit d'une femme mariée aussi-bien que ceux qu'il avoit de Madame de Montespan, il voulut que cela lui servît de planche pour faire légitimer ses enfans quand la volonté lui en prendroit. Il envoya donc ordre au Parlement de Paris de légitimer le fils du Duc de Longueville, sans qu'on fût obligé de nommer la mere, ce qui étoit néanmoins contre l'usage & contre les loix du Royaume.

Quar
nouvell
apaisé
réputat
honnête
querout
pouvoit
qui vou
restes d
reste de
une for
Berthilla
les femm
fidentes
rent de
La Mar
fut roué
belles tē
sance vo
bonnes
qu'elle l
quais.
Une f
de Berth
plut pas

Quand les premiers bruits que cette nouvelle avoit apportés furent un peu appaisés, la Maréchale qui voyoit sa réputation perdue parmi tous les honnêtes gens, résolut de faire banqueroute à toute la pudeur qui lui pouvoit rester. Elle tâta de tous ceux qui voulurent bien se contenter des restes du Duc de Longueville & du reste de plusieurs autres; & ayant lié une forte amitié avec Madame de Berthillac, qui étoit une des plus belles femmes de Paris, elles furent confidentes l'une de l'autre, & goûterent de bien des sortes de plaisirs. La Maréchale avoit un Laquais qui fut roué, & qui avoit une des plus belles têtes du monde; & la médisance vouloit qu'il eût part dans ses bonnes grâces, parce qu'on voyoit qu'elle le distinguoit des autres Laquais.

Une si grande liaison de Madame de Berthillac avec la Maréchale, ne plut pas à M. de Berthillac son beau-

pere, qui craignoit que pendant que son fils étoit à l'Armée, sa femme ne vînt à se débaucher. Mais c'étoit une chose faite, & elle n'avoit pu entendre parler à la Maréchale du plaisir qu'il y avoit à faire une infidélité à son mari, sans vouloir éprouver ce qui en étoit. M. de Berthillac y tenoit la main cependant autant qu'il lui étoit possible, avoit l'œil sur elle, & lui recommandoit d'avoir l'honneur en recommandation : mais comme il étoit beaucoup occupé à la garde des Trésors du grand Alcaïdre, que ce Prince lui avoit confiés, autant qu'il lui étoit difficile de pouvoir répondre de la conduite de sa belle-fille, autant il étoit aisé à sa belle-fille de lui en faire accroire.

Cependant Madame de Berthillac étant allée un jour à la Comédie avec la Maréchale, comme celle-ci eut vu danser le Basque, Sauteur, elle dit à l'autre qu'elle s'imaginait qu'un homme qui avoit les reins

souples lui avoit
feroit
elle-mê
chale a
thillac
vert, e
qu'il y
faire ce
elle, si
chose,
médien
la conv
Théâtre
de l'app
elle rel
que Ma
celui du
toutes
turé aut
ne furen
édie,
crire à
prier de
leur cor

que
 ma
 toir
 pu
 du
 dé
 ou
 llac
 ant
 fur
 voir
 nais
 à la
 an
 és
 ou
 e fa
 a fa
 llac
 édie
 - c
 ur
 noie
 s

souples étoit un admirable acteur ,
 lui avouant en même temps qu'elle
 feroit ravie d'en faire l'expérience
 elle-même. L'ingénuité de la Maré-
 chale ayant obligé Madame de Ber-
 thillac de lui parler aussi à cœur ou-
 vert , elle dit qu'elle croyoit bien
 qu'il y auroit beaucoup de plaisir à
 faire ce qu'elle disoit , mais que pour
 elle , si elle étoit tentée de quelque
 chose , c'étoit de savoir si Baron Co-
 médien avoit autant d'agrément dans
 la conversation qu'il en avoit sur le
 Théâtre. Cette confidence fut suivie
 de l'approbation de la Maréchale ,
 elle releva le mérite de Baron , afin
 que Madame de Berthillac relevât
 celui du Basque , & s'encourageant
 toutes deux à tâter de cette aven-
 turé autrement que dans l'idée , elles
 ne furent pas plutôt sorties de la Co-
 médie , qu'elles se résolurent d'é-
 crire à ces deux hommes , pour les
 prier de leur accorder un moment de
 leur conversation.

Baron & le Basque furent surpris de l'honneur qu'on leur faisoit, & n'ayant pas manqué d'y répondre civilement, l'entrevue se fit à Saint-Cloud, d'où les Dames s'en revinrent si contentes, qu'elles convinrent avec eux que ce ne seroit pas là la dernière fois qu'il se verroient. Elles se firent part après cela l'une à l'autre de ce qui leur étoit arrivé, & elles furent obligées de tomber d'accord que ce n'étoit pas toujours des gens de qualité qu'on tiroit les plus grands services. A l'égard des hommes, ils n'eurent pas tous deux pareil sujet de contentement. Si Baron fut satisfait de sa fortune, il n'en fut pas de même du Basque, qui trouvoit que la Maréchale étoit insatiable. Il dit à Baron que quoiqu'il fatiguât beaucoup à la Comédie, il aimeroit mieux être obligé d'y danser tous les jours, que d'être seulement une heure avec elle. Baron le consola sur le bonheur d'être bien avec une femme

de gra
pour se
mere.

Cepo
se laiss
gance
un mo
qu'il a
confidé
prendre
bien vi
par ma
amies
affaire
le pria
fille ; &
bien ai
Mad. d
ce qui
Com
surprise
que, co
les avo
part ; &
c'étoit,

de grande qualité , & il fut assez fou pour se laisser repaître de cette chimere.

Cependant Madame de Berthillac se laissa tellement aller à l'extravagance , qu'elle ne pouvoit plus être un moment sans Baron ; & ayant su qu'il avoit perdu une somme fort considérable au jeu , elle le força à prendre ses pierreries qui valaient bien vingt mille écus. Mais il arriva par malheur pour elle , qu'une des amies de son beau-pere en ayant eu affaire pour quelque assemblée , elle le pria de les emprunter de sa belle-fille ; & Monsieur de Berthillac étant bien aise d'obliger cette Dame , dit à Mad. de Berthillac de les lui prêter , ce qui l'embarassa extrêmement.

Comme d'abord elle avoit paru surprise , Monsieur de Berthillac crut que , comme elle étoit joueuse , elle les avoit jouées ou engagées quelque part ; & la pressant de lui dire où c'étoit , afin qu'il les pût retirer , elle

s'embarraffa encore davantage , disant tantôt qu'elle les avoit prêtées à une de ses amies , tantôt qu'elles étoient chez le Jouailler qui les raccommodoit. Monsieur de Berthillac , qui étoit homme d'expérience , vit bien qu'il y avoit quelque mystere là-dessous : mais n'en pouvant rien tirer davantage , il fut obligé de divulguer l'affaire dans la famille de sa belle-fille , qui la tourna de tant de côtés , qu'elle avoua à la fin qu'elle les avoit données à Baron , ce qu'elle tâcha néanmoins de déguiser sous le nom de prêter. Les parens furent en même temps chez ce Comédien , qui nia d'abord la chose , croyant qu'on ne lui en parloit que par soupçon : mais sachant un moment après que c'étoit Madame de Berthillac même qui avoit été obligée de le dire , & que même on en avoit déjà parlé au grand Alcandre , si bien que cela l'alloit perdre , il prit le parti de les rendre , & évita par-là de se faire beaucoup d'affaires.

Monsieur
son fils
pouvoit
de ce q
qu'il va
lui en de
autre. M
qui avoi
l'esprit d
par une
ac fut f
mercime
n'en r
ne si fa
Madame
ce enco
son mari
ans un
pouvoit p
Berthillac
une ma
té son
u'il aur
ant il ét
Ces no

Monsieur de Berthillac croyant que
 son fils , qui étoit à l'Armée , ne
 pouvoit pas manquer d'être averti
 de ce qui se passoit , se mit en tête
 qu'il valoit mieux que ce fût lui qui
 lui en donnât les premiers avis , qu'un
 autre. Mais Madame de Berthillac ,
 qui avoit beaucoup de pouvoir sur
 l'esprit de son mari , l'ayant prévenu
 par une lettre , Monsieur de Berthil-
 lac fut fort surpris qu'au lieu de re-
 mercimens qu'il attendoit de son fils ,
 n'en reçut que des plaintes , com-
 me si sa femme eût encore eu raison.
 Madame de Berthillac poussa l'arti-
 ce encore plus loin : elle manda à
 son mari de lui permettre de se retirer
 dans un Couvent , disant qu'elle ne
 pouvoit plus vivre avec Monsieur de
 Berthillac , qui en usoit avec elle
 d'une manière que , s'il n'avoit pas
 été son beau-pere , elle auroit cru
 qu'il auroit été amoureux d'elle ,
 tant il étoit devenu jaloux.

Ces nouvelles fâcherent son mari ,

qui l'aimoit tendrement , & qui étoit bien éloigné de la croire infidelle ; & attribuant toute la faute à son pere le reste de la campagne lui dura mille ans , tant il étoit pressé d'aller consoler cette chere épouse. Cependant il manda à Monsieur de Berthillac qu'il le prioit de laisser sa femme en repos ; qu'il connoissoit sa vertu , & que c'en étoit assez pour ne rien croire de tous les bruits qui couroient à son désavantage. Pour ce qui étoit d'elle , il lui écrivit de se donner bien de garde d'aller dans un Couvent , moins qu'elle ne le voulût faire mourir de douleur ; qu'elle prît patience jusqu'à la fin de la Campagne , & qu'après cela il donneroit ordre de tout. En effet , il ne fut pas plutôt revenu , qu'il ne voulut écouter personne à son préjudice. Ainsi il vécut avec elle comme à l'ordinaire , de sorte que si elle n'étoit point morte quelque temps après , elle auroit pu un si grand ascendant sur son esprit qu'elle

qu'elle
roit vo
trouvée

La m
fit rent
Elle d
noncer
de : ma
tant à
ville ,
fait ,
mieux
en quo
mort d
années
de vivr
au Bas
pons qu
lui. Le
tretint
à qui su
comme
elle l'o
bourse.
ayant c
To

qu'elle auroit fait tout ce qu'elle auroit voulu , sans qu'il y eût jamais trouvé à redire.

La mort de Madame de Berthillac fit rentrer la Maréchale en elle-même. Elle dit à ses amis qu'elle vouloit renoncer à toutes les vanités du monde : mais comme elle en avoit dit autant à la mort du Duc de Longueville , & cependant n'en avoit rien fait , on ne crut pas qu'elle tint mieux parole cette fois-là que l'autre , en quoi l'on ne se trompa pas ; car la mort de son mari , qui arriva quelques années après , l'ayant mise en liberté de vivre à sa mode , elle fit succéder au Basque un nombre infini de frippons qui valoient encore moins que lui. Le Chevalier du Lisouet l'entretint jusqu'à ce qu'il en fût las , à qui succéda l'Abbé de Lignerac ; & comme elle lui faisoit part de son lit , elle l'obligea de lui faire part de sa bourse. Enfin l'Abbé de Lignerac ayant quitté la belle-mère pour la

belle-fille , elle est réduite aujourd'hui à se livrer au petit du Pré (1) , qui ne lui donne pas seulement de son Orvietan , mais qui lui apprend encore tous les tours de cartes & de fouplesse avec lesquels ils dupent ensemble les nouveaux venus , & ceux qui sont assez foux de croire qu'on puisse jouer honnêtement chez une femme qui a renoncé depuis si longtemps à l'honnêteté.

L'exemple de la Maréchale avoit excité la Duchesse de la Ferté sa belle-fille à n'être pas plus vertueuse. Cependant , comme elle étoit plus jeune & qu'elle se croyoit plus belle , elle ne jugea pas à propos de se jeter à la tête de tout le monde , comme faisoit sa belle-mere. Présument au contraire assez de sa beauté pour s'imaginer qu'elle pouvoit toucher le cœur du fils du grand Alcandre , elle commença , non pas à lui faire la cour ,

(1) Fils d'un Opérateur.

mais
ment
voir ,
fronte
suivoi
La
qui av
grand
une ar
tradour
elle n'
s'appe
de cell
cours
de rép
donc
ce que
mere l
toutes
qu'à la
qu'elle
des des
les moi
trouvée
sez bon

mais à lui faire l'amour si ouvertement, que tout le monde ne put voir, sans en rougir pour elle, l'effronterie avec laquelle elle le poursuivoit.

La Maréchale de la Motte, sa mere, qui avoit été Gouvernante du fils du grand Alcandre, & qui avoit marié une autre de ses filles au Duc de Ventadour, de la conduite de laquelle elle n'étoit pas déjà trop contente, s'appercevant bientôt des desseins de celle-ci, résolut d'en arrêter le cours, pour conserver ce qui restoit de réputation à sa Maison. Elle dit donc à la Duchesse de la Ferté tout ce que l'expérience & l'autorité d'une mere lui pouvoient faire dire : mais toutes ses remontrances ne servirent qu'à la faire cacher d'elle, pendant qu'elle exposoit aux yeux des autres des desseins qui faisoient murmurer les moins retenus. Car un jour ayant trouvé le fils du grand Alcandre d'assez bonne humeur, elle lui dit les

choses du monde les plus hardies ; & ce Prince ayant loué la beauté de ses cheveux , qui à la vérité sont fort beaux & d'une fort belle couleur , elle lui dit que s'il l'avoit vu décoëffée il les trouveroit encore bien plus à son gré : que quand il voudroit elle lui donneroit cette satisfaction ; & baissant en même temps la tête pour lui faire voir la quantité qu'elle en avoit , elle mit sa main dans un endroit que la bienséance m'empêche de nommer , pendant que le Prince considéroit sa tête , sans penser peut-être à ce qu'elle faisoit.

Comme ce Prince étoit beaucoup plus jeune qu'il n'est aujourd'hui , l'action de la Duchesse de la Ferté lui fit plus de honte qu'à elle-même , & se retirant en arrière , sa confusion augmenta quand il vit que sa chemise sortoit , & qu'il la lui falloit raccommoder. La rougeur qui parut en même temps sur son visage , avec quelques autres circonstances qu'on remarqua ,

furent
pas pe
s'étoit
pas pl
dit à c
chemin
nête d
les Da
venoit
ble de

Le I
poursu
matiere
ment c
dire à
ressemb
un hon
& con
vouloit
dant o
qu'elle
Alcand
de son
cette é
pas fai

firent concevoir que la Dame n'avoit pas perdu son temps pendant qu'elle s'étoit baissée : mais n'en paroissant pas plus étonnée pour tout cela, elle dit à ce Prince qui raccommodoit sa chemise, que cela n'étoit guere honnête de faire ce qu'il faisoit devant les Dames, & que si son mari survenoit par hazard, cela seroit capable de lui donner de la jalousie.

Le Prince ne lui donna pas lieu de poursuivre la conversation, dont la matiere lui étoit désagréable, tellement qu'après s'en être allé, elle fut dire à deux ou trois Dames qui lui ressembloient, qu'elle venoit de voir un homme qui n'étoit pas homme : & comme on ne savoit ce qu'elle vouloit dire par-là, & que cependant on le vouloit savoir, elle dit qu'elle venoit de voir le fils du grand Alcandre qui ne seroit jamais le fils de son pere. On la pressa d'expliquer cette énigme, ce qu'elle ne voulut pas faire, quoique ces Dames l'en

priaissent. Mais elles n'eurent pas plus tôt su l'aventure qui étoit arrivée à ce jeune Prince, que le reste leur fut aisé à deviner. Ainsi elles comprirent dans un moment que le désordre où il s'étoit trouvé, étoit l'ouvrage des mains de la Duchesse.

Le grand Alcandre en ayant été averti, dit à la Maréchale de la Motte qu'il n'étoit point content du tout de sa fille : qu'elle l'avertît d'avoir une conduite plus honnête, sinon qu'il seroit obligé d'en dire un mot à son mari. Cependant ce mari étoit un homme qui ne se mettoit guere en peine ni de la réputation de sa femme, ni de la sienne propre, & pourvu qu'il bât & qu'il allât chez les Courtisannes, il étoit au-dessus de tout ce que l'on pouvoit dire & de tout ce qui pouvoit arriver. Il étoit toujours avec un tas de jeunes débauchés comme lui, & tous leurs beaux faits n'étoient que de pousser la débauche jusqu'à la dernière extrémité; telle-

ment.
aguer.
les vo
sans t
Ils f
che qu
fit bea
dans l
toute
fannes
dres,
dans l
là de v
dire co
monte
perent
mirent
vre ma
mains
seulem
core tr
lament
beauct
détourn
ils n'en

ment que les filles de joie , toutes aguerries qu'elles devoient être , ne les voyoient point entrer chez elles sans trembler.

Ils firent en ce temps-là une débauche qui alla un peu trop loin , & qui fit beaucoup de bruit & à la Cour & dans la Ville. Car après avoir passé toute la journée chez des Courtisannes , où ils avoient fait mille défordres , ils furent souper aux Cuilliers dans la rue aux Ours. Ils se prirent là de vin , & étant saouls , pour ainsi dire comme des cochons , ils firent monter un Oublieur à qui ils couperent les parties viriles , & les lui mirent dans son corbillon. Ce pauvre malheureux se voyant entre les mains de ces Satellites , alarma non-seulement toute la maison , mais encore toute la rue par ses cris & ses lamentations : mais quoiqu'il survint beaucoup de monde qui les vouloient détourner d'un coup si inhumain , ils n'en voulurent point démordre ,

& l'opération étant faite, ils renvoyèrent le malheureux Oublieur, qui s'en alla mourir chez son maître.

Cet excès de débauche, ou plutôt cet excès de rage, ayant été su du grand Alcandre, il en fut en une colère épouvantable. Mais la plupart de ces désespérés appartenant aux premiers de la Cour & aux Ministres, il jugea à propos, à la considération de leurs parens, de se contenter de les éloigner. Les parens trouverent cet arrêt si doux en comparaison de ce qu'ils méritoient, qu'ils en furent remercier le grand Alcandre, avouant de bonne foi qu'un crime si énorme ne méritoit pas moins que la mort.

Le Marquis de Biran & le Chevalier Colbert, qui étoient de la débauche, & toujours des premiers à mettre les autres en train, furent un peu mortifiés avant que de partir, car celui-ci qui étoit fils du fameux Monsieur Colbert, en fut régalé d'une

volée
donna
parce
tique,
au gra
savoir
fût suiv
à la fau
Biran,
lant de
de pré
Duc, &
prêt à
mépris
tendit à
venons
Prince
parole,
que ce
qu'il vie
mais à
époufée
Le br
che éta
des exil

volée de coups de bâtons , qu'il lui donna en présence de tout le monde : parce que comme il étoit grand Politique , il étoit bien aise qu'on fût dire au grand Alcandre qu'il n'avoit pu savoir un tel dérèglement , sans qu'il fût suivi d'un châtiment proportionné à la faute. A l'égard du Marquis de Biran , le grand Alcandre dit , en parlant de lui , qu'il n'avoit que faire de prétendre de sa vie de devenir Duc , & qu'il seroit toujours plus prêt à lui donner des marques de son mépris , qu'à faire aucune chose qui tendît à sa fortune. Cependant nous venons de voir il n'y a guere que ce Prince ne s'est pas ressouvenu de sa parole , à moins qu'on ne veuille dire que ce n'est pas au Marquis de Biran qu'il vient d'accorder le rang de Duc , mais à Mademoiselle de Laval qu'il a épousée.

Le bruit qu'avoit fait cette débauche étant un peu apaisé , les parens des exilés sollicitèrent leur retour ,

pendant que la Duchesse de la Ferté déraison-
 nouhaitoit que son mari ne revînt pas pour el-
 l'écouter, par des raisons fortes, & que je ne
 je rapporterai succinctement. Comme elle se sentime-
 elle avoit reconnu que c'étoit inutilement qu'elle avoit prétendu à la conquête du fils du grand Alcandre, elle se monta
 elle s'étoit rabattue sur le premier de ses inté-
 venu, dont elle n'avoit point lieu coutume
 du tout d'être contente. Quelqu'un d'écouter fu-
 lui avoit fait un fort méchant présent, dont
 sent; & comme elle ne connoissoit de nocens,
 rien à un certain mal qui l'incommodoit de
 modoit, elle prit le parti d'aller incon-
 gnito chez un fameux Chirurgien pour cel-
 pour en être éclaircie. Y étant arrivée sans se m-
 vée toute seule avec une chaise à porteurs for-
 porteurs, ce qui ne faisoit rien pour se faire
 fumer de bon d'une femme de son âge que le m-
 air, elle lui exposa son affaire sans en dire pire,
 façon, lui disant qu'elle ressentoit de la négliger.
 puis quelques jours quelques incommodités. Cet ar-
 modités, qui lui faisoient craindre d'avoir ou-
 que son mari, qui étoit un peu de mari de
 bauché, n'eût pas eu toute la confiance de quelques

erté d'ératation qu'il étoit obligé d'avoir
 pas pour elle : qu'elle le prioit d'exami-
 quer la chose , & de lui en dire son
 sentiment ; & faisant en même temps
 l'exhibition de ses pieces , elle s'atten-
 doit que le Chirurgien alloit du moins
 se montrer pitoyable en entrant dans
 ses intérêts : mais celui-ci étant ac-
 coutumé tous les jours à entendre re-
 venir sur les pauvres maris des cho-
 ses dont ils sont le plus souvent in-
 nocens , il lui dit qu'il étoit tant re-
 comhattu de ces sortes de contes , qu'il ne
 pouvoit plus avoir de complaisance
 pour celles qui les lui faisoient : que
 sans se mettre davantage en peine d'ac-
 cuser son mari , elle songeât seulement
 à se faire traiter promptement , parce
 que le mal qu'elle avoit pouvoit deve-
 nir pire , si par hazard elle venoit à le
 négliger.

Cet arrêt étonna la Duchesse , qui
 avoit oui parler plusieurs fois à son
 mari de ces sortes de maux , dans
 lesquels l'expérience le rendoit sa-

vant. Ainsi étant bien aise de savoir si celui qu'elle avoit étoit le plus grand de tous , elle s'en informa du Chirurgien. Le Chirurgien lui dit que non ; mais que , comme il lui avoit déjà dit, il falloit y remédier promptement , sinon qu'il pouvoit le devenir. Comme elle eut entendu cela , elle lui dit , qu'elle avoit tant de confiance en lui , sur la réputation qu'il avoit dans le monde , qu'elle s'abandonnoit entièrement entre ses mains ; & se nommant en même temps , elle surprit le Chirurgien , qui sachant qu'il avoit affaire à une personne de la première qualité , fut fâché de lui avoir parlé si nettement. Il lui demanda pardon de ce qu'il s'étoit montré si libre en paroles , s'excusant que comme les plus abandonnées lui tenoient le même langage qu'elle lui avoit tenu , il avoit cru être obligé de lui répondre ce qu'il avoit fait , n'ayant pas l'honneur de la connoître.

La Duchesse lui pardonna aisément ,

ment ,
fortiro
Chirur
observ
Elle lu
lui ord
davant
lit tant
craigna
vre co
les veil
& ne
difficile
Cepe
voir per
beaucor
elle per
Maître
depuis l
en pouv
la venir
Jus de
avoir g
par ses
de froid
Tom.

ment , à condition néanmoins qu'il la fortiroit bientôt d'affaire ; ce que le Chirurgien lui promit , si elle vouloit observer un certain régime de vivre. Elle lui dit qu'elle feroit tout ce qu'il lui ordonneroit , & même fit encore davantage ; car elle voulut garder le lit tant qu'elle fut dans les remedes , craignant que si elle continuoit de vivre comme elle avoit de coutume , les veilles n'échauffassent son sang , & ne rendissent la guérison plus difficile.

Cependant quoiqu'elle ne voulût voir personne , comme elle se feroit beaucoup ennuyée d'être toute seule , elle permit à Monsieur l'Avocat , Maître des Requêtes , qui lui disoit depuis long-temps qu'il l'aimoit , sans en pouvoir tirer aucunes faveurs , de la venir voir. L'Avocat étoit fils d'un Juif de la ville de Paris , qui , après avoir gagné deux millions de bien par ses ufures , s'étoit laissé mourir de froid , de peur de donner de l'ar-

gent pour avoir un fagot. Sa mere étoit encore de race Juive : cependant, comme s'il n'eût pas été connu de tout Paris, il faisoit l'homme de qualité. On lui avoit mis une Charge de robe sur le corps, comme on fait une selle à un cheval : mais il étoit si peu capable de s'en acquitter, que tout le monde se moquoit de lui. Cela faisoit qu'il ne se plaisoit qu'avec les gens d'épée, à qui il servoit de divertissement. Il affectoit de paroître chasseur, quoiqu'il ne fût aucuns termes de l'art ; & quand il lui arrivoit de tirer un coup de fusil, ce qui ne lui arrivoit pas souvent, il tournoit la tête en arriere, de peur que le feu ne prit à ses cheveux : au reste, grand parleur & grand menteur, mais avec tout cela le meilleur homme du monde, offrant ses services à un chacun sans jamais en rendre à personne.

La réputation où il étoit de n'être pas trop dangereux avec les femmes, à qui l'on disoit même qu'il ne pou-

voit fa
croire
s'appen
sujet q
manda
valoir
remerc
prit. Il
ques d'
loit viv
humble
moigna
chemen
n'auroie
vant lui
sans ent
qui auro
ainsi qu
agir, fa
que le p
Après
service d
vint enfi
elle depu
d'accord

voit faire ni bien ni mal , ayant fait croire à la Duchesse de la Ferté qu'il s'appercevrait moins qu'un autre du sujet qui la retenoit au lit , elle lui manda de la venir voir , & lui faisant valoir cette grace , elle en reçut des remerciemens proportionnés à son esprit. Il lui protesta qu'après des marques d'une si grande distinction il vouloit vivre & mourir son serviteur très-humble ; & pour lui donner des témoignages plus essentiels de son attachement , il lui jura qu'elle & ses amis n'auroient jamais de procès pardevant lui qu'il ne le leur fit gagner , sans entrer en connoissance de cause qui auroit raison ou non : que c'étoit ainsi que les bons amis en devoient agir , sans rien examiner davantage que le plaisir de leur rendre service.

Après mille autres protestations de service de la même force , il en revint enfin à l'amour qu'il avoit pour elle depuis si long-temps ; & tâchant d'accorder ses yeux avec ses paro-

les , il les tourna languissamment sur elle , lui demandant si elle étoit résolue de le faire mourir. La Duchesse lui dit qu'apparemment ce n'étoit pas là son dessein , ce qu'il pouvoit bien juger lui-même , puisqu'elle l'avoit envoyé querir , se ressouvénant qu'il lui avoit dit plusieurs fois qu'il ne pouvoit vivre sans la voir. Cette réponse fit que l'Avocat recommença ses complimens , qui n'auroient point eu de fin , si elle ne les eût interrompus pour lui demander comment il gouvernoit Louison d'Arquien. Il rougit à cette demande , & la Duchesse s'en étant apperçue , lui dit qu'elle estimoit les hommes qui avoient de la pudeur : qu'il étoit bien vrai que cette fille étant une Courtisanne publique , il n'y avoit pas trop d'honneur à la voir , mais que le Comte de Saux , le Marquis de Biran , le Duc de la Ferté même , & enfin toute la Cour la voyant , il n'y avoit pas plus d'incon-

veniens
de per
qu'il ne
comme
avoit p
elle ,
rien cr
trop fa
pour co
Mon
Requêt
c'étoit
auroit
voit jan
le voye
moyen
conver
Il lui d
été que
dire les
il lui ju
sent ces
soit bi
& une
tâchant

venient pour lui à la voir , qu'à tant de personnes de qualité : que pourvu qu'il ne l'entretînt pas publiquement , comme le bruit en couroit , il n'y avoit pas grand mal ; mais que pour elle , elle n'en avoit jamais voulu rien croire , l'ayant toujours reconnu trop sage & trop homme d'honneur pour cela.

Monsieur l'Avocat , Maître des Requêtes , soutint hautement que c'étoit une médifance , & même il auroit encore soutenu qu'il ne l'avoit jamais vue , si la Duchesse qui le voyoit embarrassé ne lui eût donné moyen de s'excuser , tournant la conversation comme elle avoit fait. Il lui dit donc , qu'il n'y avoit jamais été que par compagnie ; & croyant dire les plus belles choses du monde , il lui jura que quelque beauté qu'eussent ces sortes de femmes-là , il faisoit bien de la différence entr'elles & une personne de son mérite. Et tâchant de faire son portrait en mê-

les , il les tourna languissamment sur elle , lui demandant si elle étoit résolue de le faire mourir. La Duchesse lui dit qu'apparemment ce n'étoit pas là son dessein , ce qu'il pouvoit bien juger lui-même , puisqu'elle l'avoit envoyé querir , se ressouvenant qu'il lui avoit dit plusieurs fois qu'il ne pouvoit vivre sans la voir. Cette réponse fit que l'Avocat recommença ses complimens , qui n'auroient point eu de fin , si elle ne les eût interrompus pour lui demander comment il gouvernoit Louison d'Arquien. Il rougit à cette demande , & la Duchesse s'en étant apperçue , lui dit qu'elle estimoit les hommes qui avoient de la pudeur : qu'il étoit bien vrai que cette fille étant une Courtisane publique , il n'y avoit pas trop d'honneur à la voir ; mais que le Comte de Saux , le Marquis de Biran , le Duc de la Ferté même , & enfin toute la Cour la voyant , il n'y avoit pas plus d'incon-

venien
de per
qu'il n
comm
avoit
elle ,
rien ca
trop fi
pour c
Mo
Requé
c'étoit
auroit
voit ja
le voy
moyen
conver
Il lui d
été qu
dire les
il lui ju
sent ce
soit bi
& une
tâchan

venient pour lui à la voir , qu'à tant de personnes de qualité : que pourvu qu'il ne l'entretînt pas publiquement , comme le bruit en couroit , il n'y avoit pas grand mal ; mais que pour elle , elle n'en avoit jamais voulu rien croire , l'ayant toujours reconnu trop sage & trop homme d'honneur pour cela.

Monsieur l'Avocat , Maître des Requêtes , soutint hautement que c'étoit une médisance , & même il auroit encore soutenu qu'il ne l'avoit jamais vue , si la Duchesse qui le voyoit embarrassé ne lui eût donné moyen de s'excuser , tournant la conversation comme elle avoit fait. Il lui dit donc , qu'il n'y avoit jamais été que par compagnie ; & croyant dire les plus belles choses du monde , il lui jura que quelque beauté qu'eussent ces sortes de femmes-là , il faisoit bien de la différence entr'elles & une personne de son mérite. Et tâchant de faire son portrait en mê-

me temps , il lui fit voir qu'il avoit beaucoup de mémoire , s'il n'avoit pas beaucoup de jugement ; car la Duchesse se ressouvint d'avoir lu , il y avoit quelques jours , dans un livre de galanterie , toutes les choses dont il lui faisoit alors l'application.

Cependant elle fut toute prête de se scandaliser de la comparaison qu'il sembloit avoir faite d'elle & de Louison d'Arquien. Car quelque distinction qu'il y eût apportée , elle ne laissoit pas de la choquer , & cela apparemment parce que sachant elle-même la vie qu'elle menoit , elle croyoit que c'étoit un avertissement secret que l'Avocat lui donnoit de se corriger. Cependant comme elle fit réflexion qu'il n'étoit pas malicieux de son naturel , & que cette parole lui étoit échappée plutôt par hazard qu'à aucun méchant dessein , elle calma sa colere , en sorte que la conversation se termina sans aigreur.

Le lendemain il la revint voir , &

trouv
avoit
de. E
doule
buant
prise
la mo
dre ce
dans.
qu'il
la per
plus ,
santé.

La
de rir
faisoit
comm
amitié
réflexi
l'empé
lendem
conséq
là , il
purs qu
nonob

trouva la Duchesse fort mal , car elle avoit pris ce jour-là un grand remède. Elle se plaignit fort d'une grande douleur qu'elle souffroit , & l'attribuant à une médecine qu'elle avoit prise , dont il restoit encore environ la moitié dans un verre , il fut prendre ce verre & avala ce qui étoit dedans. Il dit avant que de le faire , qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit que la personne du monde qu'il aimoit le plus , souffrît pendant qu'il étoit en fanté.

La Duchesse ne put s'empêcher de rire de cette extravagance , qu'il faisoit cependant sonner bien haut , comme une marque de la plus belle amitié qui fût jamais. Mais faisant réflexion ensuite que cette médecine l'empêcheroit peut-être de sortir le lendemain , & qu'il ne pourroit par conséquent voir la Duchesse ce jour-là , il poussa des regrets & des soupirs qui l'auroient fait crever de rire nonobstant la douleur qu'elle ressen-

toit , si elle eût osé témoigner sa pensée. Ce fut par-là que se termina cette Comédie ; car des tranchées l'ayant pris en même temps , à peine eut-il le temps de gagner son carrosse & de se retirer chez lui.

Comme il y avoit du mercure dans la médecine , il fut tourmenté comme il faut toute la nuit & tout le lendemain ; & ne pouvant aller chez la Duchesse , il lui écrivit un billet , dont je ne puis pas rapporter les paroles , n'étant jamais tombé entre mes mains ; mais dont ayant assez oui parler dans le monde , comme d'une chose ridicule , j'en puis dire le sens , que voici.

» Qu'il ne pouvoit avoir l'honneur
 » de la voir de tout le jour , parce
 » qu'il étoit devenu comme ces Filles
 » de joie , lesquelles ne peuvent plus
 » répondre de ne point faire de fo-
 » lies de leur corps , tant elles y sont
 » accoutumées ; que le sien étoit tel-
 » lement habitué à de certaines cho-

» se
 » qu
 » ce
 » in
 » da
 » pa
 » m
 » lu
 » d'e
 La
 s'éto
 avoi
 avoi
 fou
 à s'e
 rienc
 de f
 souff
 souff
 lui v
 grac
 endu
 parei
 que
 ce q

» ses , qu'il n'osoit dire , qu'il falloit
 » qu'il gardât la chambre jusqu'à
 » ce qu'il fût entièrement remis de son
 » indisposition ; qu'il la prioit cepen-
 » dant d'être persuadée qu'il n'avoit
 » pas pris la médecine comme un re-
 » mede contre l'amour , mais pour
 » lui montrer qu'il seroit amoureux
 » d'elle toute sa vie.

La Duchesse lut & relut ce billet ,
 s'étonnant comment un homme qui
 avoit cinquante ans passés , & qui
 avoit vu le monde , pouvoit être si
 fou ; & étant bien aise de continuer
 à s'en divertir , elle eut de l'impat-
 rience de le revoir , & qu'il fût quitte
 de sa sottise. L'Avocat , après avoir
 souffert deux jours tout ce qu'on peut
 souffrir dans ces sortes de remèdes ,
 lui vint dire , qu'enfin il étoit quitte ,
 grâces à Dieu , du mal qu'il avoit
 enduré : qu'il lui souhaitoit une santé
 pareille à celle dont il jouissoit , &
 que s'il savoit qu'en faisant encore
 ce qu'il avoit fait , il dût avancer

sa guérison, il étoit prêt de se dévouer à toutes sortes de tourmens pour l'amour d'elle.

La Duchesse le remercia de sa bonne volonté, & lui dit, que commençant à se porter mieux, il y avoit espérance que son mal ne feroit plus guere de chose. Que cependant à mesure que le corps se guérissoit, l'esprit devenoit malade; qu'elle avoit besoin de deux cents pistoles pour une affaire pressée, & ne sachant où les trouver, elle n'avoit aucun repos ni jour ni nuit.

Quoique l'Avocat fût fils, comme j'ai dit ci-devant, d'un homme riche, trois choses contribuoient néanmoins à le rendre peu à son aise. La premiere, que son pere avoit laissé beaucoup d'enfans; la seconde, que sa mere Juive, qui avoit emporté la moitié du bien, vivoit toujours; la troisieme, qu'il avoit une Charge qui lui avoit coûté beaucoup, & qui ne lui rapportoit pas grand re-

ven
qu'il
avec
fir à
pisto
prom
len le
pas à
bien
Je
Duch
cunc
mais
les ci
qu'il f
l'Avo
elle l
mais
d'une
étant
soient
tuelle
échap
senoi

venu. Tout cela faisant , dis-je , qu'il étoit brouillé le plus souvent avec l'argent comptant , il ne put offrir à l'heure même les deux cents pistoles dont elle avoit affaire , il lui promit qu'il les lui apporteroit le lendemain ; & en effet il ne manqua pas à sa parole , ce qui étoit une chose bien extraordinaire pour lui.

Je ne puis pas dire quel besoin la Duchesse avoit de cet argent , cela étant au-dessus de ma connoissance : mais s'il m'est permis d'en juger par les circonstances qui suivirent , je dirai qu'il falloit qu'il fût grand. Car voyant l'Avocat arriver avec une bourse , elle l'embrassa , non pas tendrement , mais avec des apparences du moins d'une grande tendresse. L'Avocat en étant excité à des choses qui surpassoient , ce me semble , ses forces naturelles , il chercha à ne pas laisser échapper une occasion qui ne se présentoit pas tous les jours chez lui ,

& à laquelle la Duchesse ne faisoit aucune résistance.

Enfin , soit que la Duchesse ne se fouvînt plus du régime de vivre que le Chirurgien lui avoit ordonné , ou qu'elle s'imaginât d'avoir quelqu'un entre ses bras de plus agréable que l'Avocat , elle ne voulut pas avoir quelque chose pour rien , & lui donna des faveurs au lieu de son argent. Comme l'Avocat n'étoit pas important sur l'article , il se contenta de ce témoignage d'amour de la Duchesse , sans lui en demander d'autres. Après cela il se retira chez lui le plus content du monde ; & ne s'entretenant que des grandeurs où il étoit appelé , il en devint encore plus fou & encore plus vain qu'à l'ordinaire.

Cependant comme il avoit soin de sa santé , & qu'il avoit oui dire que l'excès en toutes choses est nuisible , il fut trois ou quatre jours sans retourner chez la Duchesse , au bout

desq
voir
lorsq
eut p
voyo
plus
ils av
laisse
être
après
appel
giens
rent
leurs
tour
nité c
dire c
étoit
ou à
sembl
mal u
la pre
confid
présen
la van

desquels il commença à s'appercevoir qu'on tomboit souvent malade lorsqu'on en avoit le moins d'envie. Il eut peine à croire d'abord ce qu'il voyoit ; mais enfin sachant que les plus incrédules avoient cru quand ils avoient vu , il commença à se laisser persuader qu'il en pouvoit bien être quelque chose , sur-tout quand après une consultation où il avoit appelé Janot & deux autres Chirurgiens de même trempe , ils lui dirent qu'il avoit besoin de passer par leurs mains. Ce fut un étrange retour pour un homme enflé de vanité comme lui. Cependant il ne put dire dans un tel accident à quoi il étoit le plus sensible , ou au dépit , ou à la joie. Car si d'un côté il lui sembloit que la Duchesse en avoit mal usé en le ménageant si peu pour la première fois ; d'un autre côté il considéroit que c'étoit toujours un présent d'une Duchesse , & comme la vanité avoit beaucoup de pouvoir

sur lui, il se disoit en même temps, que les faveurs de telles personnes, quelques minces qu'elles fussent, étoient toujours considérables. Une autre réflexion se joignit encore à celle-ci; savoir, que cet accident étant répandu dans le monde, il alloit rétablir sa renommée chez toutes les femmes, qui l'ayant pris jusques-là pour un parent du Marquis de Langés, c'est-à-dire, pour un homme qu'il auroit fallu démarier, s'il avoit eu une femme, elles feroient obligées d'avouer qu'on se trompe souvent dans le jugement que l'on fait de son prochain.

Aussi étoit-ce pour cette raison-là qu'il avoit entretenu Louison d'Arquien si publiquement, comme lui avoit reproché la Duchesse, ainsi que j'ai rapporté ci-dessus. Mais on n'avoit pas eu meilleure opinion pour cela de sa bravoure, & il fallut cette dernière circonstance pour détromper tout le monde. Au lieu donc de se

cache
se m
ment
son i
dans
terie
pu fai
Cep
croyo
tion,
qu'il
avoir
menc
être
guérir
le gra
dre a
le pe
pour
Prévô
de P
accor
Mont
frere,
tres.

cachier comme un autre auroit fait, il se mit dans les remedes publiquement, & ses bons amis se doutant de son incommodité, il les confirma dans leurs soupçons, & en fit galanterie comme un jeune homme auroit pu faire.

Cependant cette circonstance, qu'il croyoit si avantageuse à sa réputation, fut plus nuisible à sa fortune qu'il ne pensoit; car outre que pour avoir été mal pansé dans les commencemens, ou peut-être, pour être d'un tempérament difficile à guérir, il fut obligé d'entrer dans le grand remede : le grand Alcantre ayant su son désordre, perdit le peu d'estime qu'il pouvoit avoir pour lui, & lui refusa la charge de Prévôt des Marchands de la Ville de Paris, qu'il étoit disposé de lui accorder, à la recommandation de Monsieur de Pompone son beau-frere, qui étoit l'un de ses Ministres.

L'aventure de Monsieur l'Avocat, que tout le monde ne manqua pas d'imputer à la Duchesse de la Ferté, donna un grand chagrin à la Maréchale de la Motte sa mere, qui d'ailleurs n'étoit guere plus contente de la Duchesse de Ventadour, qui accusoit son mari de lui avoir fait présent d'une galanterie; mais qui sous prétexte qu'il étoit débauché, s'en donnoit à cœur joie avec Monsieur de Tilladet, cousin germain du Marquis de Louvois. Le Duc de Ventadour étoit un petit homme tout contrefait, mais qui ne manquoit pas de courage; tellement qu'ayant eu quelque vent de l'intrigue de sa femme, il résolut de l'observer si bien qu'il pût la prendre sur le fait. Pour cet effet il lui permit de faire un voyage avec la Duchesse d'Aumont sa sœur, se doutant bien qu'en cas qu'il en fût quelque chose, le Galant ne manqueroit pas de se rencontrer en chemin. Ce-

pend
tiger
les fo
lerie c
fait c
qu'il v
de Ti
Mada
donna
ter, n
de pei
Duc c
voyag
duit c
de Ve
qu'il c
nant p
versfat
temps
il surp
songe
bien é
Le
fé en
Monfi

pendant il monta à cheval pour voltiger sur les aîles , & il arrivoit tous les soirs incognito à la même hôtellerie où sa femme logeoit. Il n'eut pas fait ce manège cinq ou six jours , qu'il vit arriver en poste Monsieur de Tilladet , qui fut si pressé de voir Madame de Ventadour , qu'il ne se donna pas le temps de se faire débouter , ni même de se donner un coup de peigne. Il fit semblant devant le Duc d'Aumont , qui étoit aussi du voyage , que le hazard l'avoit conduit dans l'hôtellerie : mais le Duc de Ventadour , qui savoit bien ce qu'il en devoit penser , ne lui donnant pas le temps d'entrer en conversation , il monta en haut en même temps , & mettant l'épée à la main , il surprit toute la compagnie , qui ne songeoit guere à lui , & qui le croyoit bien éloigné de-là.

Le Duc d'Aumont , qui avoit épousé en premières noces la sœur de Monsieur de Louvois , cousine ger-

maine de Monsieur de Tilladet, prit son parti contre le Duc de Ventadour son beau-frere, prenant pour prétexte, que comme il avoit si peu de considération pour lui, que de venir attaquer jusques dans sa chambre un homme qui ne lui avoit jamais donné sujet d'être son ennemi, il ne méritoit pas qu'il fit nulle réflexion sur leur proximité. Ainsi, avec l'aide de ses gens, il empêcha qu'il n'arrivât du désordre; & ayant reconnu qu'il y avoit de la jalousie sur le jeu, il conseilla à la Duchesse de Ventadour de se donner bien de garde de s'en aller avec son mari, qui la vouloit emmener à toute force; à quoi elle obéit ponctuellement.

Ce refus de Madame de Ventadour outra entièrement son mari, & comme il étoit beaucoup mutin, il défia au combat le Duc d'Aumont, à qui il dit des choses tout-à-fait outrageantes, mais à quoi celui-ci crut ne devoir pas prendre garde, parce

qu'el
n'éto
mon
Ce
ayan
femn
Alca
mon
ayan
le P
che
dit d
récha
excus
râcho
Vent
fendit
d'autr
de l'
& pe
avec
gion,
Ce
guere
mieu

qu'elles partoient d'un homme qui n'étoit pas en grande estime dans le monde.

Cependant le Duc de Ventadour ayant été obligé de partir sans sa femme, il fut se plaindre au grand Alcandre, du procédé du Duc d'Aumont; & les plus grands de la Cour ayant pris parti dans cette querelle, le Prince de Condé, qui étoit proche parent du Duc de Ventadour, dit des choses fâcheuses à la Maréchale de la Motte, qui prétendant excuser sa fille & le Duc d'Aumont, tâchoit de déshonorer le Duc de Ventadour. Le grand Alcandre défendit les voies de fait de part & d'autre, & ayant pris connoissance de l'affaire, il donna le tort au Duc, & permit à sa femme de retourner avec lui, ou de se retirer en religion, selon que bon lui sembleroit.

Ces deux partis n'accommodoient guere la Duchesse, qui en eut bien mieux aimé un troisieme, s'il eût été

à son choix, qui étoit de demeurer avec la Duchesse d'Aumont sa sœur, où elle eut pu voir tous les jours Monsieur de Tilladet: mais le grand Alcandre ayant prononcé, ce fut à elle à se soumettre à son jugement; ce qu'elle fit, en se retirant à un petit Couvent au Fauxbourg Saint Marceau. Monsieur de Tilladet la vit là deux ou trois fois incognito, du consentement de la Supérieure.

Peu de temps après, les exilés dont j'ai parlé tantôt, revinrent à la Cour, & ils furent obligés de se montrer plus sages. Le Duc de la Ferté trouva sa femme guérie: mais l'Avocat ne l'étoit pas; & quoiqu'il se fût consolé d'abord dans l'espérance, comme j'ai dit, d'être après cela en meilleure réputation dans le monde, il lui en coûta si cher, qu'il auroit renoncé de bon cœur à toutes les vanités du monde, & être sorti du bourbier où il étoit. Enfin, son Chirurgien l'ayant tiré d'affaire, il ne

se f
eu ; &
l'affai
de V
de s'e
deme
il dit
bien
bonne
qu'il
servic
Cep
coulet
cun c
tre m
barras
la fin
des , i
les au
les ra
penda
en aya
re , c
brutal
pondit

se souvint plus du mal qu'il avoit eu ; & comme il avoit oui parler de l'affaire du Duc d'Aumont & du Duc de Ventadour , & que son sort étoit de s'entremettre pour les accommodemens , comme je dirai ci-après , il dit à l'un & à l'autre , qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas été en bonne fanté dans ce temps - là ; & qu'il auroit tâché de leur rendre service.

Cependant , comme il avoit la couleur d'un véritable mort , chacun demanda s'il revenoit de l'autre monde ; à quoi il fut fort embarrassé de répondre. Mais s'étant à la fin aguerri à toutes ces demandes , il fut le premier à en rire avec les autres , ce qui fit cesser toutes les railleries qu'on lui en faisoit. Cependant , la Duchesse de la Ferté lui en ayant un jour voulu faire la guerre , comme naturellement il est fort brutal : Morb . . . Madame , lui répondit-il , cela est bien de mauvaise

grace à vous , qui après m'avoir mis vous-même dans l'état où je suis , devriez du moins avoir l'honnêteté de me ménager. Croyez - moi , ce sera pour la première & pour la dernière fois de ma vie , que j'aurai affaire à vous ; & quoique j'aye vu Louison d'Arquien un an tout entier , ce que je veux bien vous avouer maintenant , je n'ai jamais eu le moindre sujet de m'en repentir toute ma vie.

La Duchesse de la Ferté ne put souffrir ses reproches sans entrer dans un emportement épouvantable. Elle prit les pincettes du feu , dont elle lui déchargea un coup de toute sa force , & faisant succéder les injures aux coups , elle lui dit que c'étoit bien à faire à un petit bourgeois comme lui , de vouloir se familiariser avec une femme de sa qualité : que quand ce qu'il disoit seroit vrai , elle lui avoit fait encore trop d'honneur ; qu'il prit la peine de sortir de sa maison , sinon qu'elle l'en feroit sortir

par les
hors a
vocat
de rai
pieds ,
donne
avoit t
voir q
que c
par m
de ses
ses se
à redi
elle av
elle au
ferts a
avouer
martyr
Tou
point
étoit
l'ayant
lui dé
mais ,
traitem

par les fenêtres; & le pouffant dehors avec le bout des pincettes, l'Avocat qui voyoit qu'il n'y avoit point de raillerie avec elle, se jetta à ses pieds, la priant de lui vouloir pardonner; qu'il connoissoit bien qu'il avoit tort, mais qu'il lui étoit dur de voir qu'elle l'insultoit, s'imaginant que ce qu'elle en faisoit n'étoit que par mépris; que c'étoit là le sujet de ses plaintes; qu'elle entrât dans ses sentimens, qu'il n'y avoit rien à redire à sa délicatesse; & que si elle avoit été présente à ses tourmens, elle auroit vu qu'il les avoit soufferts avec tant de résignation, qu'elle avoueroit qu'il étoit un véritable martyr d'amour.

Toutes ces raisons n'adoucirent point l'esprit de la Duchesse, qui étoit hautaine & méprisante; & l'ayant fait sortir de sa chambre, elle lui défendit de la revenir voir jamais, s'il ne vouloit s'exposer à un traitement beaucoup plus rude. L'A-

vocat s'en alla le cœur gros , pouffant des soupirs , & ayant enfin toutes les envies du monde de pleurer : mais comme il avoit à passer la cour de l'Hôtel de la Ferté , qui est fort grande , & qu'il craignoit là de rencontrer quelqu'un , il retint ses larmes jusqu'à ce qu'il fût dans son carrosse.

Comme il y montoit , il vint un des gens du Maréchal de la Ferté lui dire que son maître vouloit lui parler avant qu'il s'en allât ; ce qui fut cause qu'il tâcha encore de les retenir. Et après avoir raccommo-
 que & son rabat qui étoient un peu en désordre , il monta dans l'appartement du Maréchal , où il trouva une Dame fort bien faite avec quelques Gentilshommes , qui étoient là les uns & les autres pour une querelle qu'ils avoient ensemble. Le Maréchal lui dit , qu'il lui avoit donné la peine de monter , pour voir s'il n'y auroit point moyen de les

accom-

acco-
 nir ;
 Mare
 il y a
 faites
 le reg
 dre l
 de ce
 aise q

L'A
 s'agiss
 dit qu
 tions ,
 répon
 lui av
 qui lui
 Maréc
 ge étal
 faire à
 que la
 lui , se
 ne qui
 résnon
 eux , &
 ion ; q

To

accommoder, sans les obliger de venir à une Assemblée générale des Maréchaux de France; & que comme il y avoit eu quelques procédures de faites de part & d'autre, & que cela le regardoit, (car le grand Alcan-dre lui avoit attribué la connoissance de ces sortes de choses) il étoit bien aise qu'il lui en dît son sentiment.

L'Avocat lui demanda de quoi il s'agissoit, & le Maréchal lui ayant dit qu'il avoit dû voir les informations, le Maître des Requêtes lui répondit, que son Secrétaire ne les lui avoit pas encore données; ce qui lui servit d'excuse légitime. Le Maréchal sachant que c'étoit un usage établi chez lui que de laisser tout faire à son Secrétaire, il lui dit donc que la Dame qu'il voyoit là devant lui, se plaignoit qu'un Gentilhomme qui étoit aussi là présent l'avoit déshonorée par des contes scandaleux, & dont elle demandoit réparation; que quoiqu'il n'y eût point de

témoins, la chose étoit néanmoins avérée par le propre aveu du Gentilhomme, qui foutenoit que, bien loin d'avoir eu tort de parler mal de cette Dame, il en avoit eu fort grande raison : que pour justifier cela, il rapportoit qu'il l'avoit aimée passionnément, avoit recherché toutes les occasions de lui rendre service, lui en avoit rendu même d'affez considérables jusqu'à lui avoir prêté pour une seule fois 200 pistoles; mais que pour toute récompense, elle ne lui avoit donné qu'une maladie qui l'avoit tenu trois mois entiers sur la litiere: croyant donc avoir lieu de se plaindre, il avoit publié que cette Dame n'étoit pas cruelle, mais que cependant il ne vouloit plus de ses faveurs à ce prix-là.

L'Avocat entendant une histoire qui avoit tant de rapport avec la sienne, crut que son intrigue étoit découverte, & qu'il falloit que quelqu'un

eût
la D
quo
nan
son
Mar
& p
rien
étoit
res,
rapp
loit
taine
aller
soin
affair
venir
des q
loit d
Garde
point
qu'il e
eût é
ces p
cham.

eût écouté au travers de la porte de la Duchesse de la Ferté. C'est pour-
 quoi perdant toute sorte de conte-
 nance, il rougit, il pâlit, & mettant
 son manteau sur son nez, il dit au
 Maréchal qu'il se moquoit de lui,
 & prit le chemin de la porte sans lui
 rien dire davantage. Le Maréchal qui
 étoit dans son lit rongé de ses gout-
 res, ne pouvant courir après lui, le
 rappella : mais voyant qu'il ne vou-
 loit point revenir, il dit à son Capi-
 taine des Gardes de ne le pas laisser
 aller comme cela, & qu'il avoit be-
 soin de lui pour accommoder cette
 affaire. L'Avocat fit difficulté de re-
 venir, disant au Capitaine des Gar-
 des que Monsieur le Maréchal se rail-
 loit de lui : mais le Capitaine des
 Gardes lui ayant dit qu'il n'y avoit
 point de raillerie à cela, & que ce
 qu'il en faisoit n'étoit que parce qu'il
 eût été bien aise de rendre service à
 ces personnes-là, il rentra dans la
 chambre; & le Maréchal lui deman-

da depuis quand il ne vouloit plus accommoder les Gentilshommes : reproche qu'il lui faisoit , parce qu'il favoit que sous prétexte de cette occupation il négligeoit les autres affaires qui étoit du dû de sa Charge de Maître des Requêtes.

Après que l'Avocat se fût excusé le mieux qu'il put , on parla de l'affaire en question , & sans attendre qu'on en déduisît tout au long les particularités , il conclut que le Gentilhomme seroit envoyé en prison, d'où il ne sortiroit qu'après avoir demandé pardon à la Dame , qui pour le remercier de ses conclusions favorables lui fit une grande révérence. Comme c'étoit là l'avis du Maréchal, ce qu'il avoit dit fut suivi de point en point , de sorte que le Gentilhomme fut envoyé en prison. Cependant Monsieur l'Avocat s'étant retiré chez lui se fit donner de l'encre & du papier , & écrivit à la Duchesse de la Ferté un billet , dont voici la copie.

Ba

J que
de v
avon
fair
enve
outr
avon
que
Si u
satis
quel
j'y o
d'étr
nier

L
reco
qui
croy

*Billet de Monsieur l'Avocat à la
Duchesse de la Ferté.*

JE ne vous pouvois faire une plus grande réparation de ma faute , que celle que je vous ai faite en sortant de votre chambre. Un Gentilhomme qui avoit avec une Dame une pareille affaire que celle que j'ai avec vous , a été envoyé en prison , & je l'ai condamné outre cela à se rétracter de tout ce qu'il avoit dit , quoiqu'il n'eût peut-être dit que la vérité , comme je puis avoir fait. Si une semblable réparation vous peut satisfaire, ordonnez-moi seulement dans quelle prison vous voulez que j'aie , & j'y obéirai ponctuellement, ayant résolu d'être toute ma vie votre fidele prisonnier d'amour.

La Duchesse de la Ferté à ce billet reconnut le caractère de l'Avocat , qui étoit de dire des sottises lorsqu'il croyoit dire les plus belles choses du

monde. Elle fut tentée mille fois de lui faire une réponse fort aigre ; mais jugeant que cela tiendrait plus du ressentiment que du mépris , elle demeura dans le silence. Cela affligea extrêmement l'Avocat , qui , outre le plaisir qu'il se faisoit d'être bien avec une Duchesse , se voyoit privé par-là d'aller dîner chez elle , ce qui lui étoit fort commode , & ce qui lui arrivoit souvent , ne faisant point d'ordinaire , & la Duchesse logeant fort près de chez lui. Comme il vit enfin que sa disgrâce durerait toujours , il s'adonna entièrement chez le Duc de Ventadour , à qui il conseilla de se raccommo-der avec sa femme. Il fut l'entremetteur secret de ce raccommo-derment ; & trouvant là ce qu'il avoit perdu , c'est - à - dire , autant de qualités tout au moins que chez la Duchesse de la Ferté , une belle femme & une bonne table , il piqua la table assidument , & tâcha de se mettre bien auprès de la

fem
sa f
telle
voul
pose
C
de la
vivre
La D
rac p
renoi
du D
& co
le pa
fois d
Maît
passio
barto
caress
caress
soit l
droits
ran &
qu'il
moit

femme, qui étant plus réservée que sa sœur dans ses plaisirs, le rebuta tellement la première fois qu'il lui voulut parler, qu'il n'osa plus s'exposer à un second refus.

Cependant le Duc & la Duchesse de la Ferté continuoient toujours de vivre comme ils avoient commencé. La Duchesse avoit l'Abbé de Lignerac pour tenant, & son argent lui tenoit lieu de mérite. Pour ce qui est du Duc, il ne s'arrêtoit nulle part, & comme il n'étoit pas homme à filer le parfait amour, il trouvoit toutes fois & quantes qu'il en vouloit, des Maîtresses dans les lieux publics. Sa passion étant là bien assouvie, il les battoit le plus souvent après les avoir caressées, & faisoit après succéder les caresses aux coups. Un jour qu'il faisoit la débauche dans un de ces endroits-là avec le Duc de Foix, Biran & quelques autres, Biran lui dit qu'il s'étonnoit de ce que lui, qui aimoit à goûter les plaisirs dans leur

naturel , n'eût pas fait venir coucher sa femme une fois chez Louison d'Arquien , ou chez Madelon du Pré : qu'il y auroit trouvé mille fois plus de satisfaction que chez lui , & que s'il en vouloit essayer , il lui en diroit après son sentiment.

Quoique le Duc de la Ferté ne fût pas trop délicat sur le chapitre de sa femme , il trouva à redire que Biran lui parlât de la faire venir dans un lieu de débauche ; & le Duc de Foix , qui étoit beau-frere de Biran , fut le premier à le condamner , ajoutant que la Duchesse de la Ferté n'étoit pas femme à venir dans ces sortes de lieux-là. Biran lui répondit qu'elle étoit personne à y venir tout comme une autre , & même sa femme qui faisoit plus la scrupuleuse que la Duchesse de la Ferté : que s'ils vouloient parier seulement cent pistoles contre lui , lui qui parloir les y feroit venir quand il voudroit & s'étant mis à assurer la chose ,

fit ri
conn
agréa
prit.
de ce
mant
leur
disoit
temen
réflex
A c
voir fa
lui dit
la Du
à la f
si elle
roit to
n'en fa
la Duc
rien pa
avoit d
lui app
à la foi
s'infor
là , acc

fit rire toute la compagnie , qui le connoissoit pour un homme infiniment agréable & qui avoit beaucoup d'esprit. Il ne se rétracta pas cependant de ce qu'il avoit avancé ; mais formant en même temps la résolution de leur faire voir l'effet de ce qu'il leur disoit , il changea de discours adroitement , si bien qu'on ne fit plus de réflexion à ce qu'il avoit dit.

A cinq ou six jours de-là , Biran fut voir sa sœur la Duchesse de Foix , & lui dit qu'il avoit fait une partie avec la Duchesse de la Ferté pour aller à la foire Saint - Germain , & que si elle en vouloit être , il les y meneroit toutes deux un matin ; mais qu'il n'en falloit rien dire à son mari , que la Duchesse de la Ferté n'en diroit rien pareillement au sien , & qu'il y s'il avoit des raisons pour cela , qu'il ne lui apprendroit que quand ils seroient à la foire. La Duchesse de Foix , sans s'informer autrement de ces raisons , là , accepta la partie , & le jour étant

pris pour le lendemain, il la fut prendre dans son carrosse, & fut querir de-là la Duchesse de la Ferté, à qui il en avoit dit autant.

Comme ils furent en chemin, quelque chose manqua tout d'un coup au carrosse, & ces deux Dames ayant peur de verser, crièrent au Cocher d'arrêter, qui leur obéit aussi-tôt, tout cela n'étant qu'une piece faite à la main par Biran, afin de montrer à leurs maris qu'il ne leur avoit rien dit qu'il ne fût sûr d'exécuter. Cependant ayant donné la main à ces Dames, il fit fort l'empressé, demanda à son Cocher ce que c'étoit, & le querella beaucoup en apparence, de ce qu'il n'avoit pas fait accommoder son carrosse devant que de sortir. Il dit cependant à ces Dames qu'il n'y avoit point d'apparence de demeurer dans la rue : qu'il connoissoit une Bourgeoise tout auprès de-là, qu'il falloit monter chez elle & se reposer, en attendant que le carrosse fût raccommodé.

Ce
parti
accor
tées
reque
beauc
les fit
prop
rituell
écrire
billets
Ferté,
venir
Madel
le lieu
femme
Les
ayant
se rend
rut au
ne sero
avoient
voir de
toute l
fait la c

Ces Dames n'ayant point d'autre parti à prendre que celui-là , elles y accorderent volontiers , & étant montées dans une maison , elles y furent reçues par une femme qui leur fit beaucoup de civilités. Cette femme les fit entrer dans une chambre fort propre , où elle les entretint assez spirituellement , pendant que Biran fut écrire dans une autre chambre deux billets aux Ducs de Foix & de la Ferté , par lesquels il les prioit de le venir trouver promptement chez la Madelon du Pré , qui étoit justement le lieu où il avoit fait entrer leurs femmes.

Les Ducs de Foix & de la Ferté ayant reçu ces billets , se hâtèrent de se rendre au lieu désigné. Biran courut au devant d'eux leur dire qu'ils ne seroient pas fâchés de la peine qu'ils avoient prise : qu'il leur vouloit faire voir deux des plus jolies femmes de toute la Ville , dont la du Pré avoit fait la découverte depuis peu. Il leur

ouvrit en même temps la chambre où étoient les Duchesses de la Ferté & de Foix , & les leur présentant , il les pria d'en user si bien avec elles , qu'elles ne s'en allassent pas mécontentes. Il est aisé de juger de l'étonnement de ces deux Ducs : & encore plus de celui des deux Duchesses , qui sachant où elles étoient , voulurent prendre leur sérieux avec Biran. Mais lui les raillant tous quatre , il les obligea à en rire avec lui. Après , il envoya querir à dîner , & ils dînèrent tous cinq ensemble dans cet honnête lieu , quoique les femmes fissent mine de n'y vouloir pas demeurer davantage.

Comme elles virent néanmoins que c'étoit là la volonté de leurs maris , elles s'y laisserent résoudre ; & pour ne pas s'ennuyer en attendant le dîner , elles dirent à la du Pré de leur faire passer ses Religieuses en revue ; ce que la du Pré fit , parce que se doutant bien qu'elles étoient

toutes

tout
voul
rito
Cou
C
l'Av
arriv
Che
l'Ab
mis
bre
trapé
voya
donn
priso
de l'A
qu'il
de fo
qu'à
voit p
la vér
& il
fortoi
manqu
dit.

To

toutes de même confrairie , elle ne vouloit pas défobéir à celles qui méritoient bien d'être les Abbeſſes du Couvent.

Cependant la diſgrace de Monsieur l'Avocat duroit toujours : mais étant arrivé en ce temps-là un malheur au Chevalier de Lignerac , (frere de l'Abbé de Lignerac ,) qui avoit été mis en priſon à la requête d'un nombre infini de perſonnes qu'il avoit attrapées , la Duchefſe de la Ferté l'envoya querir , & lui dit qu'elle lui pardonneroit pourvu qu'il le fit ſortir de priſon. L'Avocat , qui ſavoit l'intrigue de l'Abbé & d'elle , trouva bien rude qu'il fallût s'employer pour le frere de ſon rival , & que ſa grâce ne fût qu'à ce prix-là : mais comme elle l'avoit puni l'autre fois pour avoir dit la vérité , il n'oſa la dire cette fois-là , & il lui promit que ſi le Chevalier ne ſortoit pas de priſon , ce ne ſeroit pas manque d'y employer tout ſon crédit.

L'Avocat trouva de l'obstacle dans son entreprise : tous les créanciers du Chevalier de Lignerac furent crier aux oreilles des Juges , & leur ayant fait voir qu'il avoit déjà fait cession de biens , & que depuis ce temps-là il avoit encore emprunté deux cents mille écus , sans avoir jamais eu ni servante ni laquais : les Juges firent comprendre à l'Avocat qu'il leur étoit impossible de le mettre hors de prison , & il en fut rendre compte à la Duchesse.

Il appréhendoit bien qu'elle ne le voulût rendre responsable de ce refus : mais la Duchesse qui aimoit le nombre , & qui s'étoit quelquefois ennuyée de ne le point voir , lui dit qu'elle lui étoit obligée de la peine qu'il avoit prise , & qu'il pouvoit revenir chez elle quand il voudroit. L'Avocat se jeta à ses pieds pour la remercier , lui embrassa les genoux ; & lui protestant une fidélité éternelle , il lui dit que sa sœur la Duchesse de

Ve
for
mil
un
rén
par
une
cio
aup
bien
pou
voit
por
C
un l
dou
let
Fert
Bille
U
il la
faire

Ventadour n'avoit pas la moitié de son mérite : que quand il vivroit mille ans , il ne pourroit pas l'aimer un quart d'heure : qu'elle diroit assurément qu'il n'avoit guere d'esprit , parce qu'il ne lui avoit jamais pu dire une seule parole ; mais qu'il ne se soucioit pas en quelle réputation il fût auprès d'elle , pourvu qu'elle voulût bien considérer que tant d'indifférence pour une si aimable personne ne pouvoit procéder que de l'amitié qu'il lui portoit.

Comme il achevoit ces paroles , un laquais de la Duchesse de Ventadour entra , & ayant présenté un billet de sa part à la Duchesse de la Ferté , elle le prit & y lut ce qui suit.

Billet de la Duchesse de Ventadour à la Duchesse de la Ferté.

UN de mes bons amis a une affaire pardevant Monsieur l'Avocat , & il la croit si délicate , qu'il cherche à la faire recommander par tous ceux qui

ont quelque crédit auprès de lui. Si j'avois prévu cet accident, j'aurois écouté volontiers quantité de sottises qu'il m'a voulu dire : mais n'ayant pas le don de deviner, m'ennuyant d'ailleurs d'une si sotte conversation que la sienne, je l'ai prié un peu rudement de ne la pas continuer davantage ; ce qui fait que ne le croyant pas bien intentionné pour moi, j'ai recours à vous pour lui recommander l'affaire de mon ami, dont je vous prie de faire la vôtre propre. Vous obligerez une sœur qui est toute à vous.

La Duchesse de la Ferté, à qui l'Avocat venoit de protester qu'il n'avoit jamais pu dire une douceur à la Duchesse de Ventadour, voyant le contraire dans cette lettre, fut tentée plus d'une fois de la lui montrer pour s'en divertir ; mais craignant que cela ne nuisît au Gentilhomme que sa sœur lui recommandoit, elle ferra la lettre dans sa poche & renvoya le

laq
dire
qu'e
fort
du
favo
& n
la D
à lu
& l
roit
qu'il
dang
amis
La

que j
l'eût
mais
lui di
lui re
vocat
d'effo
étoit
pour
pouva

laquais , à qui elle commanda de dire à sa sœur qu'elle feroit ce qu'elle lui mandoit. Le laquais étant sorti , l'Avocat qui étoit l'homme du monde le plus curieux , voulut favoir ce que contenoit la lettre ; & ne se contentant pas de ce que la Duchesse lui en disoit , il chercha à lui mettre la main dans la poche , & l'attrapa. Il lui dit alors qu'il verroit à ce coup-là leurs secrets ; mais qu'il n'y avoit pas beaucoup de danger pour lui , qui étoit de leurs amis.

La Duchesse qui , pour les raisons que j'ai dit , eût été bien aise qu'il ne l'eût pas vue , la lui voulut arracher : mais n'en ayant pu venir à bout , elle lui dit qu'il la défobligerait s'il ne la lui rendoit à l'heure même. Mais l'Avocat croyant que plus elle faisoit d'efforts pour la ravoir , plus elle étoit de conséquence , se tira à l'écart pour la lire ; ce que la Duchesse ne pouvant empêcher , il fut tout surpris

d'y trouver des choses à quoi il ne s'attendoit pas.

Il dit en même temps à la Duchesse , que Madame de Ventadour ne disoit pas vrai , qu'il ne lui avoit jamais parlé de rien ; & que pour lui faire voir qu'il ne l'avoit jamais estimée & qu'il ne l'estimoit pas encore , il feroit perdre son affaire à son ami. La Duchesse de la Ferté lui dit qu'il n'en feroit rien pour peu qu'il eût de considération pour elle , que ce n'étoit plus l'affaire de sa sœur , mais la sienne propre ; qu'ainsi ce n'étoit pas avec la Duchesse de Ventadour qu'il se brouilleroit , mais avec la Duchesse de la Ferté. Madame de la Ferté eut beaucoup de peine à gagner cela sur lui : mais lui ayant dit qu'elle ne croyoit rien de tout ce que lui mandoit Madame de Ventadour , qui avoit un défaut commun avec toutes les belles femmes , qui étoit de prendre la moindre ceillade pour une déclaration d'amour , elle lui donna

mo
d'el
che
que
pré
inn
se c
dan
bler
prom
droi
tion
Pe
l'on
une
caus
Coun
ses c
raviss
qui a
chose
là. D
gens
oblig
rien v

moyen par-là de se justifier auprès d'elle. Ainsi l'Avocat étant en si beau chemin, lui allégua qu'il falloit donc que Madame de Ventadour eût interprété à son avantage quelques regards innocens ; & la Duchesse feignant de se confirmer toujours de plus en plus dans cette opinion, elle remit insensiblement son esprit, de sorte qu'il lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit pour le Gentilhomme en question.

Pendant que tout ceci se passoit , l'on donna à la femme de Monsieur une Fille-d'honneur dont la beauté causa bientôt des desirs à tous les Courtisans , & de la jalousie à toutes ses compagnes. Elle étoit d'une taille ravissante, si bien que la médifance qui a coutume de mordre sur toutes choses, se trouva en défaut à ce couple. De fait, tout ce qu'il y avoit de gens de l'un & de l'autre sexe , fut obligé d'avouer qu'il n'avoit jamais rien vu de si accompli. Le grand Al-

candre qui aimoit alors Madame de Montespan plutôt par habitude que par délicatesse, ne l'eût pas plutôt vue qu'il en fut charmé. Mais comme il ne vouloit plus faire l'amour en jeune homme, mais en grand Roi, il lui fit parler par un tiers ; & afin que ses offres de service fussent mieux reçues, il les accompagna d'un fil de perles & d'une paire de boucles d'oreilles de diamans de grand prix.

Cependant Madame de Montespan étoit dans des alarmes mortelles que cette jeune beauté ne lui enlevât le cœur de ce Prince, avec qui elle avoit eu du bruit il n'y avoit que quelques jours. Car, prétendant qu'il la dût toujours traiter comme il avoit fait dans le commencement, elle lui avoit reproché qu'il n'avoit plus de complaisance pour elle. Comme il étoit assez naturel, & qu'il n'aimoit pas à être gêné, il lui avoit répondu franchement qu'il y avoit trop longtemps qu'ils se connoissoient pour

obl
avo
tée
fort
d'ab
fait
mai
hon
avo
ne l
l'eng
froie
ble.
eusse
ne s
mais
truir
elle
grace
chan
que p
sans
fâche
de lie
n'éto

observer tant de cérémonies ; ce qui avoit été cause qu'elle s'étoit emportée, même jusqu'à lui dire des choses fort désobligeantes. Elle lui avoit d'abord reproché tout ce qu'elle avoit fait pour lui : qu'elle avoit quitté maison, enfans, mari, & jusqu'à son honneur, pour le suivre ; qu'il n'y avoit sorte de complaisance qu'elle ne lui témoignât tous les jours pour l'engager ; mais qu'il étoit devenu si froid, qu'il n'étoit plus reconnoissable. Que si c'étoit que les années lui eussent apporté quelques défauts, il ne s'en devoit pas prendre à elle, mais au temps qui a coutume de détruire toutes choses : que cependant elle ne s'appercevoit pas encore, grace à Dieu, qu'il y eût un si grand changement en sa personne ; mais que pour lui, elle lui pouvoit dire, sans avoir dessein néanmoins de le fâcher, que quoiqu'il eût beaucoup de lieu de se louer de la nature, il n'étoit pas exempt néanmoins de

certains défauts qui étoient un grand remede à l'amour : qu'il en avoit un grand entr'autres , dont peut-être il ne s'appercevoit pas , mais dont elle s'étoit bien apperçue , sans s'en être plainte néanmoins , parce qu'elle croyoit qu'on n'y devoit pas prendre garde de si près avec une personne qu'on aimoit.

Le grand Alcandre , à qui personne n'avoit jamais osé rien dire d'approchant , fut extrêmement touché de se l'entendre dire par Madame de Montespan , pour qui il n'avoit guere moins fait qu'elle avoit fait pour lui. Car si elle avoit quitté maison , enfans & mari pour le suivre , il avoit quitté pour elle le soin de sa réputation qui étoit extrêmement flétrie , pour avoir aimé une femme qu'il avoit de si grandes raisons de ne pas regarder comme il avoit fait. Aussi , comme les injures qu'on reçoit des personnes que l'on aime , sont beaucoup plus sensibles que cel-

les
lail
&
tes
il l
don
tou
elle
cuf
mar
C
Alc
dés
men
ble.
cho
fair
eue
mai
à se
pro
sans
favo
ainsi
arriv

les que l'on reçoit des autres, il ne laissa pas tomber ce reproche à terre; & demandant à Madame de Montespan quels étoient donc ses défauts, il lui reprocha lui-même les siens, dont Madame de Montespan fut si touchée, qu'elle lui répondit, que si elle avoit les imperfections dont il l'accusoit, du moins elle ne sentoît pas mauvais comme lui.

Comme c'étoit dire par-là au grand Alcandre tout ce qu'il y avoit de plus défobligeant, il est impossible d'exprimer combien ce reproche lui fut sensible. Il lui répondit de son côté des choses qui la devoient toucher, & la faire rentrer en elle-même, si elle eût eu encore quelques sentimens de vertu: mais s'étant entièrement abandonnée à ses passions, elle continua ses reproches, qui n'auroient pas fini sitôt, sans ce que je vais rapporter. Il faut savoir que comme ils se querelloient ainsi fortement, le Prince de Marsillac arriva à la porte du cabinet où ils

étoient : le grand Alcandre lui avoit permis d'entrer par-tout où il feroit fans en demander permission ; ainsi il avoit déjà le pied dans la porte , quand il entendit au son de la voix de ce Prince qu'il étoit en colere. Il s'arrêta tout court , & étant bien aise de favoir s'il trouveroit bon qu'il entrât , il commença à crier tout haut , Huissier , Huissier ; & comme il n'y en avoit point , il dit encore plus haut : Qui est-ce donc qui m'annoncera , & comment m'annoncer moi-même ? Le grand Alcandre qui prêtoit l'oreille à ce qu'il disoit , jugea bien , après la permission qu'il lui avoit donnée , que ce qu'il en faisoit n'étoit que par discrétion ; & étant bien aise d'avoir lieu de quitter une conversation si désagréable , il dit au Prince de Marillac qu'il pouvoit entrer ; ce qui fut cause que Madame de Montespan tâcha de se contraindre , de peur que le bruit de sa disgrâce qu'elle vouloit cacher ne courût par toute la Cour.

Etant sortie un moment après , elle laissa le grand Alcandre dans la liberté d'ouvrir son cœur au Prince de Marillac qui avoit grande part dans sa confiance , & à qui il avoit donné en moins d'un an pour plus de douze cens mille francs de charges. Car incontinent après la disgrâce de Monsieur de Lauzun , il l'avoit obligé de prendre le Gouvernement de Berri , que ce favori avoit , & qu'il ne vouloit pas accepter , parce que n'ayant jamais été de ses amis , il avoit peur qu'on ne dît dans le monde , qu'il auroit poussé le grand Alcandre à le faire arrêter , afin de profiter de ses dépouilles.

Le grand Alcandre trouva que sa délicatesse étoit d'autant plus belle , qu'elle étoit rare dans les Courtisans ; & comme elle ne pouvoit partir que d'un grand cœur , il l'eut encore en plus grande estime. A quelque temps de-là , il lui donna encore la charge de Grand-Maître de la Garderobe ,

vacante par la mort du Marquis de Guitry , qui avoit été tué au passage du Rhin. Mais il la lui donna d'une maniere si obligeante , que le présent étoit moins considérable par sa grandeur en lui-même , que par la bonté qu'il lui témoigna en le lui faisant. Car il lui dit qu'il ne lui donnoit cette charge que pour accommoder ses affaires , & non pour l'incommoder : que s'il lui étoit plus utile de la vendre , que de la garder , il lui vouloit chercher lui-même un marchand , & qu'il lui en feroit donner un million.

Le grand Alcandre continua toujours ainsi de lui donner des marques de son amitié , & les autres Courtisans le regardoient comme une espece de favori , mais bien plus digne d'occuper cette place que Monsieur de Lauzun qui méprisoit tout le monde , comme s'il n'y eût eu personne digne de l'approcher. Cependant cette faveur , qui ne laissoit pas

de
cun
cou
gra
Ma
nou
Ma
étoi
me
dev
con
de l
qui
de
Ma
ne ,
le c
can
E
bell
de
de f
lerc
voy
fair

de donner de la jalousie à un chacun , augmenta encore de beaucoup par le refroidissement où le grand Alcandre étoit tombé pour Madame de Montespan , & par la nouvelle passion qu'il se sentoît pour Mademoiselle de Fontange , qui étoit cette Fille-d'honneur de la femme de Monsieur , dont j'ai parlé ci-devant. Car le grand Alcandre ayant communiqué l'un & l'autre au Prince de Marillac , voulut que ce fût lui qui lui ménageât les bonnes grâces de cette fille ; à quoi le Prince de Marillac n'eût pas beaucoup de peine , n'étant venu à la Cour que dans le dessein de plaire au grand Alcandre.

En effet , ses parens la voyant si belle & si bien faite , & ayant plus de passion pour leur fortune , que de soin pour leur honneur , bourfil-lerent entr'eux pour pouvoir l'envoyer à la Cour , & pour lui faire faire une dépense honnête & con-

forme au poste où elle entroit. Or comme ils lui avoient donné des leçons là-dessus, elle les mit en pratique dès le moment que le Prince de Marillac lui eut parlé de la part du grand Alcandre. Elle lui dit donc qu'elle recevoit avec joie la déclaration qu'il venoit de lui faire de sa part; que ce Prince avoit des qualités si touchantes qu'il faudroit qu'elle fût de bien mauvaise humeur pour n'être pas charmée de sa passion: mais qu'avec tout cela elle ne pouvoit pas prendre grande confiance en ce qu'il venoit de lui dire, tant que Madame de Montespan posséderoit ses bonnes grâces: qu'elle étoit jalouse naturellement: qu'ainsi elle ne seroit point fâchée que le grand Alcandre fût, que quoiqu'il y eût beaucoup de gloire à posséder la moindre partie de son cœur, elle étoit assez délicate néanmoins pour n'en pas vouloir à ce prix-là: qu'au surplus ce n'étoit peut-être pas une vé-

rital
toit
passi
qu'a
dant
men
core
joie
des
qu'e
étoit
que
L
loit
Am
cela
l'ave
avoi
le gr
tent
jama
conf
& q
Vali
avoi

ritable passion que celle qu'il se sento-
 toit pour elle ; mais quelque feu
 passager , qui seroit aussi-tôt éteint
 qu'allumé. Que s'il étoit vrai cepen-
 dant que ce Prince l'aimât véritable-
 ment , ce qu'elle n'osoit croire en-
 core , de peur de s'abandonner à une
 joie mal fondée , il lui en donneroit
 des marques bientôt en n'aimant
 qu'elle uniquement , comme elle
 étoit prête son côté de n'aimer
 que lui.

Le Prince de Marillac , qui vou-
 loit réussir du premier coup dans son
 Ambassade amoureuse , répondit à
 cela , que si l'on pouvoit juger de
 l'avenir par les choses passées , il n'y
 avoit pas beaucoup d'apparence que
 le grand Alcandre , qui étoit mécon-
 tent de Madame de Montespan , dût
 jamais retourner vers elle : qu'il étoit
 constant quand il aimoit une fois ,
 & que s'il avoit quitté Madame la
 Valiere , c'est que cette Dame y
 avoit beaucoup contribué par une

inégalité d'esprit qui ne plaisoit pas à ce Prince : qu'elle avoit pu entendre parler qu'avant qu'elle entrât tout-à-fait dans le Couvent où elle étoit Religieuse , elle étoit déjà entrée dans un autre malgré lui : qu'il avoit été obligé même de la renvoyer querir , & cela à la vue de tout son Royaume : que depuis ce temps-là elle ne faisoit que lui parler des syndereses de sa conscience , ce qui l'avoit détaché d'elle peu-à-peu , ce Prince ne voulant pas s'opposer à son salut : qu'il avoit donc aimé Madame de Montespan , & qu'il l'aimeroit peut-être toujours , si elle n'avoit voulu prendre avec lui des airs qui peuvent bien convenir aux maîtresses des particuliers , mais non pas à celle d'un grand Prince , avec qui il est bon d'avoir l'esprit plus souple & plus complaisant : qu'il lui diroit comment elle en devoit user quand elle en feroit-là ; mais que n'en étant pas encore temps , il ne s'agissoit que de

mett
pou
en l
per
men
tiroi

Il
que
Mad
de c
ce F
l'aya
ses r
Alca
gée
& d
favo
ce qu
de M
cauti
se d
lût
Co
pan
empl

mettre son esprit en repos : c'est pourquoi, il vouloit bien lui dire en bon ami de ne pas laisser échapper une si belle occasion ; qu'autrement il étoit assuré qu'elle s'en repentiroit toute sa vie.

Il lui conta là-dessus la querelle que le grand Alcandre avoit eue avec Madame de Montespan, l'insolence de cette Dame, le ressentiment de ce Prince ; & cette circonstance l'ayant convaincue plutôt que toutes ses raisons, elle manda au grand Alcandre, que si elle lui étoit obligée du présent qu'il lui avoit fait, & dont j'ai parlé ci-devant, elle lui faisoit encore bien meilleur gré de ce qu'il lui avoit fait dire par le Prince de Marillac, qui lui serviroit de caution, qu'elle étoit toute prête de se donner à lui, pourvu qu'il voulût bien se donner à elle.

Cependant Madame de Montespan, qui se défioit de cette intrigue, employoit tous ses amis pour rega-

gner la confiance du grand Alcandre. Le Marquis de Louvois qui en étoit, & même des plus affectionnés, lui conseilla de chercher l'occasion de lui parler en particulier. Mais comme le grand Alcandre tenoit sa colere, & qu'il la fuyoit avec grand soin, elle dit au Marquis de Louvois qu'il lui étoit impossible de le retrouver tête-à-tête, & que s'il ne s'y employoit comme il faut, elle n'en viendrait jamais à bout. Ce Marquis lui dit là-dessus de se rendre de bonne heure où le grand Alcandre avoit coutume de tenir Conseil, & de prendre si bien son temps qu'elle ne le laissât pas aller sans se raccommo-der avec lui.

Madame de Montespan ayant approuvé ce conseil, se rendit au lieu désigné. Le grand Alcandre y étant venu, il fut tout surpris de l'y rencontrer au lieu des Ministres. Cependant Monsieur de Louvois, qui vouloit leur donner le temps de faire

leur
bre
& v
per
cou
voia
toit
guér
dian
se d
char
aider
un,
nant
ceux
& q
entre
étoie

Al
cela
impo
seil
éclair
cand
Cep

leurs affaires , entra dans la chambre tout proche du lieu où ils étoient , & voyant qu'il y avoit sept ou huit personnes de la Cour qui avoient coutume de venir là pour se faire voir quand le grand Alcandre sortoit , il prit une bougie de dessus un guéridon , feignant de chercher un diamant qu'il disoit avoir perdu. Il se doutoit bien que les Valets-de-chambre viendroient à lui pour lui aider à le chercher , & en étant venu un , il lui dit tout bas en lui donnant le flambeau , qu'il fit sortir tous ceux qui étoient dans la chambre , & qu'il dit à l'Huissier de n'y laisser entrer personne , pas même ceux qui étoient mandés pour le Conseil.

Ainsi , sans qu'on s'apperçût que cela vînt de lui , il écarta tous ces importuns , & au lieu d'y avoir Conseil ce jour-là , il y eut un grand éclaircissement entre le grand Alcandre & Madame de Montespan. Cependant comme l'on favoit que

Monsieur de Louvois étoit demeuré dans la chambre , on le crut renfermé avec le Prince ; de sorte que les autres Ministres qu'on avoit renvoyés sans les vouloir laisser entrer , en eurent de la jalousie. Et de fait, ils ne furent à quoi attribuer cette longue conversation qui étoit cause qu'il n'y avoit point eu de Conseil ce jour-là ; ce qui n'étoit point encore arrivé , le grand Alcandre étant ponctuel à tout ce qu'il faisoit.

Cependant quoique cet éclaircissement semblât avoir raccommodé toutes choses , & que le grand Alcandre retournât à son ordinaire chez Madame de Montespan , il ne laissa pas que de poursuivre sa pointe avec Mademoiselle de Fontange. Il la vit en particulier , & il lui donna des marques de son affection , & en reçut de la sienne ; ce qui ne put être si secret que toute la Cour n'en fût bientôt abreuvée.

Le grand Alcandre fut si content

de
donn
ge
pens
pend
ver
bien
tang
à lui
& à
Dem
à M
varic
géné
fut o
me p
rale ,
pût f
par n
intenc
dont
dévot
un en
beauc
auroit

de cette nouvelle conquête , qu'il donna au Prince de Marillac la charge de Grand-Veneur , pour récompense de la lui avoir procurée. Cependant comme il étoit sujet à trouver des Maîtresses fécondes , il fut bientôt que Mademoiselle de Fontange étoit grosse ; ce qui l'obligea à lui donner le titre de Duchesse , & à faire sa maison. Comme cette Demoiselle , bien loin de ressembler à Madame de Montespan , dont l'avarice alloit jusqu'à la vilainie , étoit généreuse jusqu'à la prodigalité ; il fut obligé aussi de lui donner un homme pour retenir cette humeur libérale , & pour prendre garde qu'elle pût subsister avec cent mille écus par mois qu'il lui donnoit. Ce Surintendant fut le Duc de Noailles , dont on fut extrêmement surpris , sa dévotion semblant incompatible avec un emploi qui le faisoit entrer dans beaucoup de petits détails , dont il auroit pu se passer honnêtement.

Mais comme chacun s'étoit mis sur le pied de songer en premier lieu à sa fortune, & ensuite à Dieu, ce Duc bien loin de refuser cet emploi, remercia le grand Alcandre de le lui avoir donné préféablement à beaucoup d'autres qui le briguoient aussi-bien que lui. Ainsi il partagea son temps entre ce Prince & sa Maîtresse, qui fut alors appelée Madame ; & quand il en avoit de reste , il le donnoit à Dieu.

Cependant Madame de Montefpan tâchoit de se soutenir encore le mieux qu'il lui étoit possible ; elle avoit prié le grand Alcandre de vouloir du moins venir chez elle comme il avoit accoutumé , & elle tâchoit d'insinuer à tout le monde que son crédit étoit encore plus grand qu'on ne pensoit : que l'amour du grand Alcandre pour Madame de Fontange n'étoit qu'un amour passager , & dont il seroit bientôt revenu : & qu'enfin il reviendrait à elle plus amoureux

amoureux qu'il n'avoit jamais été. Ses partisans tâchoient d'ailleurs de donner quelque crédit à ces faux bruits : mais comme on voyoit que ce Prince s'adonnoit entièrement à sa nouvelle passion , chacun rechercha les bonnes grâces de Madame de Fontange , qui procura des établissemens aux uns & aux autres , de même qu'à la plupart de sa famille.

Madame de Montespan voyant que le grand Alcandre se détachoit d'elle tous les jours de plus en plus , en conçut tant de rage , qu'elle commença à médire publiquement de Madame de Fontange. Elle disoit à chacun , qu'il falloit que le grand Alcandre ne fût guere délicat d'aimer une fille qui avoit eu des amourettes dans sa Province : qu'elle n'avoit ni esprit , ni éducation ; & qu'enfin à proprement parler , ce n'étoit qu'une belle peinture. Elle en disoit encore mille autres choses aussi fa-

cheuses , ce qui bien loin de ramener le grand Alcandre comme elle pensoit , le détourna encore davantage de revenir à elle. En effet , il lui voyoit toujours le même esprit d'orgueil qu'il n'avoit jamais pu humilier , & qui étoit encore tout prêt de lui faire mille algarades. Il s'en plaignit au Prince de Marillac , qui l'entretint dans l'aversion qu'il se sentoît pour elle , & qui en fut faire sa cour ensuite à Madame de Fontange.

Cependant cette fille vint à accoucher peu de temps après , & on prit ce temps-là , à ce qu'on croit , pour l'empoisonner ; ce que l'on a attribué à Madame de Montespan , soit qu'on s'imagine qu'une personne dans le chagrin où elle étoit , dût se porter à un si grand crime , ou qu'on croie que dans le poste où étoit Madame de Fontange , & ayant une rivale sur ses bras , elle ne dût mourir que d'une mort violente. Quoi qu'il

en soit , elle tomba dans une langueur incontinent après ses couches , dont il lui resta une perte de sang ; ce qui empêcha le grand Alcandre de coucher davantage avec elle. Cependant il la visitoit souvent , lui témoignant le déplaisir où il étoit de l'état où il la voyoit réduite. Mais Madame de Fontange , qui se voyoit mourir tous les jours , le pria de permettre qu'elle se retirât de la Cour , ajoutant en pleurant que la malice de ses ennemis étoit cause qu'elle ne devoit plus songer qu'à l'autre monde.

Le grand Alcandre qui étoit bien aise qu'elle donnât ordre aux affaires de son salut , & qui d'ailleurs étoit sensiblement touché d'être présent à ses souffrances , lui accorda ce qu'elle lui demandoit. Elle se retira dans un Couvent au Fauxbourg Saint Jacques , où il envoyoit tous les jours savoir de ses nouvelles. Le Duc de la Feuillade y alloit aussi deux ou trois fois la semaine la visiter de sa

part : mais il n'en rapportoit jamais que de méchantes nouvelles ; car cette pauvre Dame , qui avoit toutes les parties nobles gâtées , soit de poison ou d'autre chose , se voyoit décliner tous les jours ; de sorte que le Duc de la Feuillade dit au grand Alcandre que c'en étoit fait , & qu'il n'y avoit plus d'espérance. En effet , elle mourut peu de jours après , laissant encore plus de soupçon après sa mort d'avoir été empoisonnée , qu'on n'en avoit eu pendant sa maladie. Car l'ayant ouverte , on trouva qu'il y avoit de petites marques noires attachées aux parties nobles , lesquelles sont des témoignages indubitables , à ce que l'on prétend , qu'on a été empoisonné.

Le grand Alcandre témoigna publiquement la douleur qu'il avoit de sa perte , & voulant faire voir que l'estime qu'il avoit eue pour elle , duroit encore après sa mort , il donna une Abbaye à un de ses freres , il

maria aussi une de ses sœurs fort avantageusement, & fit encore quantité d'autres choses en faveur de sa famille. Madame de Montespan croyoit cependant que ce Prince alloit revenir à elle : mais elle fut toute étonnée de voir que Madame de Maintenon avoit toute sa confiance. Elle en fut au désespoir ; car comme c'étoit elle qui l'avoit faite ce qu'elle étoit, elle ne pouvoit souffrir que son propre ouvrage servît à la détruire elle-même.

Ce qui la chagrinoit encore davantage, c'est qu'elle ne croyoit pas qu'il entrât aucune foiblesse dans leur intelligence, qui devoit être par conséquent de plus longue durée, puisqu'elle ne dépendoit point d'un amour passager qui commence & finit souvent tout en un même jour. En effet, elle a vu que la confiance que le grand Alcandre a prise en cette Dame subsiste encore aujourd'hui, & qu'au contraire l'amour qu'il a eu

pour elle a dégénéré en une espèce de mépris. Cependant il ne lui en fait rien paroître , sachant qu'une certaine honnêteté de bienfiance est toujours le reste de l'amour d'un honnête homme , qui en use ainsi plutôt pour sa propre réputation , que pour conserver encore quelque sentiment de tendresse.

Il sembloit que le grand Alcandre ayant renoncé à l'amour , chacun y dût renoncer de même , & que les Dames , à l'exemple de Madame de Montespan , qui fait maintenant la prude , dussent être prudes aussi ; mais leur tempérament & leur inclination l'emportant par dessus toutes fortes de raisons , elles continuent toujours la même vie. La Duchesse de la Ferté sur-tout , est plus emportée que jamais dans ses plaisirs. La Duchesse de Ventadour sa sœur n'en est pas moins friande , quoiqu'elle fasse ses affaires avec plus de discrétion & de conduite. Pour ce qui est de

la
qu
fi
ma
bla
fa
ne
ait
vor
vol
les
dan
entr
just
Dar
que
por
une
on
l'a r
P
Mor
pend
Mor
trou

la Maréchale de la Ferté, elle est à qui plus donne, & est revêtue d'une si grande humilité, depuis certains malheurs qui lui sont arrivés, semblables à ceux que j'ai rapportés de sa belle-fille, qu'elle a fait vœu de ne refuser personne, pourvu qu'il ait de l'argent. Ses débauches qui vont jusqu'à l'excès feroient un gros volume, si on se donnoit la peine de les écrire. On en verra un échantillon dans un manuscrit qui m'est tombé entre les mains, & où on lui rend justice, aussi-bien qu'à une autre Dame de son calibre. On y verra quelques aventures qui ont du rapport avec celle-ci : mais comme c'est une autre main qui a fait son Histoire, on la donnera au public telle qu'on l'a reçue.

Pour ce qui est de Mademoiselle de Montpensier, après avoir pleuré pendant dix ans entiers la prison de Monsieur de Lauzun, enfin elle a trouvé moyen d'obtenir sa liberté.

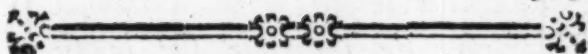
Car considérant que tous les biens du monde ne font rien en comparaison de son contentement, elle a appaisé la colere du grand Alcandre, moyennant la Principauté de Dombes & la Comté d'Eu qu'elle a assuré au Duc du Maine son fils naturel. Par ce moyen-là Monsieur de Lauzun est revenu, non pas à la Cour, mais à Paris, où il est obligé de vivre en homme privé. En effet, le grand Alcandre n'a pas voulu permettre que son mariage se déclarât : mais il est si souvent chez la Princesse, que c'est tout de même que s'il y logeoit. Cependant elle en est si jalouse, qu'il voudroit bien n'avoir jamais songé à elle. Elle a mis des espions auprès de lui, & il n'ose faire un pas qu'elle n'en soit avertie. Ainsi l'on peut dire de lui qu'en sortant d'une prison, il est rentré dans une autre, qui ne lui semble pas moins rude. Elle lui a donné deux Terres, du consentement du grand Alcandre :

mais c'est tout ce qu'elle a fait pour lui , car elle ne sauroit lui donner un fol , ayant perdu tout son crédit par ce mariage ; personne ne lui voulant plus prêter d'argent , de peur qu'on ne dise un jour à venir qu'étant en puissance de mari elle n'a pu emprunter valablement. C'est ce qui fait qu'il y a bientôt quatre ou cinq ans qu'elle a commencé à bâtir sa maison de Choisi , sans qu'elle soit achevée : car il faut qu'elle prenne cette dépense sur son revenu. Mais elle se consoleroit encore de tout cela , si Monsieur de Lauzun étoit le même qu'il a été autrefois : je veux dire , s'il étoit toujours aussi brave homme avec les Dames , qu'il l'étoit dans le temps de sa faveur. Mais on dit que c'est maintenant si peu de chose , qu'on auroit peine à juger de ce qu'il a été autrefois par ce qu'il est aujourd'hui. Cependant c'est un défaut qui est commun avec beaucoup d'autres : car on fait par expérience qu'il faut que

394 *HIST. AMOUR. DES GAULES.*

toutes choses prennent fin. C'est pour cela aussi que la Princesse dit aujourd'hui que celui-là a menti bien impunément, qui a dit le premier, que tout bon cheval ne devint jamais rosse.

Fin du troisieme Volume.



T A B L E

De ce qui est contenu dans ce
Volume.

JUNONIE , ou les *Amours de Ma-*
dame de Bagneux , pag. 1

Les fausses Prudes , ou les Amours de
Madame de Brancas , & autres Da-
mes de la Cour , 86

La Déroute & l'Adieu des Filles de
joie de la Ville & Fauxbourgs de
Paris , avec leurs noms , leur nom-
bre , les particularités de leur prise &
de leur emprisonnement ; & la Re-
quête à M. D. L. V. 110

Requête des Filles d'honneur persécu-
tées , à M. D. L. V. 133

Le Passe-temps Royal , ou les Amours

<i>de Mademoiselle de Fontange ,</i>	136
<i>Triomphe de l'Amour sur le Cœur</i>	
<i>d'Iris ,</i>	169
<i>La France Galante , ou Histoires amou-</i>	
<i>reuses de la Cour ,</i>	223

Fin de la Table.

36
ur
69
u-
23